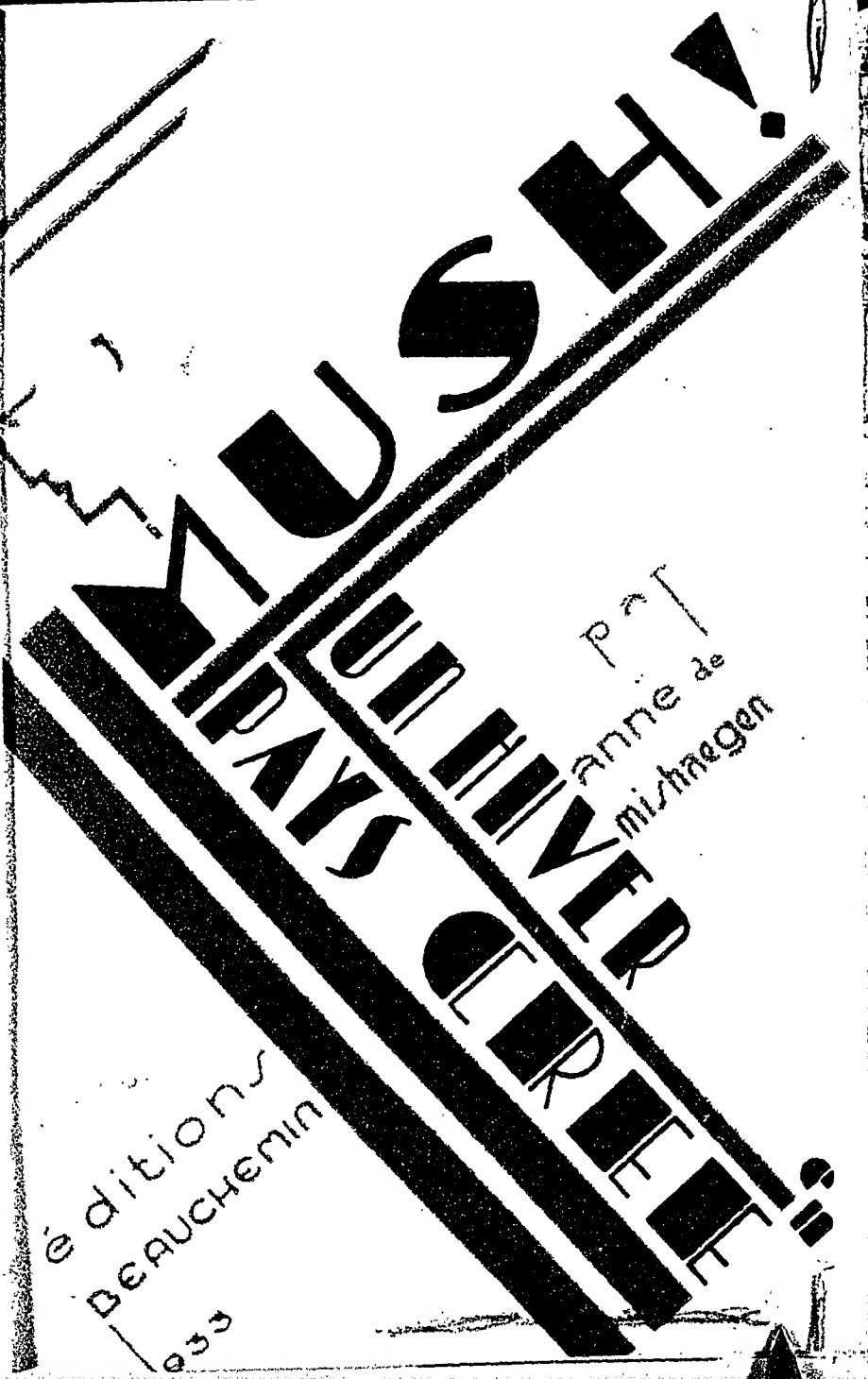








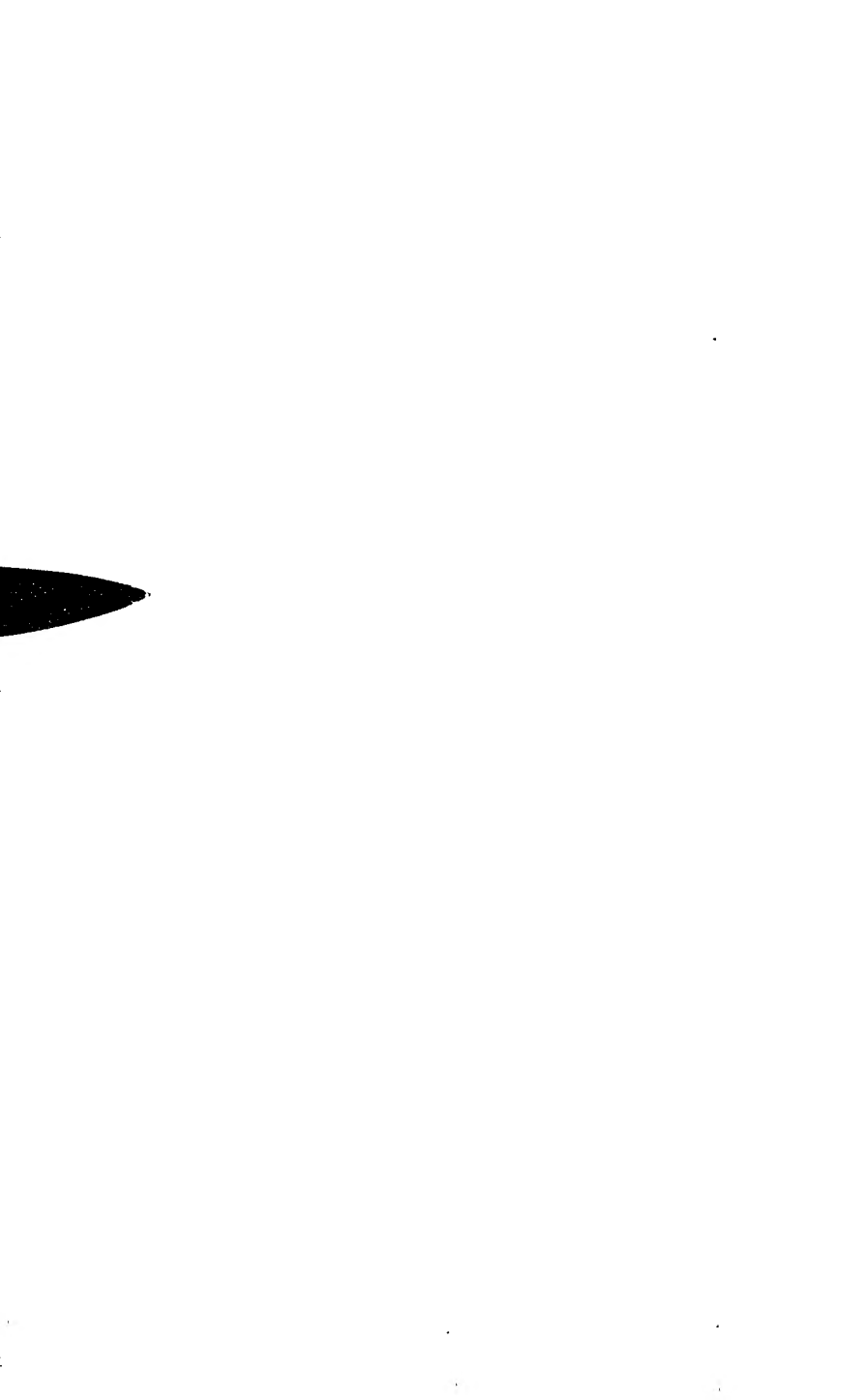


KUSHE!

PAYS DIVERSE

par
Anne de
Misthagen

éditions
BEAUCHEMIN
1933



"MUSH" !

Un hiver en pays Cree.





Droits réservés, Canada, 1932
par LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée,
Montréal.

Copyright, U. S. A., 1932.

IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CET OUVRAGE,
25 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE,
SUR PAPIER CHIFFON VERGÉ
NUMÉROTÉ DE I À XXV
ET 2,000 EXEMPLAIRES SUR
PAPIER VERGÉ ANTIQUE,
CONSTITUANT LA PREMIÈRE ÉDITION.



A l'Honorable H. S. Béland,

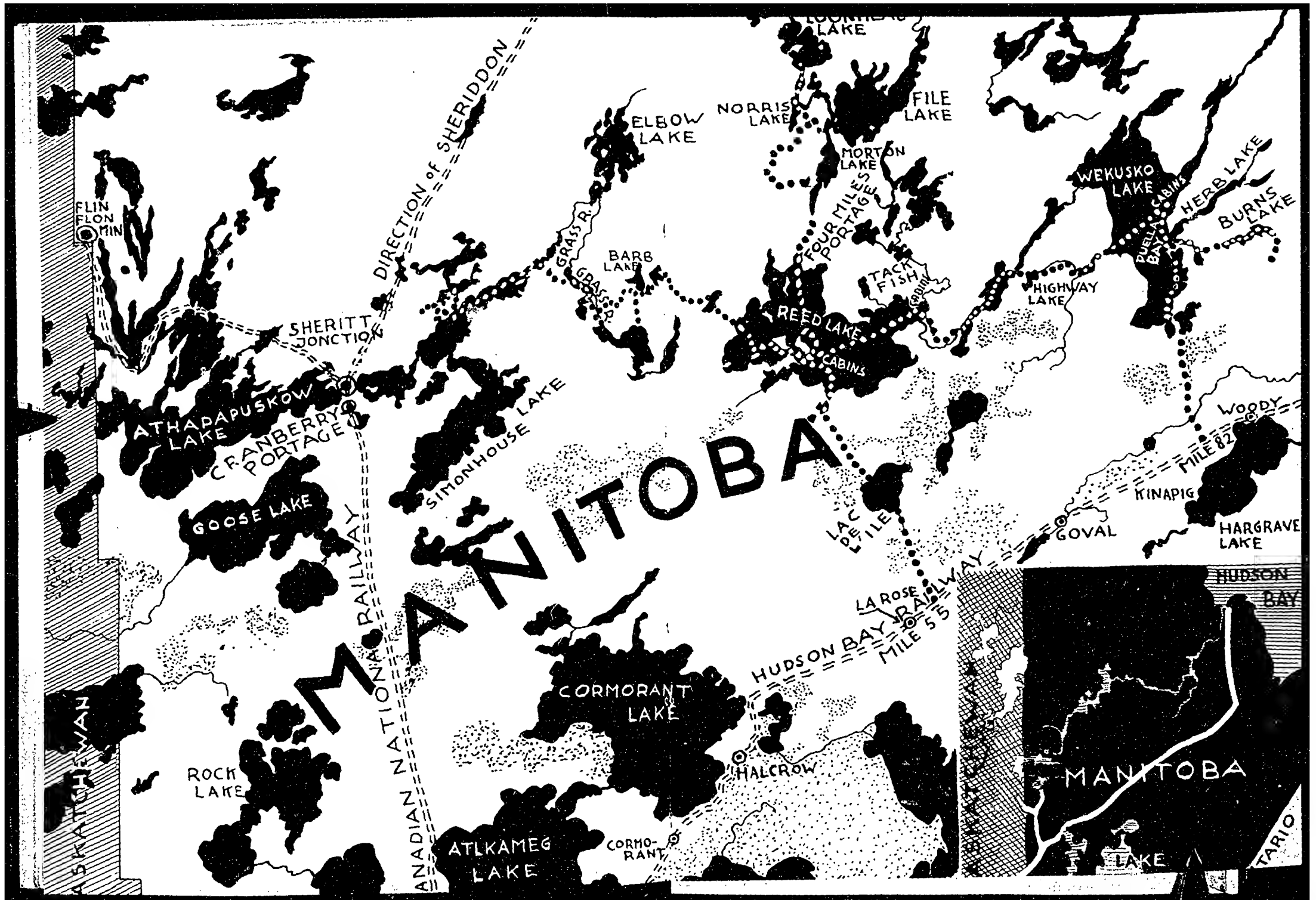
membre du Sénat Canadien

et ancien ministre

en témoignage d'affection.



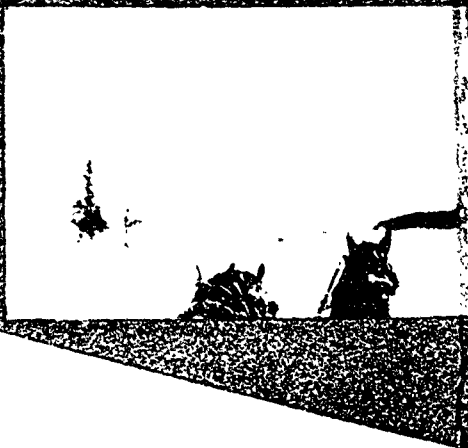
L'AUTEUR.



*Caboos utilisées
comme relai
au Lac de L'He*



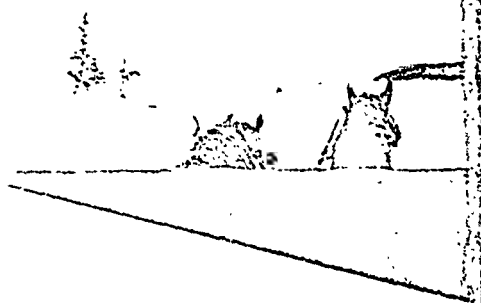
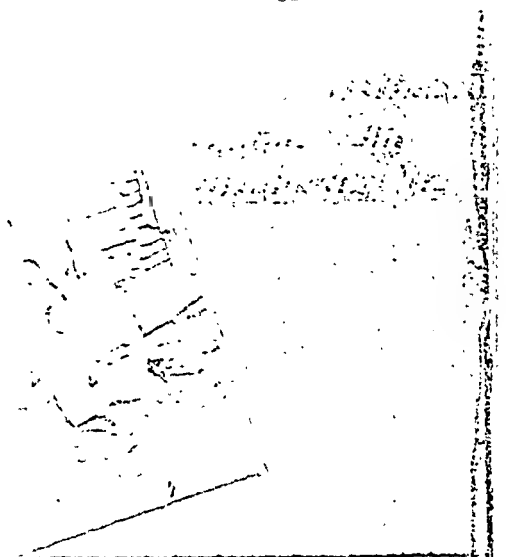
*Arrivée
au relai sur le
lac aux Herbes*



*Relai du
lac aux Herbes*

*Paysage
de neige*





MUSH!

UN HIVER EN PAYS CREE

PAR

Madame Anne de Mishaegen

Préface de l'Honorable J.-N. Francoeur.



Librairie BEAUCHEMIN Limitée

430, rue Saint-Gabriel, 430

MONTREAL

1933.





PRÉFACE



Québec, le 1er décembre 1932.

A madame Edouard Guyot de Mishaegen,

Chère madame,

Vous avez bien voulu me communiquer le manuscrit de ce livre. C'est votre deuxième ouvrage. Malgré le pseudonyme de "Dick", vos "Souvenirs de Chasse dans le Québec et le Maine" trahissaient votre identité.

Je dois à une amitié d'avant-guerre l'honneur que vous me faites en me demandant d'écrire quelques mots en tête de votre récit. Lorsque je vous rencontrai, en juillet 1914, à Cappellen, vous n'étiez qu'une gamine, mais déjà vous rêviez de sport et de lointaines aventures. Vous êtes heureuse, madame, puisque ces rêves vous les avez vécus d'une façon émouvante. Votre livre en est le témoignage. Le Canada avait pour vous les attraits d'un pays neuf

aux horizons infinis; son climat, ses rivières, ses plaines étendues, vous désiriez les connaître.

En lisant "Un hiver en pays Cree", personne, je l'espère, ne commettra l'erreur de croire que c'est là tout le Canada. Bien au contraire, ce n'est qu'un recoin du nord-ouest de notre immense pays, où la civilisation n'a pas encore pénétré.

Ces pages, où votre plume a consigné des observations précieuses, font mieux apprécier cette partie si reculée du pays.

Votre livre est rempli de renseignements de première main. Ce qu'il vous en a coûté pour les acquérir vous importe peu. Il y a chez vous, dans la poursuite même de l'effort, une joie intense qui est celle d'un tempérament merveilleusement organisé et équilibré. Vos notations sont brèves mais au point. Vous n'avez pas cherché à faire une oeuvre de littérature. Il vous suffisait de consigner des faits certains et le mouvement de la vie. Tout de même, et peut-être à cause de cela, vous avez glissé un peu partout, sans prétention, des tableaux de nature où la vérité et la sincérité le disputent aux charmes d'un style net et vigoureux qui est de bonne marque.

Vous avez chanté le poème de l'action, de l'entrain et du cran dans la lutte. A un moment où les

caractères semblent fléchir, vous donnez l'exemple de ce qu'une volonté de femme peut accomplir. Chacun, dans sa propre sphère, peut mettre à profit les leçons d'énergie et d'initiative que votre livre enseigne.

En vous retrouvant dans la beauté sauvage du pays des Crees, j'éprouve un réel plaisir à vous féliciter et à vous remercier d'avoir consacré de nouveau votre profonde amitié à cette partie pittoresque du Canada.

J.-N. Francoeur.



1

"MUSH"!

Un hiver en pays Cree.

Introduction.

Qui n'a eu ses rêves d'enfant?

Mon frère aîné disait en bégayant: "Je veux être un singe, mais un Beau singe."

Le second, tenant un missel à l'envers, prétendait devenir curé.

Ma soeur voulait se faire marin ou jésuite.

Quant à moi je souhaitais d'être "coureur des bois."

Me frayer un passage à coups de "machette"¹ dans les lianes enchevêtrées des forêts mexicaines, parcourir en raquettes les immensités du Nord canadien, filer en canot sur les rivières poissonneuses, lutter contre les torrents ou contre les feux de brousse, sauver des vies humaines, puis disparaître, fière et

(1) Long couteau à double tranchant pouvant servir de hache.

mystérieuse, sans laisser un nom, ni une trace, étaient les exploits journaliers, fruits de mon imagination enfantine, qu'alimentaient Gustave Aymer, Curwood et F. Cooper.

"Papa, y a-t-il encore beaucoup de sauvages en Amérique?"

Maman, les Objiways vivent-ils encore sur les rives du lac Supérieur?"

"Les forêts du Canada sont-elles toutes explo-
rées?"

"Et les bisons? N'y en a-t-il plus?"

Questions puérides auxquelles les réponses, trop dissemblables du rêve, ne satisfaisaient jamais.

Pour devenir singe, marin, jésuite, curé ou cou-
reur de bois, il faut contrôler ses nerfs, s'habituer au
danger et rompre son corps aux exercices violents;
nous faisions ainsi mille folies qui eussent pu mettre
un terme brutal à nos existences.

Oh! ces escapades nocturnes sur les corniches du
château, ces glissades vertigineuses le long d'un câble
attaché par un bout au sommet d'un épicéa, de l'autre
au pied d'un vieux tilleul, les deux mains agrippant
un grasseux collier de chien! Et ces brumeuses soi-
rées d'hiver autour d'un feu de branchages où gril-
lait une grive embrochée par une aiguille à tricoter
chipée à la cuisinière!... Et la construction de

huttes en rondins et en mottes de terre!... les nuits qu'on y passait en cachette, pour s'accoutumer à ne pas avoir peur!... les sauts dans le vide d'un arbre à l'autre... que de souvenirs déjà lointains!

Si les autres n'ont pu réaliser leur désir, j'ai eu quant à moi, en naissant dans une famille de chasseurs, l'occasion de développer le goût inné de la chasse, goût complexe qui n'est pas le simple plaisir de tuer. Ensuite, un mariage belgo-canadien, dans ma proche famille, me facilita l'entrée du Canada, dans son immensité et sa magnificence.

J'ai escaladé le flanc des Rocheuses, parcouru les bois du Québec, du Manitoba, en compagnie de métis, de purs indiens et de trappeurs blancs; j'ai abattu l'orignal, le cerf de Virginie, le caribou et le cerf sauteur; j'ai mangé du castor et du porc-épic; je me suis égarée 24 heures dans une forêt brûlée et inondée par après; j'ai appris à diriger un canot et à briser en raquettes le sentier devant les chiens; j'ai eu faim et soif, et la fatigue m'a donné des hallucinations, le froid m'a gelé les extrémités; j'ai bu le sang chaud du gibier que je venais d'abattre. Je tuais non plus par sport, mais pour manger. Ainsi font les hommes de là-bas, de même que les animaux: le loup dévore le pékan, le pékan dévore le vison et le vison dévore l'hermine.



Faisant en quelque sorte partie intégrante du paysage je n'étais plus l'étrangère qui passe, regarde et s'extasie... et la sournoise emprise de la solitude et de la sauvagerie, la rudesse des rares humains que je fréquentais m'avaient rendue pareille à eux.

Il me fallut revenir en civilisation pour m'apercevoir que mon rêve d'enfant s'était réalisé.

Prologue.

Tout récemment encore, Le Pas était, dans les provinces dites "des Prairies", le point nord extrême de la civilisation; au delà s'allongeaient les vallonnements couverts d'épicéas et de trembles précédant les plaines désertiques de la baie d'Hudson, où la compagnie de fourrures du même nom régnait sur les quelques milliers d'Indiens crees et d'Esquimaux. L'été en cahot, l'hiver avec un équipage de chiens, il fallait, pour aboutir à la baie, suivre pendant de longues semaines les rivières Churchill et Nelson, ou leurs affluents.

Récemment le chemin de fer du Canadien-National a taillé deux larges brèches dans la sauvagerie; partant du Pas, il a lancé une voie ferrée au nord-ouest. Cette voie bifurque au portage du premier *Cranberry Lake* et va d'un côté rejoindre à l'ouest le grand centre minier de Flin-Flon; de l'autre la mine de Sherrit-Gordon. Partant du Pas, droit vers le nord, une autre ligne, se riant, sur un parcours de cinq cents milles, des marécages, des tempêtes de neige et des terres désertiques, déroule l'infini de son ruban d'acier et ne s'arrête qu'au bord d'une grève, face aux eaux de la grande baie.

Par elle les provinces du Centre canadien sont reliées directement à l'Europe et à l'Amérique du Sud. Elles respirent!



Une utopie direz-vous? Non: un splendide effort réalisé! Comme complément de ce défi jeté à la nature, le port de Churchill, qui a surgi de terre, est en voie d'achèvement.

En attendant que les blés de l'Ouest s'écoulent par cette voie directe et que les voyageurs suivent cet exemple, une foule de petits postes s'échelonnent aux arrêts du chemin de fer, et la ville du Pas n'est plus un terminus.

Cependant elle est restée le centre, je dirais même la capitale du Nord et elle en a conservé le caractère. Elle est, avec son hôpital et ses églises, le havre de salut pour les malades; c'est dans ses bars que le trappeur vient oublier les mois de solitude et en gaspiller les bénéfices, c'est dans ses maisons confortables, que se complotent des affaires de *claims* (concessions minières) et c'est dans ses hôtels que l'homme des villes jette sa défroque de civilisé.

Avant d'y arriver j'avais passé quinze jours à Régina, en Saskatchewan, le microscope ou la loupe à l'oeil, des échantillons de minéraux en main, ou bien, agenouillée sur le plancher, consultant des cartes de cette région du nord du Manitoba, où je comptais rayonner, en plein hiver, pendant une période de six semaines, dans un double but de chasse et de prospection.

Je perdis ensuite quatre jours au Pas, jours d'in-

décision, de débats multiples et de projets entrevus, abandonnés et repris par la suite... quatre journées gaspillées en hésitations et incertitudes, quant à la direction à suivre et au guide auquel je me confierais.

Que faire, en effet, dans cette petite ville de cinq mille habitants, située sur la rivière Saskatchewan en face de la réserve indienne de Crees demi-civilisés et catholiques, où grouillent cinq mille chiens? Que faire si l'on se refuse à "prendre un bon temps", selon l'expression consacrée pour exprimer la transformation des dollars en liquides douteux, qui tuent l'ennui mais rendent le coeur malade?

Errer dans les quatre rues? Ronger son frein à l'hôtel? Prendre des bains en prévision de l'absence future de tout confort? Discuter avec des trappeurs blancs et métis, des prospecteurs de nationalités diverses, qui offrent leurs services et ceux de leurs chiens aux prix fabuleux des années de folie où l'on se ruait sur les concessions minières comme à la conquête de l'Eldorado... et, contre toute vraisemblance, voir s'éloigner le jour du départ à mesure que les heures passent?

En réalité ces journées d'attente et de repos forcé ne furent pas perdues. J'en profitai pour me remettre presque complètement d'une atteinte grippale et faire la connaissance des curieux habitants de la ville. Cette lente préparation ne me fut pas seule-

ment utile mais nécessaire. Au lieu de voir et d'entendre, je regardais et j'écoutais... ainsi j'appris bien des choses.

Jim Richards, un jeune métis du Pas m'avait été recommandé comme guide par Georges P., directeur de la Belgian-Canadian Mining Co. Celui-ci, une de mes vieilles connaissances du Canada était, à son grand regret, dans l'impossibilité de m'accompagner dans le Nord et de me montrer lui-même les travaux effectués sur les concessions minières de la compagnie, à cause de son prochain départ pour la Belgique. J'étais chargée de visiter deux *claims* d'or, et d'envoyer un rapport au siège de la société à Bruxelles. J'avais accepté d'emblée cette mission qui m'intéressait et n'entravait guère le programme que je m'étais tracé dans le bois, où le temps d'ailleurs est sans valeur.

Durant nos longues conversations Georges disait: "C'est Jim qu'il faut avoir comme guide. Jim connaît tout le cours de la *Grassy River*. Jim connaît la situation exacte des *claims* de la compagnie et des tranchées. Jim "drill"¹ et "portage"² comme

(1) "Driller" signifie forer les roches. L'expression vient du mot anglais Drill = foreuse.

(2) Le verbe "portager" employé fréquemment par ceux qui voyagent en forêt, vient du verbe "porter". En été le chemin des eaux est le seul possible à travers bois. Ce chemin est coupé par les chutes des rivières et par les langues de terre séparant les lacs, forçant le voyageur à débarquer et porter ou "portager" canot et provisions sur un sentier appelé "portage".

Par extension, on donne le nom de portage, à tous sentiers à travers bois, exception faite pour "les lignes de trappes."

trois hommes. Jim exécute les ordres avant d'en avoir connaissance. Jim est parfait dans le bois." Mais Georges P. ne m'avait pas caché que Jim avait une faiblesse. Il aimait "*take a good time*." (prendre un bon temps). En d'autres mots, s'il détenait toutes les qualités requises du guide idéal il possédait aussi le travers chéri de sa race. Je ne devais pas tarder à découvrir qu'il en était affligé à un degré superlatif heureusement corrigé par le "*self-control*" ¹ de son lointain ancêtre anglo-saxon.

Or donc, Jim, avait quitté le camp où il travaillait, huit milles à l'est, pour me rencontrer au Pas, organiser le départ et me guider sur le cours sinueux de la Rivière-aux-Herbes (*Grassy River*.)

La première fois que je vis Jim, ce fut à l'*Opaquai Hotel* où je l'avais fait venir. D'après les explications reçues sur son compte je le reconnus au premier abord. Il était de taille en dessous de la moyenne, vêtu d'un manteau bleu foncé, la toison noire découverte. Il répondait à mon regard direct par une expression franche de ses yeux honnêtes et un large sourire épanouissait son visage cuivré. "C'est vous Jim?" avais-je dit en anglais. "Yes", avait-il répondu dans un rire qui découvrait des dents bien plantées, et il m'avait serré la main avec force comme si déjà nous étions vieux amis. Les conditions et prépa-

(1) Empire sur soi-même.



ratifs du voyage discutés, nous avons fixé le départ au lendemain.

Exception faite de cette première entrevue, je ne devais effectivement plus voir Jim au Pas autrement que dans un état d'ébriété assez avancé, pour faire baver de jalousie tous les Polonais des deux continents. Que voulez-vous? Jim avait 26 ans, des dollars plein les poches puisqu'il revenait de son travail, et par conséquent beaucoup d'amis.

Deux heures! Fidèle au rendez-vous, voici venir Jim. "Hé bien?" — "Je crois que ce sera difficile pour demain" dit-il d'une voix pâteuse. Un examen superficiel suffit. Jim se dandine, se cache la tête dans les épaules et me regarde de côté avec un sourire épais. Col et chemise impeccables ont disparu. Je détourne la tête pour échapper aux relents de gin et de mauvaise bière. "Les chiens?" — "Mon père en a deux. Ce n'est pas assez, les autres sont des "pups"¹ — "Des harnais"? "Je n'en ai pas." — "La tente que vous disiez posséder?" — "Elle est trop lourde." — "Il nous faudra des raquettes?" — "Je n'en ai pas"... "Un toboggan?" — Je n'en ai pas." Jim paraissait buté, mais je savais à quoi m'en tenir sur son compte. "Vous avez une journée pour vous procurer la tente, les harnais et les chiens, lui dis-je, j'achèterai le reste. Vous aurez deux dollars cinquante

(1) Jeunes chiens.

par jour; je vous engage pour un mois. Je payerai les chiens; le prix sera à discuter. Si vous n'êtes pas décidé samedi, c'est-à-dire demain je partirai mardi au plus tard, vers l'est avec Ch... qui doit faire des "assessment works" ¹ sur ses *claims* au nord du lac Winnipeg. Il me promet du gibier en abondance. A mon retour, c'est-à-dire dans six semaines, si vous n'êtes pas prêt à me procurer des chiens et à me guider sur la *Grassy River* je chercherai un autre guide. Mardi donc, au plus tard, je quitterai Le Pas dans l'une ou dans l'autre direction. Faites votre possible pour que ce soit celle du nord." Sur ce, j'avais congédié le pauvre garçon qui ne comprenait pas pourquoi je voulais quitter la ville alors qu'il s'y amusait si bien.

Le lendemain, Jim, dans le même état, déclarait marcher pour le prix fixé. Le chien de la maison pourrait servir de *leader*,² la vieille chienne était encore solide pour tenir le coup et la jeune qui devait mettre bas dans six semaines ferait son devoir elle aussi, les autres, les "pups" étaient en somme quasi dressés par les petits frères, et lui-même, les ferait bien obéir. Les harnais? on n'en trouvait pas d'occasion, mais Saint-Godart, le champion du monde des courses de chiens et voisin de mon futur guide, lui avait prêté des har-

(1) "Assessment works". Travaux imposés par la loi sur les propriétés minières.

(2) Chien attelé en tête et dirigeant les autres.



nais faits de lanières d'étoffe; c'était moins pratique que les harnais à collier et à crochets mais plus léger. Jim avait échangé sa tente trop lourde contre une autre en soie légère; les trous ne faisaient pas défaut mais on aurait soin de camper dans les sapins épais à l'abri du vent. Il avait un poêle portatif, sorte de boîte de fer se repliant en galette et dotée de tuyaux glissant les uns dans les autres. Forêts et marteaux, pic et pelle, seraient dénichés d'une cache pratiquée sur un îlot de *Barb Lake* près du *claim* le plus intéressant. Nous trouverions les casseroles et les haches au dépôt de la compagnie, à *Cranberry Portage*, où nous quitterions le train. C'est là aussi que nous ferions nos provisions et achèterions les bâtons de dynamite, les mèches et les capsules. Restaient le toboggan, les raquettes et les objets de moindre importance. Sans perdre de temps, nous allions nous en occuper. Il faisait sombre, Jim s'aérant marchait à mes côtés dans les rues enneigées de la petite ville; de magasin à magasin nous faisons nos emplettes. Je choisis, chez le fabricant même, un toboggan long de douze pieds, à l'avant élégamment recourbé; un magasin général me vendit deux paires de raquettes (de 48 pouces par 11 pouces), de formes allongées relevées à la pointe, une corde, une toile imperméable, du fil de cuivre, une pierre à aiguiser les limes, un "*teapail*"¹,

(1) Récipient dans lequel on fait bouillir le thé.

cinq chaînes et colliers à chiens, une boîte imperméable pour les allumettes, des mèches de lampe pour attacher les raquettes, etc. Le bureau officiel m'avait déjà délivré des cartes aériennes, une licence de chasseur, une autre de prospecteur.

Celui qui part ne peut rien oublier. Cachant à Jim mon allégresse, je rêvais aux étendues neigeuses. Une légère fièvre s'emparait de moi lorsque je humais le vernis de mon toboggan, que je m'appuyais sur mes raquettes, éprouvant la solidité des lanières de cuir d'original, et me familiarisant avec ces objets avant de faire le geste banal et utilitaire qui consiste à les payer.

Jim ayant fait son devoir, disparut souple et vif dans les rues de la petite ville, après avoir empoché une coupure de dix dollars avec un sourire de reconnaissance. Pendant deux jours il demeura insaisissable. Que m'importaient ses occupations de *week-end*,¹ je ne lui demandais qu'une chose: être exact au train le lundi matin.

Le lundi donc, je me rendis à la gare, et aperçus le jeune frère de Jim, placidement assis sur mon toboggan chargé. Les chiens posés sur leur train arrière ne bougeaient pas davantage, à côté du train immobile. Point de Jim!

Des prospecteurs montaient leurs *pack-sack*² et

(1) Fin de semaine.

(2) Grand sac d'épaisse toile imperméable, muni de courroies à l'aide desquelles on le porte par le front et les épaules.



sleeping bag.¹ Je fis enregistrer les miens avec mon libre parcours, pris un billet pour Jim et les chiens. L'employé me fit quelques ennuis au sujet de mon plus gros sac qu'il croyait contenir des épiceries. payant un tarif spécial. Bref, je perdis du temps en explications et découvris enfin Jim, en face du fourgon à bagages encore ouvert. L'heure du départ sonnait. "Que faites-vous là? Pourquoi les chiens ne sont-ils pas dans le wagon?" Jim, les mains en poches, les oreillères de sa casquette descendues jusqu'au cou, me regarde d'un air absent. "Pourquoi n'avez-vous pas mis les chiens dans le wagon?" — "C'est, dit-il avec lassitude et fatalisme, qu'ils ne sont pas muselés."

Après un regard de reproche à Jim, je fais un bond jusqu'au bureau. "Une simple corde autour des museaux suffit", me dit l'employé. Jim qui secoue son apathie coupe des cordes. J'essaie de découvrir le chef du train pour retarder le départ de deux minutes. Tout est inutile, les chiens ne sont pas prêts, le fourgon se ferme, la cloche de la locomotive sonne et le train démarre vers *Cranberry Portage*.

Je jurai d'être le lendemain à la gare une heure avant le départ du train, espérant que, cette fois, ce serait le début de la belle aventure.

Ce le fut en effet.

Je pus crier "*Mush*" à mes chiens, ce qui signifie en Cree: "Partez!".

(1) Sac de couchage généralement doublé de duvet.

I — PARTIE

En suivant la Rivière-aux-Herbes.

Cranberry Portage, mardi, 9 décembre 1930.

Pendant l'embarquement des paquets et des chiens, ébahis de se sentir muselés, et durant tout le trajet du Pas à *Cranberry Portage*, Jim, calme et reposé s'est montré peu loquace. Il voulait prouver par toute son attitude combien il prenait sa mission à coeur. "Fin de rire, semblait-il me dire, dès aujourd'hui j'ai un rôle à remplir, rôle qui n'est pas sans responsabilité" et il tenait consciencieusement note des provisions que nous devions acheter encore.

Le train s'étant arrêté à *Cranberry Portage*, langue de terre, large de quatre milles, séparant le premier des trois *Cranberry* de l'immense *Athapapuskow Lake*, j'attrapai un à un dans les bras les éléments de mon équipage pendant que Jim chargeait le toboggan et allongeait sur la neige durcie les deux couples de harnais, avec en tête, celui du "leader". Pauvre Jim, il ne sait pas qu'il entreprend une expédition d'hiver avec quelqu'un qui en ignore le premier mot, le premier geste, un "bleu" en la matière quoi! Et "bleu"

s'exprime ici "vert". On dit: "*He is green*" ou encore "*He is a greenhorn*" — "Il est vert..." "il est une corne verte" pour exprimer avec un mépris narquois qu'un tel est novice dans le bois, qu'il commet des gaffes dont il est le premier à pâtir. Plutôt que de lui infliger la honte d'un conseil il est de règle de le laisser s'initier par sa propre expérience tant que le confort des autres n'en souffre pas.

Briser le sentier avec des raquettes pendant des centaines de milles, conduire des chiens et dormir sous la tente à 40 degrés sous zéro! Jamais je n'avais encore fait cela. "*Greenhorn*" j'étais et j'aurais voulu que Jim ne s'en aperçût pas.

Jim avait introduit les pattes des animaux à travers les lanières d'étoffe et "*Mush*".

"*Mush*." Suivi de ses chiens, il file au trot. Trot endiablé qui s'achève devant la cabane de "*Cariboo-Smith*". Celui-ci détient les casseroles et les haches de la compagnie. Jim en fait un choix judicieux, attache les chiens et laisse le tout à la charge de Smith. Dans un magasin de l'unique rue, nous faisons nos emplettes; farine et "*baking powder*"⁽¹⁾, graisse, bacon (deux grands côtés), gruau pour les chiens en prévision du manque de poisson; deux pots de miel, du beurre, des fruits séchés, du sucre, du sel, du thé, et, pour les premiers jours, une

(1) Poudre à pâte.

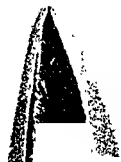
dizaine de pains. J'en ai pour 28 dollars. Des bâtons de dynamite avec mèches et capsules complètent notre équipement de prospecteur.

Durant ces derniers préparatifs, la journée s'étant avancée, le ciel s'assombrissait. Il valait mieux loger à Cranberry et partir à la première heure le lendemain.

Pendant que Jim laçait définitivement le toboggan et nourrissait les chiens, je faisais une visite à la famille de Mr. Thompson, ce vieil ingénieur au doigt mutilé par une explosion, qui vit heureux avec sa femme et ses cinq enfants au bord de l'Athapapuskow Lake, dans une maison de rondins, comportant d'enfilade sept pièces spacieuses et confortables.

Le soir, j'amenai Jim dans la maison hospitalière. Il eut un joli succès. Plus indien que blanc, il n'aime pas en général qu'on le lui dise, mais devant les qualités des siens, vantées par des bouches féminines et par des blancs qui aiment le bois et apprécient les hommes sachant s'y défendre contre les attaques des éléments et la détresse des solitudes, son visage s'épanouit.

A l'orée de son domaine il ne peut démentir sa race, souveraine des étendues boisées où coulent la *Nelson* et la *Churchill River* avant d'aboutir à la région des arbres nains et des plaines désertiques où ne végète que la mousse grise, régal des caribous.



10 décembre. Cabane des pêcheurs.

Second Cranberry.

Ce matin, Jim, appréciant une dernière fois le confort d'un lit, n'apparaissait pas au magasin, où dans la pénombre un inconnu et moi-même terminions de déjeuner. Jim paresseux? Est-ce possible! Derrière sa porte que je secoue, un grognement me répond... "Allons, dépêchez-vous, lui dis-je, il va faire jour et le temps est propice au départ. La neige ne tombe pas et le vent est faible."

Chez Smith, les "*pups*" affolés, et les chiens placides se laissent atteler au chargement étroitement ficelé surmonté de la vieille Winchester de Jim et de ma Mauser 9 mm. C'est d'abord une chienne à poils ras, haute sur pattes et taillée pour la course, répondant au nom de Queenie. A son côté est attachée une vieille chienne astucieuse, de race inqualifiable. Elle a été baptisée "La Beauté" par un Canadien ironique, mais Jim et ses frères métis anglais prononcent "La Biott!". Elle a comme particularité d'obéir à l'ordre "*Laugh La Biott!*"¹ en soulevant ses babines dans une expression plus voisine de la colère que du rire et qui provoque la gaité de tous ceux qui la voient.

(1) Ris La Beauté.

ement
roggan.



Jim au coin du feu.



in équipage
premier
amberry Lake.



*Relai de la
Poste Royale
au lac-aux-Herbes.*



*Vieille Ford
utilisée pour
scier du bois.*



Cabane de trappeur.

Le second couple est celui des "*pups*", jeunes chiens, plus grands et plus fournis de poils que nos bergers.

En tête, fier de son office de conducteur, doit marcher "*Barber*" le chien de maison, espèce d'épagneul noir et feu, aux yeux doux et intelligents. C'est le préféré de Jim qui ne le frappe que dans les circonstances graves.

"Mush!" Au trot relevé, Jim part sur la neige durcie par les transports de poissons que les pêcheurs des Cranberry prennent en abondance sous la glace de ces trois lacs.

"*Greenhorn*" n'a jamais pratiqué le trot des chiens. Marchant devant eux, le museau de "*Barber*" entrave continuellement ses pas, les "*pups*", arrivent au même niveau, provoquent une salade de harnais et de pattes qu'il s'agit de démêler: marchant derrière, l'équipage frais et dispos file à une allure endiablée que la pauvre novice que je suis a peine à suivre. Les jambes molles par suite de la grippe, du jeûne et du manque d'habitude, je m'agrippe à une corde que Jim m'a remise entre les mains, sans me donner d'explications et m'efforce de ralentir l'allure que je me sens incapable de soutenir durant les douze milles de l'étape.

Un dernier tournant, et le premier des trois Cranberry se devine derrière le rideau de bouleaux. Ce



lac, le plus petit des trois, s'étend à perte de vue dans la brume matinale. De-ci de-là, une île couverte d'épicéas en coupe la monotonie et permet d'en mesurer les proportions. A vive allure Jim descend le sentier qui mène à la nappe glacée couverte de neige, les chiens joyeux bondissent et entraînent violemment la charge à leur suite. La traction est forte, "*Greenhorn*" trouve plus facile de lâcher la corde que de s'y accrocher ou de suivre le train endiablé, et aussitôt elle perçoit son erreur. En effet, le toboggan entraîné par son poids, descend en zigzags, rattrape le premier couple de chiens, glisse sur leur corde de traction et se cale de biais sur les talons de Jim, provoquant une mêlée générale. Le dommage est nul, il aurait pu être grave. Jim, calmement, remet tout en ordre. "Cette corde, dit-il, sert à retenir le toboggan dans les descentes et à le diriger dans les tournants." Et, criant "Mush" à ses chiens, il reprend son pas gymnastique et léger que je lui envie autant que son souffle.

Jim se dirigeait entre deux îles; le vent debout cinglait nos visages, coupait la respiration et pénétrait jusqu'à travers le dernier vêtement de lainage, à même la peau. Nous revêtîmes nos *parka*.¹ De temps à autre un des chiens devait s'arrêter, les autres profitaient

(1) Vêtement de cuir, de toile, ou de lainage couvrant le haut du corps et muni d'un capuchon. On le passe par-dessus la tête.

de l'occasion pour se rouler dans la neige. La "*puppy girl*" avait la spécialité de se retourner en pleine course et de se rattraper si vite qu'elle ne perdait pas un pouce de terrain, mais les harnais se trouvaient sens dessus dessous. Il fallait arrêter l'équipage, retourner les animaux, les remettre en file, puis pousser à l'arrière de la charge sur le côté, en criant: "Mush!" trotter ensuite d'autant plus vite que les chiens voyant Jim prendre du large filaient à toute vitesse pour le rejoindre.

A l'extrémité du premier lac, une muraille de glace verdâtre arrêta notre marche. Comment le toboggan allait-il la gravir? Jim d'un oeil connaisseur inspecta l'iceberg en miniature, et, ayant choisi l'endroit le plus favorable, il me dit de gravir le bordillon et d'appeler les chiens pendant que lui-même soulevait l'avant du toboggan. Laissant ensuite la charge dans une position périlleuse il unit encore ses efforts à ceux des animaux et de cette façon l'obstacle fut franchi.

Jim maintint son pas souple tandis que mes foulées s'alourdissaient. Nous nous engageâmes dans l'étroit goulot, ou "*narrows*"¹ qui sépare les deux premiers lacs Cranberry. Heureusement pour moi l'heure du thé était proche. Nous nous arrêtâmes dans une petite cabane où un pauvre pêcheur nous

(1) Narrows = passes. Expression employée pour exprimer le passage étroit séparant deux lacs ou le rétrécissement d'une rivière.



demanda un peu de tabac en échange de son poêle et de son bois. Dès que nous eûmes terminé de croquer le bacon, Jim avec appétit, moi du bout des dents, nous quittâmes les "narrows", et l'étendue du second Cranberry (six milles de long) plus vaste encore que le premier, me fit douter de mes forces affaiblies. Depuis dix jours je ne mangeais qu'à contre-cœur et avais même dû garder le lit à Régina. Je comptais comme d'habitude sur l'air pur et l'exercice forcé pour me remettre d'aplomb. Mais cette fois n'avais-je pas présumé de mes forces? Par suite du froid tout arrêt reposant était impossible loin des berges et des îles où nous aurions eu la possibilité de faire du feu; d'autre part les chiens étaient incapables de traîner mon poids supplémentaire. Il fallait marcher. "Mush!" pauvre Greenhorn. "Krik! Krik!" faisaient les mocassins en cuir d'orignal fumé. "Zii...pp!" crissaient les planches de chêne de mon toboggan. Mais combien plus large et plus long paraissait le second Cranberry!

Un léger découragement m'envahit lorsque ayant interrogé Jim sur la situation des cabanes de pêcheurs où nous comptions nous arrêter pour la nuit, il m'avoua qu'il en ignorait la position exacte.

Nous marchions côte à côte devant les chiens. J'allais avouer ma fatigue à Jim, lorsque celui-ci me dit: "J'ai beaucoup voyagé avec des hommes blancs...

ces hommes blancs n'étaient pas chez eux dans le bois. Ils ne sont jamais comme nous qui y sommes nés... cependant je crois que ce voyage-ci sera différent des autres."

Ce compliment indirect fut comme un coup de fouet qui me remonta le moral et m'aïda à surmonter l'épuisement physique.

La journée avançait. Nous n'apercevions aucun piquet de pêcheurs et aucune cabane ne se montrait sur la berge gauche, la plus proche de nous. "Pourriez-vous atteindre l'île que voilà"? et du menton Jim indiquait une île éloignée de trois milles environ. Je répondis: "Oui." Cette dernière étape fut la plus pénible. Je me demandais dans ma lassitude pourquoi et dans quel but je trottais derrière cette toile verte où se trouvaient liées des raquettes et des carabines et je n'admirais plus le paysage splendide qui était le cadre de nos efforts.

Enfin après une courbe savante, nous nous étions arrêtés près de la berge rocheuse d'une île couverte de sapins. C'était un endroit propice pour camper, bien à l'abri du vent, mais Jim ne se décidait pas à choisir l'emplacement de la tente. "Restez ici, dit-il, je vais aller à la recherche des pêcheurs." Il s'éloigna en courant et disparut au tournant de l'île.

Dix minutes... un quart d'heure... Brrr, le froid perçait mes vêtements, lorsque Jim apparut enfin.

Il avait trouvé les trous de glace par où les pêcheurs retirent leurs filets, et découvert la piste conduisant à leur cabane.

Nous partons au grand trot. Je me sens animée d'un courage nouveau à l'idée d'un toit et d'un bon poêle auprès duquel je pourrai me reposer.

La cabane des pêcheurs n'était pas éloignée, mais elle restait cachée à nos yeux par une île derrière laquelle elle était à l'abri du vent. A la porte se tenait un homme d'une trentaine d'années. Sans souffler mot, il nous regardait arrêter les chiens et monter la berge.

Le silence de cet accueil se serait prolongé indéfiniment si Jim n'avait pas réclamé l'hospitalité d'une façon indirecte. "Nous avons vu vos piquets et votre sentier, dit-il, sans cela nous aurions campé sur la petite île".—"Vous pouvez venir ici", prononça enfin l'homme à casquette noire... amenez votre "stuff" (attirail).

Les douze milles de marche étaient oubliés; la cabane spacieuse, mais mal éclairée par deux fenêtres au treillis serré faisant l'office de vitre, me paraissait un havre bienfaisant.

Le thé bouillant me fut un réconfortant très apprécié, et le "bunk"¹ que les pêcheurs me cédè-

(1) Couchette de planches ou de troncs d'arbres équarris sur laquelle des branches de sapins tiennent lieu de matelas.

rent, me parut un lit de repos doux et confortable. Hélas! je n'avais pas encore faim.

La veillée se passa en causeries dont l'unique voisin des pêcheurs, un vieux trappeur volubile, fit tous les frais avec ses histoires de chasse et de prospection dans le nord du Mackenzie, où, s'il faut l'en croire, il a subi 99 sous zéro (Fahr.).

Jeudi, 11 décembre.

Les raquettes sous le bras et la carabine sur l'épaule, nous marchons, Jim et moi, précédés du vieux trappeur, sur un de ses sentiers battus à l'ouest des cabanes. Nous avons fait à peine quelques pas, qu'un vol de sept ptarmigans ¹ me fit tressaillir. Ces beaux oiseaux blancs à reflets rosés, étaient tapis dans la neige, et, prenant leur essor, les plumes de leur queue en éventail, dévoilèrent leurs pennes noires.

A l'entrée d'un petit lac, nous chaussons nos raquettes. Jim considère avec dédain le noeud auquel je m'escrime, et, complaisant, se baisse pour les attacher à la façon du Manitoba, mais "the old man", comme on appelle le vieux trappeur, préfère le noeud que j'ai appris à faire à Québec et prétend que "dans le Nord" on n'attachait pas ses raquettes autrement.

(1) Le ptarmigan ou grouse arctique, est vulgairement appelé perdrix des neiges. Il est classé dans la famille des Tétrœonidés. On remarque trois espèces de ptarmigans: celui des Saules, des Rochers et celui à queue blanche.



Le "Nord" pour lui est la région du Mackenzie. Tout est relatif.

Nous tenons conseil devant une double trace d'orignal croisant notre sentier. Un examen rapide nous donne la direction prise par les animaux. La crosse des carabines appuyée dans les empreintes révèle qu'elles sont fraîches de la nuit. Mais le vent est faible et souffle du mauvais côté. Nous serions éventés avant d'approcher du gibier, aussi trouvons-nous plus raisonnable de remettre la chasse au lendemain et de continuer à suivre le sentier du trappeur. Nous saurons ainsi si les orignaux sont encore dans le bois que nous allons contourner.

Sur un lac plus considérable que le premier et appelé "*Bear Lake*" nous voyons des traces de lièvres qui doublent celles d'un "coyote" (loup des prairies). Nous cherchons les orignaux. Pour vivre hommes et bêtes doivent tuer. C'est la loi.

Le sentier effectue un vaste cercle. Le trappeur relève ses pièges et nous montre les restes d'un formidable orignal qu'il a tué récemment, ainsi qu'une cache où il a empaqueté dans des sacs des quartiers entiers du gibier, prêts à être emportés aux cabanes.

A trois heures, nous rejoignons le lac et prenons un substantiel repas, après lequel Jim et l'un des deux pêcheurs vont rechercher, avec mes chiens, des quartiers de l'orignal. J'en profite pour inspecter la for-

mation minérale des îles situées au milieu du lac, en face de nous.

Dans ce pays on devient prospecteur malgré soi; les chasseurs, trappeurs et pêcheurs le sont tous à leurs heures et ne parlent que de minéralisation. Beaucoup sont propriétaires de concessions minières. Une concession mesure 1,500 pieds de côté, est délimitée par des poteaux et inscrite officiellement au registre provincial. Pour empêcher qu'un seul homme ne s'approprie tout le pays et le laisse improductif, la loi exige que l'on fasse pour cent dollars de travaux annuels sur chaque concession pendant cinq années. Il faut payer en outre l'enregistrement annuel qui coûte cinq dollars.

La formation précambrienne du sol explique la richesse et la diversité de la minéralisation de cette région peu exploitée et aux possibilités sans limites. Seule, la mine *Flin-Flon*, reliée au Pas par un embranchement spécial du chemin de fer National est en exploitation. *Sherrit-Gordon* jouit du même avantage, mais l'extraction du minerai n'y a pas encore été entamée. La "*Mandy Mine*" a arrêté ses travaux, la *Bingo* et la *Rex Mine*, trop voisines sur la rive est de *Herb Lake*, sont en désaccord, et faute de capitaux, ont dû également cesser toute activité. En d'autres mots, j'arrivais au pays de l'or, du cuivre, du lithium, et de l'argent au moment où la crise touchait tous les

habitants, car, en plus du manque de crédit, les animaux à fourrure eux-mêmes semblaient avoir émigré en d'autres régions et le trappeur en souffrait.

Vendredi, 12 décembre.

Journée de guigne s'il en fut.

Je ne dois m'en prendre qu'à moi-même. Jamais je n'aurais dû m'armer de cette "Mauser 9 mm." à laquelle je n'étais pas habituée, et prendre avec moi mon "Express 405" laissée à Québec par suite des difficultés à me procurer des munitions!... comment expliquer d'une autre façon la maladresse avec laquelle j'ai manqué, dans le bois, un orignal arrêté à 150 yards!

Le temps était très favorable et il neigeait légèrement lorsque, après une heure de marche prudente sur une neige profonde à travers "*muskegs*" (marais) et collines escarpées, Jim et moi avions remarqué auprès d'empreintes de deux animaux, des laissées fraîches du matin. De l'élévation d'où nous inspections les détours de la piste, Jim aperçut un jeune orignal arrachant de légers branchages pour se nourrir. J'étais à quelques longueurs de raquettes de Jim et ne voyais rien dans la direction qu'il indiquait. Avancant de quelques pas je distinguai enfin une masse noire, sans tête ni pattes. J'épaulai et visai l'emplacement du coeur. Mon coup de carabine

troubla le silence impressionnant, et la masse noire disparut. Jim tira à son tour, puis moi-même une seconde balle au jugé. Peine perdue. Arrivés sur les lieux où des traces fraîches indiquaient le passage des animaux, pas une goutte de sang ne tachait la neige, et nous n'avions réussi qu'à faire désertir la région par ces orignaux, si confiants avant d'avoir été dépistés. "Il est probable, dit Jim, avec regret, que nous n'aurons plus une chance pareille. C'est toujours ainsi, quand on rate une bonne occasion."

La difficulté de la chasse au Canada consiste plus à dépister les animaux qu'à les abattre ... mais encore faut-il tirer juste!

Et l'on comprendra aisément à quel point j'étais vexée d'avoir gâché par ma maladresse le fruit de plusieurs heures de marche prudente en forêt.

Samedi, 13 décembre.

Le plus jeune pêcheur m'accompagne sur le sentier du trappeur, tandis que Jim, dégoûté de la chasse, aide à relever les filets.

Le vent souffle avec violence dans la baie que nous traversons en suivant de loin le capuchon de Paterson, notre guide. Celui-ci m'a assuré que son sentier, effectuant un vaste demi-cercle, rejoint à un moment donné le sud de *Bear Lake*, que les orignaux ont traversé dans leur fuite.

Je conserve le vain espoir d'atteindre leur remise et de les surprendre une seconde fois.

A l'abri des fourrés le vent ne nous tourmente plus. Les branches doublées de neige restent immobiles et figées comme pour l'éternité. Le sentier peu fréquenté par le trappeur est couvert d'un épais tapis blanc. Il semble qu'une voix humaine détruirait l'enchantement du silence, et que la moindre vibration dépouillerait les arbres, les rochers et la terre de leur manteau éblouissant et factice, pour les faire apparaître dans leur nudité rugueuse et âpre.

La neige étouffe le bruit et protège les existences contre la violence du froid.

Ce n'est point elle, mais les animaux eux-mêmes, et l'homme surtout, qui sont les grands destructeurs de la vie, l'homme qui ne tue pas seulement pour manger, mais pour se vêtir ou pour vendre les douces fourrures de l'hermine ou du vison.

Le vieux trappeur Paterson s'arrête souvent au pied des arbres où il a dressé une cage de piquets devant laquelle un piège est tendu. J'attends avec patience que chaque piège soit remis en ordre et que soit jeté avec dédain l'écureuil ou le pauvre lièvre blanc qui s'y est fait prendre. Le lièvre du Nord revêt en hiver la couleur de la neige, mais à part son aspect, il ne ressemble pas au succulent animal qui porte ce nom dans nos pays. Ce ne sont

qu'os et tendons sur un atome de chair filandreuse et dure. Aussi les habitants doivent-ils être réduits à la famine pour en faire leur nourriture. Pauvre "Wa-a-pous" (lièvre en Cree) qui ne reçoit même pas l'honneur d'une gibelotte et qui dessine une arabesque au-dessus des buissons avant de disparaître avec un "plouf!" dans la neige épaisse!

La tourmente battait son plein sur la baie. La neige associée au vent devenait une ennemie sournoise; elle s'insinuait par le capuchon même relevé, et entre les manches et les mitaines, pour se transformer en eau à la chaleur du corps; violente elle criblait le visage de mille coups d'épingles. Tête baissée je suivais le pêcheur essayant de ne point perdre de vue sa silhouette grisâtre dans l'opacité de la neige, car sa raquette, aussitôt relevée, ne laissait point de trace.

Nous arrivâmes aux cabanes sans encombre, bredouilles, mais satisfaite pour ma part de ne pas avoir continué le voyage par une journée si défavorable.

Jim et le plus âgé des pêcheurs avaient relevé les filets, couché les poissons en rangées couvertes de neige dans des caisses, et remis celles-ci dans une petite cabane où une certaine chaleur était entretenue afin que le poisson ne pût geler.

Ce poisson destiné à la vente est des plus divers. C'est la truite des lacs, le brochet, le poisson blanc



qu'on appelle "Jumbo" lorsqu'il dépasse trois livres. Par contre le "Doré" appelé *Gullabee* qui diffère du poisson blanc par sa lèvre inférieure proéminente et par son goût plus sucré, le *Sucker*¹ à la bouche en suçoir, la loche dont le foie est délectable, sont laissés en tas à côté des trous de glace où parfois un trappeur à court de viande d'original ou de caribou, les ramasse au passage afin de les dégeler et de les donner à ses chiens.

Sur le lac Athapapuskow se pêchent également, la perche, l'esturgeon, et ces fameux *Golden eyes* qui font les délices du voyageur à bord des transcontinentaux. On a pêché en 1929 dans le second Cranberry une truite pesant 51 livres. Un coup de filet heureux peut donner 200 livres de poisson. J'apprends ainsi que les pêcheurs utilisent parfois 10 filets dont chacun mesure 300 pieds de long et repose sur le fond. Ils les relèvent deux fois par semaine.

Pour passer la première fois une corde d'un trou à l'autre, sous la glace, il y a deux manières de procéder. La première, la plus primitive, consiste à percer des trous suffisamment rapprochés pour glisser la corde sous la glace à l'aide d'une perche; travail qui exige de la patience et du temps; la seconde manière consiste à employer le "*jigger*", instrument ingénieux composé d'une lame d'acier montée

(1) Carpe canadienne.

sur liège, grâce à quoi il reste appliqué à la surface inférieure de la glace. Un cran d'arrêt et un ressort complètent l'instrument qui progresse sous la glace traînant à sa suite une corde à laquelle le pêcheur attache le filet.

Les pêcheurs me donnent aimablement tous ces détails durant la soirée. Malheureusement aucun d'eux n'a jamais dépassé le second Cranberry et ne peut nous renseigner au sujet de l'étape du lendemain. Jim et moi ne tardons pas à deviner que le vieux trappeur lui-même ne connaît pas bien le pays. "Qu'importe, nous partirons demain", dis-je dans un silence désapprobateur. Je suis seule à lutter contre l'inertie générale, les pêcheurs en désaccord, n'étaient pas fâchés de voir leur tête-à-tête troublé par des visiteurs; le vieux trappeur avait trouvé des auditeurs attentifs à ses vieilles histoires et Jim n'ayant pas à jouer au cuisinier était parfaitement heureux. Si les chiens avaient pu parler ils auraient dit que chaque journée passée dans la cabane diminuait la charge d'autant de livres de nourriture et qu'il valait mieux forcer les étapes à la fin du voyage qu'au début.

Tout le monde ignore que je voyage pour mon plaisir et j'aurais beau affirmer cette vérité qu'aucun des trappeurs ou prospecteurs ne me croirait dans ce pays où on ne fait rien pour rien et où la vie est si



rude que le moindre effort inutile est écarté. Il est donc entendu que je vais visiter les *claims* de la Compagnie Belgian-Canadian situés à *Barb Lake* au nord d'*Iskwasum Lake* par où passe la *Grassy River* et qu'à *Herb Lake* j'ai rendez-vous le premier janvier avec des prospecteurs qui doivent me montrer deux *claims* où courent des veines de quartz aurifère. Cela passe comme le but principal de mon voyage alors que ce n'en est que le prétexte. La chasse, et l'expérience toute nouvelle d'un voyage d'hiver, l'étude des mœurs des habitants, m'intéressent beaucoup plus que la minéralisation du pays, si riche soit-elle.

Les hommes entre eux ne parlent malheureusement que rarement de chasse et de pêche. C'est toujours sur les pierres et les formations minérales que roule la conversation. Il suffirait de les écouter pour se mettre au courant de la minéralisation si variée du pays.

Les chiens qui aboient nous font abandonner, sur la table, les échantillons minéraux et le vieux trappeur, plus intrigué que nous tous, sort pour s'enquérir du motif de ce bruit insolite.

Il resta longtemps dehors. Nous discussions à nouveau sur l'étape du lendemain lorsqu'il rentra et annonça triomphalement. "Vous avez un sentier brisé pour demain. Lowe est venu des *narrows* de



*Jim consultant la carte
à Barb Lake. A la recherche
du portage.*

*L'auteur avec
ses chiens.*

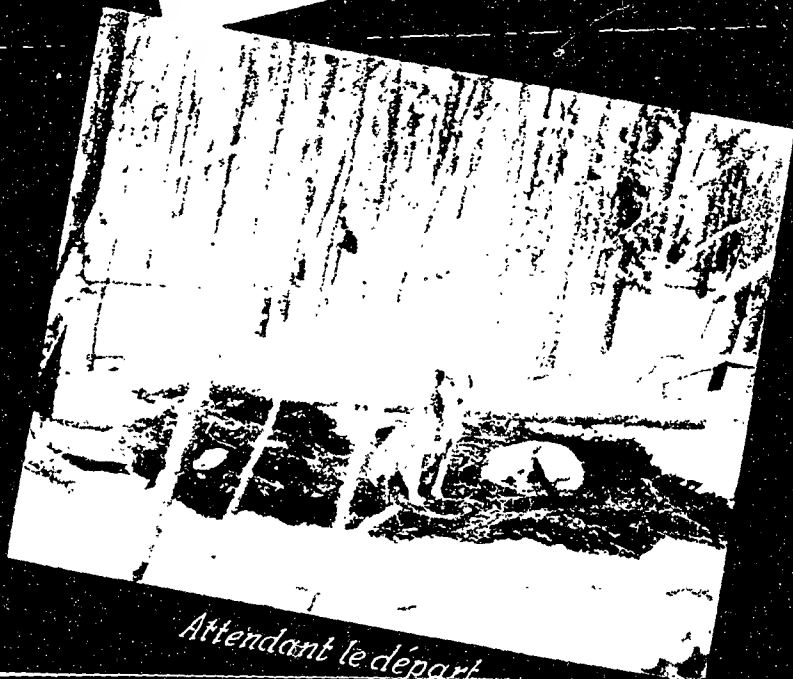


"La parka".



L'équipage.

*Jim attelant
les chiens.*



Attendant le départ



Grassy River. Il est si fatigué qu'il a mangé et dort déjà dans ma cabane."

Lowe était un trappeur dont la cabane avait été marquée par l'ingénieur Thompson comme une étape de notre voyage. Si Lowe avait pu arriver jusqu'ici par une tempête de neige nous ferions aisément, par une journée calme, le chemin dans l'autre sens. "Nous partirons donc demain à la première heure!" — "Oui", dit le *old man*; vous traverserez un excellent territoire de chasse et de la cabane de Lowe vous n'aurez qu'un pas à faire pour tirer un orignal ou un caribou".

À l'extérieur le ciel lavé brille d'étoiles; les deux petites cabanes, tapies sous la neige fraîche, jettent des ombres dans le reflet lunaire. La fumée monte droit au ciel. Les chiens roulés en boule à côté des épinettes où ils sont attachés se dressent sur leur tas de branches à mon approche et me font des signes d'amitié. D'un côté, c'est le bois profond et sombre, mystérieux et anonyme, de l'autre, c'est le lac, mon sentier de demain.

La nuit je suis réveillée par des cris étranges que je prends pour des gémissements de chiens. Ce n'est que Jim rêvant en Cree à des chasses lointaines.



De légers monticules de neige trahissent le passage de Lowe; la piste tourne à droite à travers une baie, ainsi, échappant à la réverbération fatigante du soleil, j'attends mon équipage non loin du sentier de portage. Ce portage marqué de coups de hache dans l'écorce des arbres raccourcit considérablement le chemin de *Barb Lake*. En effet, la Rivière-aux-Herbes se déversant du troisième *Cranberry Lake* monte droit au nord, fait une courbe dans l'*Elbow Lake* (Lac-au-Coude) pour redescendre vers le sud, traçant une ligne presque parallèle quelques milles plus à l'est. Le portage que nous allons suivre traverse cette courbe.

J'aide mon équipage à gravir la berge, et bien à l'abri dans le bois, nous faisons notre première halte. Celui qui a pris pour tâche de couper le bois et d'allumer le feu a, selon toute apparence, l'ouvrage le plus difficile. En réalité, le plus pénible consiste à délayer le toboggan, à sortir les provisions et à les approcher du feu afin de les dégeler. Grâce à la sécheresse de l'air, le froid est supportable tant qu'on reste en mouvement, si l'on s'arrête il pénètre les lainages jusqu'à la peau comme par d'insupportables coups de ciseaux et enserre les tempes dans ses tenailles de fer. Mais dès que la neige a fondu dans la chaudière et qu'un thé bouillant est ingurgité, on sent une nouvelle vie pénétrer tout son être. Les dernières fibres gelées

sont ranimées et un sang nouveau semble couler dans les veines. Saucisses, pain, beurre et première galette de "bannock, (gâteau de farine mêlée de graisse et qui remplace le pain dans le Nord) renouvelle les forces et l'on est prêt à effectuer la dernière étape de la journée.

Je comprends les Crees qui n'effectuent jamais une étape plus longue que trois heures sans prendre du thé.

Notre halte a duré une heure. Nous relaçons le toboggan et les chiens redressés sur leurs pattes mais le ventre creux, font un effort inutile pour démarrer. "Il faudra laisser sur place une partie de la charge", dit Jim, "je viendrai la reprendre demain". — "Essayons encore. Si les collines ne sont point trop raides à franchir, je ne vois pas comment nous n'y arriverions pas". Ma mentalité de civilisée me faisait entrevoir un risque, à laisser nourriture et vêtements, sur un sentier, à la portée des "passants". Mais Jim avait raison, malgré nos efforts nous devons renoncer à aller plus avant et, pendant qu'il décharge une partie de nos sacs et caisses, je tire avec ma petite carabine une perdrix des bois. Un bruit sourd, et le volatile a disparu dans la neige, mais où? Je distingue après quelques recherches un petit placard de neige fraîchement remuée. J'enfonce mon bras jusqu'à

l'épaule dans une cavité voisine et y découvre mon gibier à plumes encore en vie. Même tiré à balles ce gibier, trop bête, ne donne aucun plaisir au chasseur.

Le portage, long de trois milles environ, est coupé par trois petits lacs sur lesquels le passage de Lowe était encore visible à des yeux habitués déjà à ce jalonnement d'un "paper hunt" nouveau genre où nous étions seuls concurrents et où il suffisait d'arriver pour gagner. Jim me suivait à distance. En dehors des sonores encouragements adressés aux chiens et des hurlements de douleur provoqués par des corrections, aucun bruit d'homme ou d'animal n'était perceptible.

J'avais débouché sur la fameuse Rivière-aux-Herbes, et sans penser au danger des baies dues à son cours sinueux, je suivais hardiment les traces à peine perceptibles laissées par le trappeur Lowe. Jim à son tour glissa du bois sur la surface unie et me cria des avertissements que, vu la distance, je ne pouvais pas comprendre. Je m'arrêtai néanmoins et dès qu'il fut à portée de la voix: "Je suis les traces de Lowe", lui dis-je avec humeur, je suis certaine de ne pas m'être trompée". — "Ce n'est pas parce qu'on a passé hier, qu'on peut passer aujourd'hui", me dit-il. "Il faut se méfier des baies et des *narrows*."

Me promettant de ne pas l'oublier, je mis aussitôt ce conseil en pratique et battis dorénavant la neige des baies avec plus de circonspection.

Descendant vers le sud-est, la Rivière-aux-Herbes se rétrécit considérablement, pour s'écouler bientôt entre deux collines resserrées, étroit passage où ses eaux rapides ne gèlent que par les hivers très rigoureux. Sur une de ces collines, en face de l'eau bouillonnante et paraissant noire à côté du tapis blanc, une petite cabane moussue, construite par quelques trappeurs inconnus, se cache sous les pins. C'est là que Lowe a établi ses quartiers d'hiver.

Notre installation est vite faite, les chiens attachés à leur arbre respectif, le toboggan renversé, le feu allumé, mon *sleeping bag* jeté sur le châssis servant de lit... Il ne reste plus qu'à préparer le repas. Les chasseurs canadiens ne savent pas s'y prendre pour cuire le gibier à plumes. Ils se contentent d'employer le procédé le plus simple et le plus rapide qui consiste à jeter l'oiseau dans une casserole remplie d'eau, estimant la cuisson à point aussitôt que l'eau commence à bouillir. La gourmandise m'a fait perdre la notion de mes incapacités culinaires et c'est moi qui ai plumé, puis rôti la perdrix, inondant la viande d'une sauce abondante, sans prendre garde aux gouttes d'eau froide qui pétillaient dans la cas-



serole, en tombant... d'une des nombreuses paires de bas accrochées à un fil de fer!

La soirée passa à jouer le "Roumi".¹ Ce "roumi" du Nord est encore plus simple que celui d'Europe et nous fut une excellente distraction avant de nous étendre, qui sur le châssis et qui par terre dans l'étroit espace ménagé entre le poêle, la table et la porte.

La flamme du foyer s'atténuait progressivement, au dehors le bruit de l'eau courante des rapides était seule à troubler le silence. Le ciel était sombre mais taillé par les jets lumineux d'une aurore boréale.

Lundi, 15 décembre.

Pendant que Jim retourne sur notre piste avec les chiens et le toboggan afin de rapporter les sacs et les caisses abandonnés au premier portage, je vais à la recherche de pistes fraîches de gros gibier. De l'autre côté d'un lac sans nom, je découvre un passage récent de caribous, et les suis dans une vallée courant du sud au nord parallèlement au lac, pendant une distance de trois milles environ. Pendant cette promenade solitaire je m'arrêtais souvent pour écouter battre le coeur de la forêt. Le pic à huppe écarlate, gros comme une corneille, donnait de furieux coups de bec dans l'écorce des arbres morts, et de minuscules mésanges se posaient sur les branches des

(1) Jeu de cartes.

saules sans en faire fléchir les minces brindilles et sans qu'un atome de neige fût déplacé. Des ptarmigans se dispersaient de-ci de-là, tachant le ciel de leur queue noire en éventail ou sautillant dans la neige, semblables à des oiseaux de verre rosé et transparent. Le sang circulerait-il dans les veines imperceptibles de leurs pennes?

Les caribous ne s'étaient pas arrêtés depuis le matin. Ils avaient même rejoint une bande plus nombreuse se dirigeant vers l'est. Les suivre plus longtemps serait une folie, aussi ai-je repris le chemin de la cabane où la voix de Barber, accompagnée de celle de Queenie et des Pups, annonça mon retour.

Pauvre Jim, devant son petit fourneau, très occupé à cuire un morceau d'orignal! Un de ces jours, dit-il dans un soupir, il me faudra cuire du "*bannock*".

Mardi, 16 décembre.

Il est dix heures et demie du soir. A la lueur de deux chan'elles fixées sur la tablette et dans le goulot d'une bouteille, je prends rapidement quelques notes. Je suis ére'ntée. La porte de la cabane est entr'ouverte car le poêle va trop fort et il fait relativement doux à l'extérieur! En effet, les gerbes verticales d'une aurore boréale annoncent au moins 20 degrés sous zéro (Fahr.). La flamme des bûches éclaire par intermittence la forme allongée de Jim, roulé

dans sa couverture de plumes, et la respiration régulière de l'honnête garçon répond aux gémissements des chiens et à la chanson des rapides.

Des crampes de fatigue me tiraillent les muscles des bras et des jambes. Je vais dormir.

Mercredi, 17 décembre.

Nous étions partis trop tard, hier, pour nous rendre sans chiens ni toboggan à *Barb Lake* afin de préparer un passage pour notre chargement en vue de notre départ définitif; négligence que nous devons payer ensuite d'une longue et fatigante marche à la lueur des étoiles. *Barb Lake* n'est pas sur le cours de la Rivière-aux-Herbes mais plus au nord et en dehors de tout sentier fréquenté par le trappeur Nabess dont le petit royaume est cependant le plus voisin de celui de Lowe. A vol d'oiseau *Barb Lake* n'est pas éloigné de plus de quatre milles de notre cabane, mais nous en étions séparés par des collines de granit, obstacle infranchissable pour un attelage de chiens et une charge de 400 livres. Il valait mieux, avait certifié l'ingénieur Thompson, faire le détour par la Rivière-aux-Herbes et rejoindre *Barb Lake* par un *creek* montant droit au nord. En résumé, faire 12 milles au lieu de quatre. Mais Jim qui avait "piqueté" des concessions minières dans cette région, avait son amour-propre et son opinion arrêtée. Avant de faire

le grand détour il voulait prouver que le passage le plus court était praticable. C'est pourquoi j'avais acquiescé à son idée d'aller ce jour-là en reconnaissance, et, faisant un cercle, de rejoindre *Barb Lake* par le détour de la Rivière-aux-Herbes. Nous devions revenir ensuite à la cabane en droite ligne à travers les collines de granit.

Nous étions arrivés à la baie sud de *Barb Lake* au moment où le ciel commençait à se parer de lueurs fauves et le soleil à décliner à l'horizon par-dessus les conifères et les trembles. Nous avions marché douze milles, et j'envisageais avec appréhension l'étape nocturne, la plus courte mais aussi la plus difficile.

"Je n'aime pas marcher la nuit dans le bois en dehors des sentiers, dis-je, à mon avis il vaudrait mieux revenir sur nos pas, le sentier n'en sera que mieux brisé pour les chiens." "Moi, je coupe au court, répondit Jim sèchement, je connais le pays, il n'est pas si accidenté que veut le faire croire Mr. Thompson. Nous y passerons aujourd'hui et préparerons un plus court sentier pour les chiens.

"La neige est lourde et épaisse"

"Nous la briserons.

"Je trouve plus raisonnable de revenir par la Rivière-aux-Herbes".

"Moi je coupe au court," répéta Jim, en me regardant avec défi.



"Si vous y allez, je le ferai aussi. J'ai d'ailleurs ma boussole."

"Je n'emploie jamais la boussole... j'ai le soleil", dit le métis.

"Le soleil ne sera plus là dans dix minutes et dans deux heures les dernières lueurs auront depuis longtemps disparu".

"Alors j'aurai les étoiles".

"Des nuages seront là pour les cacher", dis-je avec une certaine impatience.

"Ce n'est pas la première fois que je marche la nuit, rétorqua Jim et, me regardant brusquement, il ajouta, "quant à vous, auriez-vous peur?"

Il y avait de l'ironie dans ses yeux noirs et brillants. Je souris avec dédain. Sans un mot de plus, nous avons pris la direction d'une baie au sud-ouest du lac, abandonnant le *creek* qui nous avait guidé jusque-là.

Jim marchait le premier sous un ciel obscur, à travers marécages et collines mal protégés de la neige par une maigre végétation. Il tombait souvent, car cette neige épaisse et molle cachait des troncs à moitié carbonisés par d'anciens incendies, traquenards invisibles, que j'évitais ensuite prudemment. Une racine suffit pour agripper une des mailles de la raquette ou bien c'est une roche qui affleure la pente sur laquelle on s'est laissé glisser comme un "bob", ou

c'est un arbre allongé dans la neige et sur le bord duquel on pose la raquette en longueur, d'où chaque fois, perte d'équilibre et chute. Des mouvements prudents sont nécessaires pour se remettre d'aplomb, retirer sa carabine de la neige, souffler dans le canon et secouer du cou et des manches la neige, fondant trahitusement, à la chaleur du corps.

Lorsque Jim se relevait, il avait un sourire qui découvrait la rangée blanche de ses dents de loup, sourire qui signifiait "ceci est inévitable mais ce n'est rien", et s'appuyant sur le canon de sa Winchester, il gravissait la pente glissante d'une autre chaîne de collines, soulevant au passage de ses raquettes une avalanche de neige, glissait, se reprenait, et, arrivé au faite, examinait la direction à suivre et les accidents de terrain à éviter.

Cinq heures, six heures, depuis longtemps la dernière lueur du couchant a disparu. Le ciel s'est couvert de nuages et les deux misérables points noirs que nous sommes évoluent lentement, évitant les sapinières et progressant dans les brûlés.

Sur une étendue couverte de neige, il ne peut faire complètement sombre, même par les nuits les plus noires, mais les différences de niveaux sont difficiles à évaluer parce qu'elles apparaissent toutes dans la même grisaille. Jim tombait plus souvent depuis que les nuages s'épaississaient, et ne riait plus. "Que

préférez-vous Jim, laver les assiettes ou marcher dans la nuit". — "Je préfère marcher dans la nuit", répondait-il avec bonne humeur et avec un courage nouveau il reprenait la marche. Nous avons traversé ainsi un petit lac, et la tête d'un second, puis une épaisse sapinière pour gravir une colline escarpée et aboutir de l'autre côté à la faveur d'une glissade.

J'étais trempée de sueur autant que de neige fondue. Cette marche hésitante m'occasionnait une fatigue grandissante. La cabane de Lowe m'apparaissait comme un palais de contes de fées puisqu'elle résumait le repos, l'abri, et la nourriture.

Tant que les lueurs du couchant nous avaient guidés, nous avions été certains de conserver la bonne direction, mais depuis que l'horizon à l'ouest s'était assombri je me demandais comment Jim se guidait sans avoir recours à la boussole. Dans un vallonement il s'arrêta, et grattant une allumette sur l'attache éclair de son mackinaw: "*Have a look at your compass*"⁽¹⁾ dit-il, faisant fi de son amour-propre. Je tirai ma boussole et constatai que nous étions heureusement dans la bonne direction. Vingt minutes plus tard un vent léger dispersait les nuages et découvrait une lumineuse Grande-Ourse et une brillante Etoile polaire, confirmant notre marche vers l'ouest.

(1) "Puis-je consulter votre boussole?"

Nous traversâmes un épais bois d'épinettes, puis un brûlé et escaladant une colline nous vîmes enfin une nappe de neige uniforme trahissant un cours d'eau ou un lac. Sur le point de l'atteindre, ma raquette gauche se glissa en longueur entre un arbre renversé et une roche. Mon corps penché de côté et la cheville tordue prête à se briser, je suis tombée sans appui dans la couche molle. J'eus quelque difficulté à me tirer de cette mauvaise position, et rejoignis cependant Jim qui m'attendait sur la glace. Je n'osais espérer que c'était la Rivière-aux-Herbes et émis quelques doutes à ce sujet. Jim me rassura en me montrant la marque de nos raquettes imprimée dans la neige durant la matinée. Nous étions à dix minutes seulement en aval de notre cabane où bientôt un bon feu et une sympathique grillade d'orignal nous firent oublier les dix heures de marche de la journée.

Thompson avait eu raison, les accidents de terrain rendaient le passage impossible pour un toboggan lourdement chargé.

Il nous fallut une journée de repos pour nous remettre complètement de nos fatigues. Cela me permit d'effectuer un petit tour de chasse pendant que Jim, prenant son courage à deux mains faisait le "bannock". Lorsque je revins dans la cabane, je trouvai Jim assis sur le châssis, les jambes ballantes,



les mains jointes, la face ruisselante dans le double reflet des chandelles et des flammes du foyer; sa toison noire à reflets bleus dressée sur la tête, il me lançait un regard désespéré qui exprimait: "Voilà pourquoi je n'aime pas cuire le "bannock!".

Faire la pâte est un jeu, il suffit de mélanger quatre livres environ de farine avec trois cuillerées de "*baking powder*" mélangé à l'eau; on pétrit le tout et on y ajoute du saindoux fondu. Cuire ces galettes dans la poêle à frire sur un poêle de petite dimension exige beaucoup de temps et de patience. Jim y avait employé une journée entière. Je le laissai dans cette intenable atmosphère. L'Etoile polaire brillait sous le Grand Chariot et l'horizon était illuminé du sud-ouest au nord-ouest. Contrôlant ma boussole, je constatai une déclinaison d'environ 20 degrés vers l'ouest, chose peu étonnante vu que le pôle magnétique évolue parfois de 6 degrés en un an. Comme à cet inconvénient, peut s'ajouter la déviation causée par les nombreux dépôts de fer, on comprendra aisément pourquoi il est préférable de ne point se fier entièrement à cet instrument, si précis en d'autres contrées.

Le jour était tombé complètement; par un froid plus supportable que la chaleur de la cabane j'errais sur les sentiers durcis par nos passages nombreux. L'unique petite fenêtre de la cabane luisait comme un

oeil de feu dans les ténèbres et des étincelles s'échappaient en fusées par son étroite cheminée. Les chiens roulés en boule près de leur morceau d'original, ne se dérangeaient pas pour me faire des démonstrations affectueuses et se contentaient de remuer leur bout de queue en signe de reconnaissance. Le courant rapide fredonnait sa chanson monotone, seule manifestation de vie, semblait-il, dans la nature figée.

Jeudi, 18 et vendredi, 19 décembre.

Ces deux journées passèrent sans incident. Jim continua son ouvrage de boulanger afin d'en avoir fini jusqu'à la Noël. Il avait cuit huit pains de *bannock*, pendant que j'errais à la recherche de traces fraîches. Le calme était complet et un soleil resplendissant illuminait la nature. Qui donc a dit: "Lumière sans quoi les choses ne seraient ce qu'elles sont". Un poète aurait pu s'inspirer des paysages magnifiques que je découvrais, au hasard des pistes de caribou et d'original, mais le chasseur que j'étais ne pouvait que se désespérer de ce temps défavorable qui rendait impossible toute approche du gibier. Un peu de vent, un peu de neige, un peu de chance et j'aurais eu une belle provision de viande fraîche pour notre séjour à *Barb Lake*.

Samedi, 20 décembre.

La région de *Barb Lake* est légèrement vallonnée, couverte de sapins, de bouleaux et de trembles, sillonnée de rivières et parsemée de lacs, en d'autres mots, on y voit plus d'eau ou de glace que de terre. *Barb Lake*, enfonce ses baies profondes au nord, au sud et au sud-ouest; baies qui se prolongent en marécages et en *creeks*, ceux-ci descendant du plateau, jusqu'à la Rivière-aux-Herbes qui le contourne. Îles et îlots agrémentent ce lac, et sont uniformément couverts d'épinettes noires.

Barb Lake semble abandonné des hommes car aucun trappeur n'a établi sa cabane sur ses rives. Des prospecteurs du pays, et la Compagnie "Belgian-Canadian", possèdent pourtant des concessions minières dans ses environs. La compagnie peut même s'enorgueillir d'un *claim* riche en minerais de cuivre, de palladium, et d'argent. Ce "*claim*" m'intéressait vivement. C'était uniquement dans le but de voir la conformation de son terrain que je faisais le détour vers *Barb Lake* au lieu de continuer à suivre la Rivière-aux-Herbes.

Partis vers onze heures de la cabane de Lowe avec tout notre chargement, nous étions arrivés à *Iskwasum Lake*, énorme élargissement de la Rivière-aux-Herbes, et nous nous dirigeons vers la côte ouest afin de rejoindre le *creek* menant à *Barb Lake*, lorsque j'aperçus deux

animaux que, vu la distance, je ne pus identifier. Afin de bloquer le toboggan je tirai sur la corde de direction, et armée de ma carabine je me dirigeai vers l'île dans laquelle les animaux avaient disparu. La piste étroite trahissait la présence de deux "*jumpers*", nom usuel de la région pour désigner le *jumping deer*".¹ Ces "*jumpers*" avaient traversé l'île et s'étaient dirigés vers la berge où il était inutile de les poursuivre. Ayant rejoint Jim, celui-ci après mon explication, voulut à son tour contourner l'île pendant que je restais à l'attendre près d'une pointe rocheuse. Pendant cette manoeuvre, les chiens se croyant abandonnés, hurlèrent et gémirent si bien que tout le gibier dût avoir pris la fuite à dix lieues à la ronde... l'insupportable et vieille "*La Biott*" débarrassée de son harnais se réfugiait près de moi et me gratifiait de son rire grimaçant. De loin, j'assistais aux facéties des autres chiens: "*Puppy girl*" embrouillait une fois de plus tout l'attelage: "*Puppy boy*" tirait sur ses lanières tandis que "*Queenie*" impassible, se couchait le long du toboggan, et que "*Barber*" hurlait à fendre l'âme. Entre temps, Jim ayant contourné l'île me rejoignit et comme nous doublions la pointe je le vis épauler précipitamment, visant une bande de neuf caribous se dirigeant en file indienne vers la berge. Ils étaient si éloignés que je répondis au regard interrogateur de

(1) Le "*jumping deer*" ou "*mulet deer*" plus grand que le cerf des Virginies a les oreilles longues et la queue noire.



Jim par un sourire et l'empêchai de tirer. J'espérais en effet pouvoir suffisamment approcher le gibier, à la faveur d'une île. Pendant que nous nous avançons vers cet écran providentiel, les caribous, sans cependant manifester la moindre crainte, continuèrent leur promenade et s'éloignèrent de plus en plus. Les vieux, reconnaissables à leur pelage plus foncé, marchaient en tête, tandis que les jeunes, au poil argenté, sortaient parfois du rang avec des bonds de joie. Nos chances diminuant à chaque seconde, je décidai de tirer et nous avons vidé nos magasins sur ces fantômes étincelants, inquiets du bruit provoqué par les détonations, bruit, pour eux, étrange et semblable au craquement de la glace ou aux grondements de l'orage, et nous vîmes disparaître à jamais ces peaux merveilleuses, ces cuissots délectables et ces râbles, jugés si tendres.

Les chiens qui ne sont pas des chiens de chasseur, habitués à se taire, hurlaient à qui mieux mieux. Jim furieux les corrigea avant de reprendre la tête de l'attelage. Nous n'avions pas fait un demi-mille, que nous apercevions dans une autre baie, six caribous espacés le long de la rive grattant du sabot et labourant du muffle les mousses tendres et grises cachées sous la neige. Arrivés derrière un îlot qui nous servait de paravent, la distance étant encore trop grande pour tirer, nous dûmes nous découvrir quelque peu,

et mîmes les animaux en fuite. Jamais, sauf circonstance exceptionnelle, un caribou ne se laisse approcher à découvert sur un lac; nous aurions dû, pour en abattre un, planter la tente sur une des îles et effectuer ensuite, sans les chiens, un grand détour à travers bois. La journée entière y aurait passé.

Remontant le *creek*, long de quatre milles, traversant deux baies de *Barb Lake*, nous sommes arrivés à la tombée du jour près de la petite île où nous comptions camper pour une durée de quatre à cinq jours.

Je n'avais jamais planté une tente dans la neige, en d'autres mots, j'étais bien "*green*" pour ce genre d'expérience. Les chiens harassés se couchaient dans leurs harnais; nous étions trempés de sueur et passablement fatigués par nos marches et contremarches dans la neige molle effectuées lors de l'approche manquée des caribous. J'aurais donné mes derniers dollars pour avoir une cabane sur l'île avec un bon feu allumé, mais je savais avant de partir dans le bois, que même une allumette ou une hache peuvent n'avoir point de prix et que l'homme le plus fortuné peut y être le plus misérable et méprisé de tous, s'il est incapable de bâtir son feu et de dépecer un gibier.

Il ne fallait pas songer à prendre un instant de repos, le froid ne le permettait pas et les dernières clartés du jour étaient précieuses.



D'un geste décidé Jim a coupé quelques troncs morts et allumé un feu auprès duquel je transporte paquets et provisions, j'attache ensuite les chiens, renverse le toboggan sur le côté pour que la neige n'y adhère pas, entretiens le feu, fais de l'eau de neige, réchauffe les fèves cuites à l'avance, et plume deux oiseaux de neige tirés en cours de route.

Pendant ce temps, Jim déblayait une grosse quantité de neige à l'aide d'une raquette, fixait une perche entre deux arbres distants de quatre mètres environ, établissait la tente et y jetait comme tapis de jeunes branches d'épinettes. Pour s'approvisionner d'eau il avait, d'un bras vigoureux, percé la glace, épaisse de plus de deux pieds. Ces préparatifs, effectués en grande partie à la lueur du feu, avaient demandé beaucoup de temps, et mon premier essai de cuisine fut accueilli par un éclat de rire sonore quand fut découverte, au fond de la chaudière à thé, la loque utilisée à essuyer les assiettes.

Après un court repas, notre petit poêle démontable fut placé sur deux bûches à l'intérieur de la tente; une toile imperméable jetée sur les branches d'épinettes compléta le sommaire ameublement, et, bien au chaud dans nos *sleeping bags* nous fûmes prêts à affronter les rigueurs du froid nocturne, sous la corde tendue, où séchaient mocassins, bas et cordes de raquettes.

21 au 26 décembre 1930.

La petite tente de toile resta plantée cinq jours à *Barb Lake*.

Les nuits étaient si froides que nous acceptions la compagnie des chiens en échange de la chaleur animale qu'ils communiquaient à travers nos couvertures de plume.

Le temps demeurait calme, tour à tour un soleil radieux illuminait la nature ou la neige tombait à gros flocons.

Nous avions déterré de leur cachette, la pelle, les "*drills*" (forets à main) et les marteaux nécessaires au léger travail minier que je voulais effectuer dans les derniers jours seulement. En effet, les détonations de dynamite troublant le calme d'une région inhabitée, effarouchent le gibier et gâchent les expéditions de chasse que l'on entreprend après.

Nous avons sacrifié une journée à la recherche du portage que nous devions suivre pour continuer le voyage vers Reed Lake. Jim était parti dans la direction probable tandis que je cherchais plus au nord et m'efforçais de reconnaître l'ancien chemin d'hiver qui reliait Flin-Flon au mille 42 du chemin de fer avant que fût construit l'embranchement spécial le reliant directement au Pas. La neige tomba sans arrêt durant cette promenade solitaire. Grâce



à elle je m'approchai de deux "*jumpers*" s'ébattant à la pointe d'un cap comme de jeunes chiens. Ils étaient trop éloignés pour que je pusse espérer les abattre. J'essayai cependant de les approcher, effectuai une fausse manoeuvre aggravée par une véritable malchance et échouai, là où l'intuition du Cree ou l'expérience du trappeur blanc aurait certainement réussi.

Faute de chevreuil j'atteignis le fameux chemin d'hiver. L'extrémité nord du lac se termine par un *creek* et un marais aboutissant à une vallée bordée de collines couvertes d'épinettes noires (épicéas), séjour d'une bande imposante de ces beaux oiseaux des terres arctiques que l'on appelle ptarmigans. Me frayant un passage à travers de jeunes sapins, écartant les branches d'un pin, je me trouvai brusquement devant les traces d'un toboggan et d'un homme, traces vieilles de deux jours et qui suivaient la coupe du passage recherché. Chose curieuse, en même temps que la satisfaction d'avoir atteint le but, je ressentis de la crainte à la vue de ces traces humaines inconnues, et mon premier mouvement fut celui du recul. Immobilisée quelques secondes, l'oeil et l'oreille aux aguets, je me demandais comment brouiller la trace de mes raquettes afin que personne ne puisse suivre ma piste, et ne réalisai qu'après un long moment d'indécision, combien cette crainte était vaine, et

ce que je deviendrais si aux jours de solitude s'ajoutaient des semaines.

Evitant la glace dangereuse entre les îles de *Barb Lake*, je revins à la tente au moment où la neige tombait encore plus drue et que le jour baissait. Jim avait trouvé le portage, traversé deux petits lacs et s'était reposé dans une cabane vide appartenant au métis Nabess.

Pendant ce séjour à *Barb Lake*, combien longtemps j'ai marché dans la neige molle, cultivant au fond du coeur l'ivresse de la liberté et celle non moins profonde de la possession de la terre! Moments inoubliables où du sommet d'une colline la nappe unie et blanche du lac se distinguait à travers les rideaux de trembles, et que dans le Nord le vallonnement infini recouvert de conifères se teintait de lueurs étranges sous le vert pâle du ciel. Une légère brise chassait les nuages de neige vers le sud, vraisemblablement un froid plus intense, allait faire éclater l'écorce des arbres, tandis que l'aurore boréale jetterait ses voiles de gaze sur le bleu sombre de la voûte étoilée.

Le firmament, l'air, la lumière et la terre elle-même avec ses infinités de vies animales n'étaient-ils pas en possession de celui qui peut en comprendre les beautés? Orgueil sans limite de l'être humain que la maladie et l'âge n'ont point encore frappé!



Pourquoi m'en défendrais-je? Cet orgueil n'est-il pas un hommage au Créateur?

Le neige est belle. Ne revêt-elle pas toutes les teintes du ciel? Qui donc a dit qu'elle était blanche! Elle est bleue, regardez dans la plaine! Elle est verte! Voyez dans le sous-bois! La voici mauve au soleil couchant. Le neige est grise tout simplement. Voyez-la scintiller entre vos doigts, elle est rose!

La neige est une fée bienfaisante, fille de l'eau et du froid, une fée qui, lassée de voir la forêt dépouillée de ses atours d'été, la recouvre de son manteau à mille reflets.

Sans la neige, l'hiver serait un désastre. Elle protège du froid les mousses et les jeunes branches dont se nourrit le gibier; grâce à elle le traîneau glisse, et l'homme, chaussé de raquettes passe sur des gouffres; sans elle c'est la mort des petits êtres qui se tapissent dans sa chaleur protectrice et sans elle c'est l'immobilité sinistre.

Sous sa richesse souvent renouvelée toute laideur disparaît et toute beauté est rehaussée. Qu'elle tombe en gaze légère ou en flocons épais, elle anime la nature; trop lourde pour des branches trop faibles elle se laisse glisser jusqu'au pied de l'arbre entraînant au passage les flocons des branches inférieures, parfois en si grande masse que le chasseur en tressaille, tandis que d'un long frémissement les rameaux dé-

gagés se redressent, et les jeunes sapins se hérissent dans la clarté éblouissante.

La branche pourrie, se plaignant faiblement les jours de grand vent, a résisté tout l'été. Sous le poids de la neige elle cède avec fracas et l'écho des bois répercute sa chute.

Voyez comment grâce à la neige vous pouvez lire à l'aise les drames de la forêt!

Le trappeur ne peut pas se tromper sur l'espèce de gibier fréquentant les coulées, ni sur la grandeur du piège qu'il doit y placer.

Elle rassure également le chasseur étranger. Ne laisse-t-il pas imprimée dans la neige la piste de ses raquettes, nouveau fil d'Ariane auquel, faute de boussole ou d'étoile, il pourra toujours se fier.

Plongée dans ma rêverie, j'avais perdu la notion du temps, mais non point celle de la direction à suivre pour rejoindre le campement. Lorsque je débouchai par le *creek*, tout près de notre île, le disque du soleil, élargi par la réfraction, et prêt à se poser sur l'horizon revêtu de bleu tendre, lançait une gerbe enflammée et verticale dans le firmament, tandis qu'un nuage mauve et rose, mince comme une écharpe, achevait une gigantesque croix. C'était splendide mais le froid me chassa dans la tente où Jim cuisait une dernière galette de *bannock*.



"Le ciel se découvre, il fera froid demain pour *driller*". N'obtenant pas de réponse, je regardai Jim. Il paraissait soucieux: "Ce sera la première fois," dit-il avec un soupir, "que je passerai la Noël dans le bois." Pauvre Jim, pendant que j'errais au grand air il avait dû rester immobile devant son petit fourneau. Ecartant la porte de toile, je lui montrai les reflets rosés du couchant; "Pourquoi nous plaindre, Jim! N'avons-nous pas autant d'arbres de Noël que nous voulons. Regardez comme ils sont magnifiques." — "C'est vrai", dit-il, presque gaiement, "vous avez raison, ceux des villes n'en auront pas de si beaux", et sans plus penser à notre solitude nous avons souri au splendide décor.

Mais Jim avait raison; la Noël n'est pas un jour comme un autre. Il rappelle à chacun de touchants souvenirs, et même dans le Nord, trappeurs et prospecteurs se rassemblent pour cette fête dans quelque *settlement*¹ ou poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et faute de gâité familiale, ils trouvent les plaisirs de la danse et des chansons. Pour nous, la Noël sera un jour de travail, car faute de provisions nous ne pourrons plus rester un jour de plus à *Barb Lake*.

Et lentement, la tristesse vint nous visiter...

(1) Groupe d'habitations, de résidences fixes.

Noël! Au "*Chance claim*".

L'un tient le foret à main et l'autre frappe du marteau. Les coups de Jim sont précis et redoublés, il est un as en la matière, tandis que je soulève maladroitement le foret et le tourne légèrement après chaque coup afin que les débris et la poudre de pierre ne puissent le bloquer.

Lorsque l'orifice est jugé assez profond, Jim, de sa main dégantée, triture un bâton de dynamite et y introduit la pâte verdâtre. Il place ensuite une capsule au bout d'une mèche longue de plus d'un pied, car elle brûle à raison d'un pied à la minute et il faut avoir le temps de fuir et de s'éloigner de l'explosion. Il faisait froid pour effectuer ce travail préparatoire, mais les morceaux de *green stone*¹ et de *quartz* se révélèrent heureusement d'un grand intérêt et me firent oublier les inconvénients du travail d'hiver.

Le soir, Jim se déclara souffrant et me laissa soigner les chiens. Deux aspirines ne calmèrent pas les violents maux de tête qu'il attribuait aux vapeurs des explosions et aux grains de dynamite restés adhérents à ses doigts.

A sept heures du soir il parlait de se raser. Ouf! il n'était pas encore empoisonné.

(1) Roches vertes (dans ce cas) Voir note no 2, p. 162.



Vendredi, 26 décembre.

Avec l'espoir de parcourir en une seule journée les trente milles qui nous séparaient de *Reed Lake*, nous étions partis ce matin dans une neige molle par un temps couvert et menaçant. Les chiens paresseux traînaient mal notre charge, considérablement réduite cependant par les vivres consommés. Nous perdîmes du temps à examiner les tranchées des "*Regina claims*". moins intéressantes que les autres, et, traversant la baie du sud, fîmes nos adieux à *Barb Lake*, en nous enfonçant dans le bois.

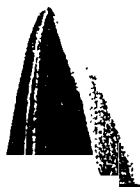
La trace des raquettes de Jim (il avait parcouru le portage quelques jours auparavant) se distinguait encore dans le sous-bois; elle suivait fidèlement les encoches, vieilles de nombreuses années, taillées dans l'écorce des arbres. Le tracé en était tortueux, coupé de nombreux angles droits, que les chiens raccourcissaient en longeant de trop près les arbres. Derrière ceux-ci le toboggan s'embusquait et se calait lorsque je ne lui faisais pas effectuer à temps une courbe plus large. Les chiens profitaient de chaque arrêt pour embrouiller leur harnais de fortune qu'il fallait remettre en ordre, puis, harceler les pauvres animaux non sans les rudoyer quelque peu en mettant d'une robuste poussée, le chargement en branle.

A ceux qui ont effectué un voyage l'hiver dans une neige molle, il est seul donné de comprendre

les difficultés sans nombre de ce genre de déplacement, sur lesquelles je n'insiste pas.

Nous avons traversé un petit lac, un portage, et avançons sur un autre lac de plus grande dimension. La neige tombait épaisse, aussi avons-nous relevé le col de nos *makinaws*¹ et marchions-nous tête baissée, Jim devant les chiens, et moi derrière le toboggan. Levant les yeux par hasard j'aperçus entre une île et un cap, passage vers lequel Jim se dirigeait, trois animaux de teinte foncée, bondissant dans la tourmente et disparaissant dans une baie, aux rives couvertes de conifères épais. Jim, d'abord transformé en statue, avait repris la marche, avec un geste de dépit, lorsque au bout de quelques pas, il vint me rejoindre à la course. Délacer les cordes qui retiennent les carabines et charger la mienne, est l'affaire d'un instant. Laissant les chiens sur place, nous nous avançons avec précaution à l'abri du cap, derrière lequel nous découvrons, montrant son flanc gauche et à excellente portée, une famille de "*jumping deers*": père, mère et enfant. Le mâle tombe foudroyé et comme j'épaulé une seconde fois, Jim furieux me crie: "Que faites-vous? N'avons-nous pas assez de viande?" Je tire quand même sur le jeune animal, mais mon coup mal ajusté, le blesse seulement à la cuisse, et il disparaît dans le bois accompagné de sa mère. Laissant

(1) Vêtement fait de gros lainages bariolés.



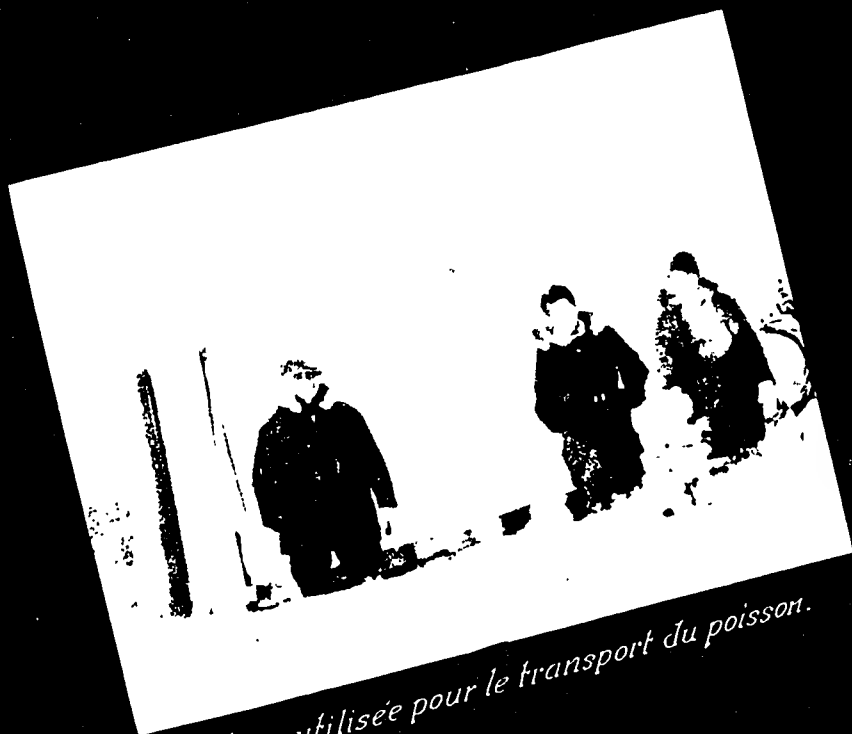
le mâle, un beau dix cors aux soins de Jim, je pars sur la piste sanglante.

Ces pauvres animaux rencontraient pour la première fois des êtres humains, car, la mère et le petit, témoignant d'une tranquillité autrement inexplicable, attendaient le père derrière le premier rideau de conifères. Je tirai une balle au moment de leur fuite et constatai avec mauvaise humeur que j'avais blessé la mère à la cuisse droite alors que le petit était blessé à la gauche. Cette Mauser à long canon, difficile à manier dans du taillis encaissa ma rancune, et je regrettais d'autant plus mon Express 405 laissée à Québec.

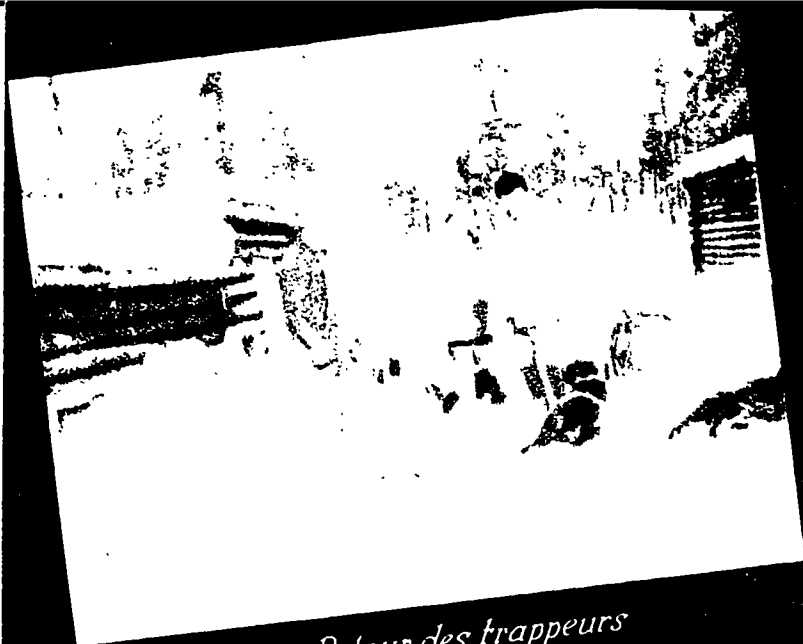
Les traces ensanglantées se séparaient. Je suivis celle de droite qui rappliquait vers le lac, où peut-être Jim achèverait au passage l'animal blessé. Quatre ou cinq coups de carabine confirmèrent cette supposition. Je rebroussai donc chemin, et avec circonspection suivis l'autre piste, celle de la mère. Elle s'était couchée et avait perdu beaucoup de sang, puis se relevant brusquement, effrayée sans doute par les détonations de la Winchester de Jim, elle avait fui en bonds désordonnés s'affalant chaque fois plus profondément dans la neige. Épuisée, elle s'était laissée tomber lourdement sur une éminence d'où elle m'avait entendue venir et perdant son sang en moindre quantité, avait parfait son cercle en obliquant sur la



Retour de chasse.



Caboos utilisée pour le transport du poisson.



*Retour des trappeurs
aux cabanes.*



*Cabane de trappeur
sous la neige.*

gauche, recoupant ses anciennes pistes et celles de son petit. Les doublant et revenant sur ses pas, elle me mena jusqu'à une déclivité où il était difficile de mettre une raquette devant l'autre par suite des jeunes arbres minces et flexibles qui recouvraient le terrain. Les cercles, les allées et venues étaient ceux d'une bête aux abois; les pas plus réduits et le sang qui ne tombait que goutte à goutte prouvaient son affaiblissement. En regardant bien d'une petite éminence où je me trouvais, j'aperçus une forme noire dans le taillis. L'animal était debout, et allait mourir ainsi, lorsque d'une balle au coeur je l'achevai. La femelle "*jumping deer*" s'était bien défendue, mais si j'avais attendu le lendemain pour suivre sa piste j'aurais trouvé la bête morte à l'emplacement de son premier repos.

D'un coup de couteau je lui ouvris la gorge et vidai l'animal à la chair tendre. Je n'ignorais pas que par suite de l'éloignement il faudrait laisser le gibier sur place et que ce travail était inutile. J'avais en outre l'impression de chaparder un garde-manger sans avoir faim et ressentant plus de honte que de plaisir de cet exploit je me promis que ce serait le dernier de ce genre. Autant dire à Jim que j'avais manqué mon coup de carabine. Il était deux heures et demie. Revenant sur mes pistes et débrouillant une seconde fois l'écheveau, je rejoignis la baie où je trouvai Jim, assis les mains en poches,



et grelottant sur le chargement à quelques yards du dix cors intact, auprès duquel se trouvait mon appareil photographique. "Comment? Vous n'avez pas encore vidé le "jumper"? — "Non, je croyais que vous auriez aimé le photographeur." Brave Jim!

Nous procédâmes à l'opération délicate qui consiste à vider l'animal et enlever la peau, puis à découper la viande en quartiers plus ou moins proprement.

La peau était belle, épaisse, d'un gris cendré quasi noir et pleine de reflets. Les bois dressés verticalement sur la tête étaient perlés, beau trophée malheureusement trop embarrassant à transporter.

Le ciel commençait à s'assombrir lorsque traversant le lac nous croisâmes la piste sanglante du petit "jumper" que Jim avait manqué. Mais que nous importait-il?

Avant la nuit, nous atteignîmes la cabane de Nabess, de l'autre côté du lac.

Nous étions encore à 20 milles de *Reed Lake* que nous avions espéré atteindre le même jour.

Reed Lake, 27 décembre.

Après avoir effectué une étape de 20 milles à travers une région relativement accidentée, coupée de nombreux petits lacs, nous avons traversé le dernier rideau de gros épicéas derrière lequel se devinait *Reed Lake*. Je n'oublierai jamais le sentiment d'allé-

gresse que je ressentis en voyant ce lac s'offrir dans son immensité à la proue de mes raquettes: l'habitant des plaines peut chérir la montagne, aimer le sous-bois, mais il y ressentira toujours une impression d'étouffement, un désir irrésistible de voir plus loin.

Après avoir découvert notre chemin dans le dédale d'îles, de caps et de baies nous étions arrivés au jour tombant en vue des habitations.

Jim avait rangé les chiens devant une porte, derrière laquelle j'avais perçu un vieil air de gramophone grinçant, qui me parut une musique du paradis.

Cette porte s'ouvrit, et nous reçûmes l'hospitalité de la famille Gisleson.

Le *settlement* de Reed Lake se compose de cinq habitations en rondins et du magasin de G. Bar le tout groupé à l'extrémité d'une pointe de terre qui prend naissance au sud-ouest du lac et s'avance vers l'est à trois milles tout au plus de la rive sud, alors que 9 milles la séparent de la baie du nord-ouest. *Reed Lake* est semé d'îles et d'ilots innombrables (on en a compté 500). Sur ces îles quelques pêcheurs occupent momentanément des cabanes et tendent leurs filets sous la glace des hauts-fonds; des trappeurs, dont un Belge, y ont établi leurs quartiers généraux, tandis que des prospecteurs ont les leurs près du *Four Miles Portage*, qui part de la baie du Nord et rejoint *Morton Lake* par où l'on peut atteindre la *Burntwood River*.



Ce monde hétéroclite mais peu nombreux et disséminé, se connaît, se juge, s'apprécie ou se déteste à des dizaines de milles de distance avec la même charité et le même parti pris que le villageois des Flandres à l'égard de son voisin.

Qui l'aurait cru? *Reed Lake* est régi par un autocrate, le propriétaire du magasin, vieux garçon, chez qui nécessairement on doit se ravitailler, quitte à payer, la même marchandise, un tiers plus cher qu'au Pas. Mais voilà! Bar... donne à crédit, de plus il doit effectuer le transport de sa marchandise par le chemin d'hiver reliant la Pointe au mille 55 du chemin de fer, passage impraticable après le dégel par suite des marécages. Le vieux garçon n'est pas seulement marchand de victuailles et provisions de toutes sortes, il est aussi à ses heures, trafiquant en fourrures et marchand de poisson. C'est lui l'intermédiaire indispensable aux pêcheurs pour leur permettre d'écouler le produit de leur pêche à l'aide de "*caboos*"¹ jusqu'à la voie du chemin de fer. On ne peut se passer en été de son canot-moteur pour traverser *Reed Lake* quand les vagues sont fortes et que souffle le vent, néfaste aux canots légers des prospecteurs et des trappeurs.

(1) Nom donné dans le Nord au véhicule trainé par des chevaux et servant au transport du poisson. C'est une grande caisse de toile montée sur un plancher placé sur une double paire de patins.

Lors de notre arrivée à la Pointe, le propriétaire du magasin ainsi que ses associés étaient absents. Ils passaient les fêtes au Pas, comme tous ceux qui peuvent se payer ce luxe. Par contre, Mrs. Allison et Mrs. Gisleson, toutes deux mères de famille, avaient dû rester chez elles. Mrs. Gisleson, une métisse, est entourée de cinq fillettes, et la rondeur de sa taille témoigne de l'arrivée très rapprochée d'un sixième rejeton. Une vieille indienne vêtue de calicots à carreaux roses et blancs promène dans l'unique et vaste pièce sa masse de chair relâchée, et n'ouvrira pas la bouche devant l'étrangère si ce n'est pour répondre par des "*Hièè*" (oui) et des "*namawiya*" (non) aux questions de Mrs. Gisleson.

Seul séjourne momentanément aux cabanes de la Pointe, Bill Carr, le trappeur qui est parti de *Cranberry Portage* après nous. Il a suivi sa ligne de trappe d'*Elbow Lake*, et sans le savoir, a frayé le sentier sur le chemin d'hiver où nous devons le suivre quelques jours plus tard. Après avoir renouvelé nos provisions de thé, de tabac et de sucre et acheté des mocassins neufs, j'étendis mon sac de couchage dans la maison Gisleson, tandis que Jim dormait au magasin avec Bill Carr.

Dimanche, 28 décembre.

Nous sommes dans la cabane du "*Dummy*". *Dummy* ou "le Muet" est le surnom que porte un



blanc du nom de Perry. Affligé d'une surdité complète et incapable de se faire comprendre autrement que par des gestes et des sons inarticulés, il était venu se réfugier à *Reed Lake*, loin de l'ironie humaine. Son frère, sourd-muet comme lui, l'accompagnait. Or, le "*Dummy*" n'était pas si bête. Il réussit à se faire agréer par une jeune et belle indienne, mère d'un petit garçon. Il adopta l'enfant, et le prestige de la race aidant, il se fit aimer de la fière Cree. Miracle de l'amour: depuis deux ans il bégaye l'Anglais et le Cree! Aujourd'hui, il parle couramment les deux langues, tandis que son frère, resté garçon, pousse toujours ses sons inarticulés.

La cabane de Perry est située sur la dernière île de la baie "nord-est", juste en face du goulot par où s'écoule la Rivière-aux-Herbes, et à douze milles de "la Pointe."

La cabane était inoccupée, le poêle éteint et les casseroles couvertes d'une couche de glace lorsque Jim et moi avions poussé la porte.

Nous avons quitté la Pointe au moment où le soleil perçait les nuages de stries orangées et illuminait le lac dans la direction que nous allions suivre. Il était neuf heures du matin nous avions chargé le toboggan et pris le large sans nous inquiéter du vent violent qui chassait des paquets de neige en tourbillons. Au bout de quelques minutes de marche je regrettai

ma *parka* empaquetée, car mon bonnet de fourrure, insuffisant sans capuchon, n'empêchait pas le froid de me serrer les tempes comme dans un étau, et les grains de neige pénétraient ma blouse de makinaw par l'ouverture du col et des manches. Le soleil avait disparu; de gros nuages noirs se poursuivaient, il ne neigeait pas, mais le vent se transformant en *blizzard* soulevait la poudre de neige gelée du lac, et nous l'envoyait au visage, aveuglante et tenace.

Jim courait devant les chiens; sans lui j'aurais perdu dix fois la bonne direction. Mais j'avais à conduire le toboggan que le vent poussait en dehors de la piste frayée par Jim et les chiens.

Ceux-ci peinaient et s'arrêtaient souvent pour des raisons majeures; les harnais s'emmêlaient, Jim prenait de l'avance qu'il me fallait rattraper à la course. A bout de souffle, il m'arrivait de m'asseoir sur l'arrière du paquetage. Je reprenais haleine mais le vent me glaçait et les chiens étonnés de la surcharge s'arrêtaient, embrouillaient leurs harnais, et la comédie recommençait.

A la fin de l'étape je courais comme un automate, entendant comme dans un rêve des chiens aboyer sur une île que nous côtoyions. Nous nous arrêtâmes en bordure de la petite île de Perry au moment d'une accalmie après avoir parcouru les 12 milles en deux heures et trois quarts...



Nous terminions le lunch, j'étais reposée, et m'apprêtais à sortir avec ma petite 22 pour tirer quelques ptarmigans, lorsque mes chiens lancèrent de furieux aboiements auxquels "La Biott" détachée comme d'habitude répondait avec une fureur contenue du seuil de la porte où elle s'était couchée.

Me précipitant à la fenêtre j'aperçus un curieux véhicule rangé près de notre toboggan.

C'était une boîte de toile montée sur un double traîneau, et percée à l'avant d'une étroite ouverture par laquelle le conducteur tenait les rênes d'un cheval étique. Un tuyau de poêle en perçait la toiture. J'avais pour la première fois devant les yeux une "caboo" servant au transport du poisson, et je ne pus m'empêcher d'éclater de rire en voyant surgir de la porte de toile s'ouvrant à l'arrière, deux femmes chargées chacune d'un enfant. "C'est la mère de la femme du "Dummy" avec "l'enfant", c'est la femme du "Dummy" et "son" enfant" énumérait Jim... le conducteur est un de mes amis."

Devant l'envahissement vainqueur et tranquille de ces faces cuivrées et silencieuses qui ne demandaient pas ce que je faisais chez elles, je repris ma 22 et laissai Jim et son ami rire et babiller en Cree dans un coin. Je n'avais pas chaussé mes raquettes que les chiens se remettaient à aboyer. Regardant vers le sud j'aperçus un point noir grandissant à l'horizon.

zon. Ce point noir n'était autre que le *Dummy* en personne couché sur un petit toboggan, la *parka* relevée sur son bonnet de fourrure couvert de givre, une loque rose autour du cou et les pieds dans sa couverture de plume. Il gravit la côte au trot relevé de ses chiens et se rangea devant la porte. "*Cold! Cold! Cold!*", ¹ dit-il sur un ton élevé, *Yes, it is*, ² dis-je pendant qu'il me dévisageait pour saisir ma réponse, aux mouvements des lèvres. Il attacha ses chiens auprès des miens, se secoua pour rétablir la circulation du sang et se débarrasser du givre, et, sans me demander ce que je faisais chez lui, d'où je venais, ou qui j'étais, il me désigna ma carabine: "*You're going shooting rabbits?*" ³ — "*Yes*", ⁴ — "*Well, follow that trail...*" ⁵ et il continua de la sorte une série de phrases rapides sur un ton si élevé, sans césure ni rythme, que, ébahie, je répondis encore "*Yes*", et m'éloignai sans avoir rien compris.

Sur l'île, comme en terre ferme, ptarmigans et lièvres demeurèrent invisibles, mais la promenade dans la neige profonde ne demeura pas infructueuse. Marchant à l'aventure, loin du sentier de Perry, je constatai avec surprise que l'aiguille de ma boussole indiquait la direction du sud au lieu de celle du nord.

(1) "*Froid! Froid! Froid!*"

(2) "*Oui, il fait froid.*"

(3) "*Vous allez tirer des lièvres?*"

(4) "*Oui.*"

(5) "*Eh bien, suivez ce sentier...*"



Le soleil étant caché par des nuages épais, je pouvais m'être trompée de direction, chose fréquente dans des taillis serrés. En été, j'aurais éprouvé un malaise, en hiver, rassurée par ma piste, je n'étais qu'étonnée et curieuse. Sortant du taillis et prenant un point de repère aussi éloigné que possible, je m'y dirigeai en ligne droite sans perdre des yeux l'aiguille aimantée. Peu à peu celle-ci se remit à indiquer le nord véritable. Revenant à mon point de départ et dégageant la neige accumulée en bordure d'une colline, grattant le schiste avec un poinçon j'y découvris du fer!

Il ne faut jamais, en ce pays, confier sa direction uniquement à la boussole.

Nous nous sommes régalés, le soir, d'orignal bouilli et de pommes de terre préparés par la jeune indienne. Celle-ci mangea après nous. Ce fut ensuite le tour de la vieille *squaw*.¹ Elle prit place au coin de la table sans nous regarder, la tête dans les épaules relevées, comme si elle craignait un coup. Un os d'orignal d'une main, elle détachait délicatement, de l'autre, de minuscules morceaux de viande et les plaçait entre ses dents noires, comme si, au lieu de nourriture, il s'agissait de comprimés laxatifs. Ce dédain des nécessités terrestres n'était certes pas dû au manque d'appétit, car le dernier os fut consciencieusement rongé, et le dernier relief de pommes de

(1) Femme indienne. Du mot Cree "Iskuaw".

terre disparut de la poêle, mais peut-être ma présence l'intimidait-elle, ou peut-être encore, était-elle simplement ennuyée de se nourrir sous les yeux d'une étrangère? Avec un visage inexpressif elle alla ensuite s'accroupir sur un "*bunk*", prit le petit enfant sur ses genoux, alluma sa pipe et nous tournant le dos, lança des flocons réguliers vers les billots, calfeutrés de terre glaise.

Nous fumions tous en silence, la porte s'ouvrit brusquement, et "*Queenie*" entra, le dos couvert d'une loque et suivie du petit Cree. A cette vue un éclat de rire général détendit les visages de ces grands enfants des bois.

Très tard, c'est-à-dire jusqu'à dix heures, je dus payer le tribut de l'hospitalité et répondre aux nombreuses questions de Perry, discuter sur les sujets qui préoccupent le plus ces habitants du Nord: minéralisation et soviétisme; raconter des anecdotes de la grande guerre, nier la présence de lions en Belgique et m'entendre rire au nez lorsque je déclarai que la neige n'y reste pas plus de quinze jours par an. Je dus défendre, sans enfreindre la politesse, mes raquettes contre un mauvais échange ainsi que ma ceinture ornée de boutons de cuivre, et nous étudiâmes la carte afin de ne pas commettre d'erreur durant l'étape du lendemain, qui s'effectuerait entièrement dans une région où personne ne passe, vu les dangers que



présente la glace affaiblie de la Rivière-aux-Herbes avant de se jeter dans *Herb Lake*.

Le "Dummy" ni aucun autre trappeur n'y ont un sentier. Cette circonstance et la couche de neige épaisse de plus de trois pieds allaient compliquer la dernière partie de mon voyage.

Pendant nos discussions, la vieille indienne avait fait une toilette sommaire qui consistait à se débarasser de ses mocassins et de ses bas; elle profiterait sans doute de l'obscurité pour enlever sa robe de calicot. En attendant, elle nous tournait le dos et la fumée de sa pipe s'élevait sans discontinuer vers le plafond.

La jeune femme avait disparu sous les couvertures de l'autre "bunk" et attendait son mari qui développait des idées rabachées durant les longues solitudes.

Enfin, le "Dummy" se leva et prononça: "Demain, vous avez une longue étape à faire, il est temps de dormir. Où allez-vous coucher"?—"Il y a assez de place sur le plancher, dis-je, il est sec" et j'étendis mon "*sleeping bag*" les pieds au feu. Jim fit de même pour le sien le long de la muraille, et le "Dummy", visiblement satisfait de ce que je ne voulais pas m'étendre près de sa femme, enleva ses mocassins, une paire de chaussettes, et son sweater, et, délaçant sa ceinture, se glissa près de la jeune Cree.

Tous ceux qui ont dormi sur un "plancher" fait de logs¹ irréguliers, savent qu'il faut quelques essais avant de trouver la bonne assiette; je remerciais donc mentalement la vieille indienne de ne pas éteindre la lampe avant que je me sois installée plus ou moins confortablement. Je voyais de profil son masque sans expression et en me détournant un peu, je devinais les époux fort rapprochés l'un de l'autre sous la couverture grise; Jim n'était qu'une ombre contre la muraille et les deux enfants, de petits monticules sous les hardes de leur grand'mère. J'avais fini mon installation. Pourquoi donc n'éteignait-elle pas la lampe? Allait-elle fumer ainsi toute la nuit? A ce moment, j'entendis un murmure dans une langue qui n'était autre que le Cree. Bouche à bouche, le "Dummy" et son appétissante épouse se disaient des choses tendres. Peut-être "*Sa geen ke?*" et sans aucun doute les lèvres rouges articulaient-elles "*Sa geen ten*". Je compris alors pourquoi la vieille squaw ne baissait pas la mèche de la lampe!

"*Sa geen ke?*" — "M'aimes-tu?" — "*Sa geen ten!*" — "Je t'aime." Dans tous les pays du monde c'est la même chanson. La vieille indienne ne devait pas l'ignorer. Est-ce par distraction ou malice qu'elle tarda à faire l'obscurité autour d'elle!

(1) Solives.



Lundi, 29 décembre 1931.

Vers neuf heures seulement notre toboggan dévala la berge. Le vent violent de la veille n'avait pas refroidi la température, et l'hiver restait exceptionnellement tempéré pour cette région où en général le 40 sous zéro se maintient plus d'une semaine avant de remonter à 20 pendant quelques jours. Le baromètre ou les évaluations des trappeurs indiquaient une moyenne de 20 avec de rares sautes à 40.

Nous traversons la baie, et nous nous engageons le long de la *Grassy River* dont la glace désagrégée par le courant est dangereuse et impraticable. Jim qui, jusqu'ici m'a laissée briser le sentier, prend ma place et je dirige les chiens et le toboggan. La piste tracée par les raquettes du métis n'est pas bien ferme, et les pattes des animaux s'y enfoncent. "Barber", le chien de tête se demande pourquoi Jim brise le sentier dans cette neige amoncelée sur la rive, au lieu de s'avancer sur la glace lisse déblayée par le vent... "Non décidément, mon maître perd le sens commun, pense-t-il, sans doute, j'ai de la neige jusqu'au poitrail." Et, sans laisser soupçonner le travail de son instinct et sa brusque résolution, il quitte la piste frayée par Jim et s'élance vers la rivière, entraînant sur la pente tout l'équipage et le lourd toboggan dont heureusement je tenais en main la corde de direction. Suspendue à cette corde et freinant des raquettes j'empêchai le

désastre et hurlai de toutes mes forces "Tchâ! Tchâ!" c'est-à-dire "Gauche! Gauche!" ce qui eut tout au moins pour résultat d'arrêter les chiens et de donner à Jim le temps d'accourir pour me sortir de ma dangereuse situation.

Une autre fois, Barber, mon vieux chien, tu feras tes réflexions à haute voix et tu me tiendras au courant de tes résolutions!

La marche reprit le long de la rive, les chiens tiraient tant qu'ils pouvaient et je poussais pour les aider. Le travail était rude, aussi me laissant la responsabilité de la direction, Jim prit ma place. Il était de fort bonne humeur. "*Never*"¹ vu chose pareille *before*"², disait-il employant, après avoir vaincu un obstacle, les quelques mots de français de son dictionnaire!

Non sans difficultés, nous arrivons au long portage, coupant en ligne droite vers le sud-est une courbe de la rivière. Nous rejoignons ensuite celle-ci, là où elle remonte vers le nord-est.

La glace grisâtre, aux endroits balayés par le vent, en disait long sur les dangers de s'y aventurer, aussi, continuant à longer la berge je ne m'éloignais jamais du bord. A un moment donné cependant, voyant une piste de raquette couper une baie, je ne pensai pas mal faire en la suivant, ne me sou-

(1) Jamais.

(2) Avant.



ciant pas des avertissements de Jim criant que j'étais en danger de passer sous la glace. Une légère bour-souffure que j'avais prise pour de la neige accumulée n'était autre qu'une bulle de glace, mince comme du verre, qui céda sous ma raquette droite; je me reculai vivement juste à temps pour voir, sans plus de danger pour moi, s'agrandir l'orifice par la force des eaux bouillonnantes.

Jim saisit sa hache, et s'avança seul à petits pas jusqu'au rétrécissement de la rivière par lequel nous devons nécessairement passer. A l'aide de sa hache il éprouvait la solidité de la glace, et disparut derrière le cap. J'avais le temps de réfléchir, d'examiner la conformation du paysage et l'aspect de la glace afin que pareille aventure ne me prît pas au dé-pourvu, si j'avais à voyager seule, et je pensais alors au grand nombre de trappeurs et de chasseurs expérimentés qui disparaissent sous la glace de lacs et de rivières dont ils connaissent pourtant le moindre détour, tel ce prospecteur qui parvint à se retirer de l'eau mais mourut gelé dans ses vêtements avant de pouvoir allumer du feu, et cette femme esquimaude qui, craignant le même sort après pareille aventure, préféra se déshabiller à 40 degrés sous zéro, tordre ses vêtements et les sécher, au vu et au su des hommes blancs qui accompagnaient l'expédition.



*Trappeurs-prospecteurs et
équipage de chiens au nord de Reed Lake.*



Rochers et glaçons.



Daquet de caribou des bois.



Au nord de Reed Lake.

Derrière le cap, l'endroit est bien choisi pour luncher. Nous y sommes à l'abri du vent et le trou de glace nous fournit l'eau fraîche pour faire le thé. Nous continuons ensuite le long de la rivière, passons les "*narrows*" avant "*Tramping Lake*" et longeons encore la berge jusqu'à une pointe où le lac s'élargissant, fait pressentir une couche de glace épaisse nous permettant d'abandonner les bancs de neige en bordure, et de marcher aisément au milieu du lac sur une légère couche de neige durcie et balayée par le vent. Le soleil se mettait de la partie. Qui donc dans ces conditions ne serait pas heureux de vivre?

Le jour était avancé lorsque nous arrivâmes à l'extrémité nord de *Tramping Lake* où deux directions s'offraient à notre choix: suivre la rivière, ce qui faciliterait la marche mais nécessiterait un grand détour, ou prendre le sentier de portage qui nous forcerait à lutter contre plus de difficultés mais raccourcirait la distance.

Après un court conciliabule nous abandonnons le lac et hissons notre chargement sur la berge escarpée, non loin d'un *creek* où nous établissons notre tente. Tout est vite prêt, sauf les tuyaux du poêle trop brutalement enchâssés les uns dans les autres et qui résistent aux patients efforts de Jim. Demeurant inactive, ce froid me pénétrait. "Je vais faire du feu dehors", dis-je. "Allez plutôt couper du

bois. Cela vous réchauffera". La suggestion de Jim était bonne. A mon quatrième sapin je devais me débarrasser de ma blouse de makinaw et lorsque j'eus débité les troncs, une agréable odeur de viande rôtie m'attira dans la tente.

Mardi, 30 décembre.

Oh! cette neige épaisse et lourde, la corde du toboggan qui coupe le bras, ces baies des petits lacs, ces rétrécissements entre les îles qu'il faut éviter, ces portages vieux de plusieurs années, pas fréquentés et mal indiqués par des coups de hache dans l'écorce des arbres, ces recherches de l'autre côté des étendues gelées pour retrouver le bon chemin, ce vent insolent qui souffle sans arrêt et colle le capuchon au visage, ces tourbillons qui coupent la peau de mille coups d'épingles, et Barber qui manque encore une fois d'entraîner l'équipage sur la glace pourrie et traîtresse! Après ces difficultés surmontées, une bonne tasse de thé prise en face de la *Goose Bay* derrière un précaire abri d'épinettes clairsemées est d'autant mieux appréciée.

Il nous restait encore la *Goose Bay* et *Herb Lake* à franchir dans toute leur largeur avant de rejoindre le *settlement* où m'attendait le prospecteur.

Sur la rive de *Goose Bay*, une cabane de pêcheurs nous offrit une courte hospitalité, après quoi, suivant

la trace des *caboos* à poissons, nous entreprîmes la traversée du lac au moment où le ciel s'éclaircissait.

L'habitude du mocassin rend l'usage de l'articulation supplémentaire des doigts de pieds, généralement atrophiée par la dureté des chaussures de civilisés.

Marchant ainsi à la manière indienne, j'envisageais sans inquiétude la traversée de *Herb Lake*, qui ne devait pas, au dire des pêcheurs, prendre plus de deux heures.

Hélas! une fois hors de *Goose Bay*, au lieu de la nappe unie que j'attendais, *Herb Lake* fauché par le vent, présentait l'aspect de plateaux inégaux, de bancs de neige et de glace, à niveaux différents. Un soleil flamboyant se couchait derrière nous, et Jim, de son pas régulier et dansant, s'avancait dans cette immensité glacée dont aucune île ne coupait la monotonie, dont aucune rive ne marquait l'extrémité. Je devais aider les chiens. Un harnais se brisait, il fallait le raccommoder et repartir à la course pour rattraper le temps perdu. Ma dernière réserve de force se liquéfiait, le jour tombait et l'ombre de Jim s'avancant sur l'étoile du soir, allait diminuant. Appeler était inutile, s'arrêter dangereux, se faire traîner par les chiens, impossible. Je pestai contre mon guide qui m'avait laissé cette fois la tâche la plus pénible.

Il était six heures du soir lorsque mes chiens gra-



virent la pente de la berge et se rangèrent près de la cabane de A. B., un mille environ au nord de l'agglomération de cabanes et du bureau de poste de *Herb Lake*.

Nous n'avions parcouru que 16 milles. Sur un bon sentier cette étape aurait été un jeu, mais l'épaisseur de la neige durant la matinée, la marche irrégulière et la poussée du toboggan pendant l'après-midi, m'avaient exténuée.

A. B. est un Canadien-français d'une cinquantaine d'années environ. Le flot civilisé l'a fait dériver jusqu'à ces côtes lointaines où il espère se faire oublier... Il aime sa liberté, la bonne bière, la danse, les chansons, les femmes, et l'or de son "*claim*" qui lui permet de les payer!

Notre arrivée dans sa cabane eut un côté humoristique inoubliable.

A. B. jugeait avec raison, et qui l'en blâmera, qu'un premier janvier sans boissons n'est pas un premier janvier. Or, s'il existe au Pas, des "*beer parlors*"¹ où les hommes peuvent se procurer des boissons peu alcoolisées comme la bière et le vin, il est impossible d'en trouver dans les petits *settlements* des lacs; c'est pourquoi dans presque chacun de ces groupements un homme industrieux trouve moyen de fabriquer de la bière avec de l'orge fermentée, de la

(1) Cubarets.

levure et du sucre. Cela s'appelle du "*home-brew*".¹ A. B. était un spécialiste en la matière. Quatre gallons de bière prenaient justement leur bouquet définitif dans un réduit de sa cabane et trois autres étaient en pleine ébullition. Jalousement il en surveillait les progrès, riant et se délectant à l'avance, ne prenant pas garde aux aboiements des chiens du voisin. Un *team* passe sans doute sur le lac, pour se rendre au bureau de poste! La police n'apparaît qu'une fois par an dans le district, et encore ne s'occupe-t-elle que des peaux de castors, animaux protégés par la loi! Il fait sombre à l'extérieur, les aboiements redoublent. Intrigué, A. B. approche son visage de la fenêtre et pâlit affreusement à la vue d'un *team* de chiens se rangeant sans bruit le long de sa cabane. Ce *team* attelé à l'"*Alaska manner*" et non point à la file indienne comme cela se pratique dans la région, trahit des étrangers. Les glaçons qui recouvrent hommes et bêtes prouvent qu'ils viennent de loin. Les "*Red coats*"²! Ce sont eux! Celui qui précédait les chiens se débarrasse de ses raquettes avec une légère torsion de la cheville et disparaît derrière le coin de la cabane. "Ils" parlent devant la porte. "Ils" vont entrer. A. B. entrevoit la prison et les 200 dollars d'amende... d'un geste rapide il saisit le récipient brûlant et verse les

(1) Trad. litt. bière de maison.

(2) *Red coats*: tuniques rouges. Nom donné à la police montée du Canada.

trois gallons de liquide dans le "flappail" (déversoir) qui peut en contenir deux et déborde. Une vapeur odorante emplit la cabane. On frappe... on entre. L'étranger porte des salopettes bleues, une *parka kaki*, un casque de fourrure noire et sans mot dire regarde B. dans les yeux. Celui-ci atterré, hébété, les genoux tremblants, les cheveux hérissés sur le crâne, attend le désastre. Entre temps, le visage connu de Jim apparaît dans l'embrasure de la porte. Et Jim prononce des mots que tout d'abord B. ne comprend pas. "*It is a lady*".¹

Alors les visages se détendent et B. offre une généreuse hospitalité aux arrivants.

Dans le courant de la soirée, j'envoie Jim au *settlement*. Il m'annonce, à son retour, que *Red Ch.*, le prospecteur de Flin-Flon auquel j'ai donné rendez-vous, m'attend depuis hier chez son associé un Canadien-français demeurant au sud de l'agglomération. Il a voyagé quatre jours pour me rencontrer et me montrer les concessions. Ainsi mon voyage de plaisance devient presque un voyage d'affaires. Je m'en réjouis, car ces pierres, ces roches, ces filons, et cette minéralisation sont attachants à étudier.

Herb Lake, 1er janvier 1931.

Peut-on s'imaginer une soirée de premier janvier aussi mouvementée, dans une agglomération de

(1) C'est une dame.

si peu d'importance que celle de *Herb Lake Post Office*? Il est vrai que tous les habitants disséminés sur les rives du lac, long de 15 milles et large de 8, s'étaient donné rendez-vous à la grande danse organisée dans le magasin de Smith, le métis canadien-français.

Les Canadiens en raquettes, les Suédois et Norvégiens en skis, les femmes en toboggan ou avec le "*Royal Mail*" de Foster, le facteur de la *Broad Bay* mobilisé pour la circonstance, les pêcheurs des *Goose* et *Herb Bays*, tous abandonnant leurs *claims*, leurs lignes de trappes ou leurs filets, avaient franchi de longues distances pour prendre part à l'unique fête de l'année, l'unique détente offerte à leur vie rude et monotone.

La veille déjà nous en avions goûté les prémices: réunions où chacun doit faire valoir son talent de chanteur, de conteur ou de musicien; soirée dansante improvisée et arrosée de bière chez une mérisse, mère de nombreux enfants et veuve joyeuse depuis six semaines (son mari avait disparu sous la glace de la *Herb Bay*) entraîné endiablé de B., "*calleur*"¹ de premier ordre pour la bonne exécution des danses anciennes, encore à la mode au Canada.

Je n'avais toutefois pas négligé la question des concessions minières, organisé l'expédition, fixé la date du retour de Jim au Pas et mon voyage à Churchill.

(1) De l'anglais: call: appeler. "Calleur": celui qui ordonne les diverses figures de la danse.



Le premier janvier parut tout d'abord devoir se passer dans un calme relatif. Jim ayant disparu dès le matin, nous déjeunerâmes en tête à tête, B. et moi. J'écoutai l'histoire de son existence. Comme beaucoup de solitaires, il devenait bavard dès qu'une oreille bienveillante consentait à l'écouter.

Le soir j'étais invitée à dîner chez Bill C., propriétaire des concessions que j'allais visiter. Sa cabane, située à un mille au sud de l'agglomération, domine une jolie baie du haut d'un rocher. "Ma femme est noire", avait prévenu Bill avant d'arriver à sa cabane. Cela voulait dire qu'elle était Cree ou presque. En vérité, c'était une belle métisse aux superbes yeux noirs, qui me fit le plus aimable accueil. Ses quatre enfants étaient magnifiques, spécialement la troisième, une petite fille aux cheveux bouclés et au teint chaud. Le mélange de races donne parfois de beaux produits.

Après le dîner, Bill, ses trois "*huskies*"⁽¹⁾ et le toboggan portant sa femme et trois enfants sur les genoux, disparurent au tournant du sentier, filant à toute allure vers le *settlement*. L'aîné des garçons et moi-même trottions derrière cet équipage. *Red Ch.*, blessé de guerre, suivait à distance. "Cri, Cri, Cri", faisaient nos mocassins dans la neige durcie; la lune brillait et l'air était d'une pureté inconnue dans nos

(1) Huskies: Chiens à poils très fournis employés par les Esquimaux.

régions pluvieuses, étouffées à cette époque sans doute sous les nappes d'un brouillard tenace.

A la porte du magasin de Smith, une femme m'attendait. Elle m'agrippe et m'entraîne dans une maison hospitalière où des personnes blanches et brunes attendent les histoires nouvelles que racontera l'étrangère. Lorsque les curiosités sont plus ou moins satisfaites et que, sournoisement, ayant provoqué des conversations particulières, je crois pouvoir me reposer, la voix mielleuse et convaincante de la maîtresse de maison prononce les mots redoutés: "Chantez-nous donc une chanson de chez vous. Vous devez connaître de belles chansons de guerre!" Les auditeurs ne sont pas difficiles. "Sambre et Meuse!" — "La Madelon" — "Vers l'Avenir!" les enchantent et un Suédois entraîné par l'exemple entonne un chant triste d'une voix si faible qu'il faut retenir son souffle pour l'entendre.

Jim fait une courte apparition pour me demander de l'argent. Pauvre Jim, il a déjà abusé du *lemon extract*"¹ et son regard a l'expression fuyante qu'il avait au Pas avant le départ. Il était temps de se rendre à la salle de danse, bureau de poste, magasin et église selon les circonstances. Elle était vaste, munie d'un bon plancher, de bancs et de chaises accolés aux murailles. Une femme jouait de l'harmo-

(1) Extrait de citron.



nium dans un coin, et sur une estrade un homme faisait grincer un pauvre violon. Une vingtaine de couples valsaient déjà sous les yeux d'un groupe d'hommes appuyés aux murailles et de femmes bavardes assises en cercles, comme dans tous les pays du monde.

Un observateur superficiel aurait remarqué sans doute l'originalité des costumes, la couleur foncée de la peau et le brillant insolite de la plupart des yeux, mais le calme apparent n'aurait pu faire soupçonner à qui que ce soit, l'entrain endiablé, ni les bagarres qui allaient suivre.

Sachant que les jeunes gens me laisseraient l'initiative du choix je m'étais assise pour fumer sur un échafaudage de planches du haut duquel je choisis, comme partenaire de la soirée, le jeune John Ch., long maigre qui flottait dans un *sweater* déchiré au coude, et des salopettes bleues. Il était doux et avait l'avantage de parler le français mais dansait fort mal.

Peu à peu l'animation augmentait avec le nombre de danseurs.

Lorsqu'une danse "*callée*" s'organisait, il fallait trois cercles et trois directeurs différents pour que chacun puisse y prendre part. Le cercle de A. B. était le plus ordonné, le nôtre mal dirigé par un métis grisonnant, ne présentait un certain ensemble qu'au

moment de la figure la plus facile, celle de la "chaîne des dames". En dehors de celle-là, tout s'embrouillait... La danse préférée des habitants semble être tout d'abord la valse. Ils ignorent le fox-trot, et le onestep est simplifié sous forme de marche, la scottish est réservée à quelques couples d'étoiles et se danse sur un mode de plus en plus rapide jusqu'à extinction des forces, mais la gigue emporte de loin la palme du succès et fait en même temps les délices des spectateurs qui jugent et encouragent ceux qui s'y livrent.

Deux jeunes filles chaussées de talons et habillées en citadines, dansent avec ensemble une gigue compliquée, un jeune garçon bat tous les records de l'endurance et A. B. ceux du haut comique. Il ressemble, sous ses vêtements amples et flottants, à un ours dans sa peau trop large, hésitant sur ses pattes après le sommeil hibernant, esquissant quelques bonds maladroits, grisé par le soleil et la lumière. A chaque instant B. semble perdre l'équilibre, mais cette glissade est précisément la spécialité de "sa" gigue et personne ne doit le ramasser.

La gigue est aussi la danse du défi à l'endurance. C'était curieux de voir un homme ou une jeune fille, le corps droit et les jambes battant la mesure avec furie, regarder autour d'eux et chercher un adversaire jusqu'à ce que celui-ci se présentât et vînt se

placer bien en face jusqu'au dernier accord, les yeux dans les yeux à une distance très rapprochée.

En contraste avec cette folle animation, il régnait un calme parfait dans la cuisine de Smith, où celui-ci parlait de la visite de l'évêque datant de cinq années déjà. "Il était venu célébrer la Noël à *Herb Lake*, avait dit la messe dans le magasin et s'était assis dans mon fauteuil". Ce souvenir flattait la vanité du vieux Smith, que Bill C., Red Ch. et d'autres, écoutaient respectueusement. Bill surveillait paternellement son dernier-né pendant que la mère du bébé dansait dans la salle. Nous parlions "*claims*" et je me désaltérais à l'eau fraîche et glacée d'un seau placé à cette intention à la portée des danseurs. Je n'ignorais pas que dans ce pays où les boissons fortes sont extrêmement difficiles à se procurer c'est une goujaterie de refuser d'en prendre si on vous fait le grand honneur de vous en offrir.

Rentrée dans la salle de danse je m'aperçus que les couples se faisaient moins nombreux alors que la musique ne cessait pas de jouer. Que se passait-il dans ce coin où quelqu'un gesticulait. Un homme au visage contracté tendait le poing vers un métis de petite taille qui sortait de la foule des curieux en déclarant que "tout ceci ne l'intéressait pas". L'homme ne pouvait maîtriser sa colère, gesticulait, vociférait et délirait, lorsque A. B., surgissant d'un coin sombre, le main-

tint des deux bras et lui cria des choses paraissant sans suite aux esprits sains. "Ch. *you're my best friend*, Ch...! *listen!* Ch." ¹ et il aplatissait sa grosse petite personne sur l'ossature maigre qu'il maîtrisa.

Une bagarre! Des femmes aux cheveux rebelles et aux yeux lançant des flammes, de la vaisselle brisée, un couteau qui brille! Spectacle vers lequel se pressaient les danseurs à chaque pose et que John et moi regardions de loin, les bras croisés sur la poitrine.

"*Have supper*", ² me souffle Red Ch. Je le suivis dans une maison où Jim était déjà attablé avec sa "*sweetheart*", devant une oie énorme, des confitures et des pommes de terre. Après ce régal et la nuit étant très avancée, je jugeai bon de m'éclipser pour pouvoir dormir quelques heures. N'était-ce pas le lendemain, le jour du départ pour les *claims* de Bill? Me faufilant dans la salle de danse j'espérais mettre ma *parka* sans attirer l'attention; j'y réussis, mais cherchai en vain mes mitaines... diable! la danse va finir et on va s'apercevoir de mes velléités de départ. En effet, voici les deux associés Bill et Red qui s'avancent dans ma direction: "Vous partez déjà?" — "Oui". Les deux hommes me considéraient avec inquiétude "*You will not miss the trail*"? ³ me dit Red. "Je vous reconduirais bien, ajouta Bill.

(1) "Ch. vous êtes mon meilleur ami, Ch... écoutez, Ch...".

(2) "Voulez-vous souper?"

(3) "Vous ne manquerez pas le sentier?"



Pour qui me prenaient-ils? Perdre le sentier! Allons donc! j'irais les yeux fermés chez A. B. "*I never missed the trail in my life*",¹ dis-je sèchement, et, récupérant mes gants derrière un tas de planches, je m'éclipsai.

L'air pur me faisait un bien immense; je descendis la berge et m'avançai sur le lac. Ma lampe électrique à la main je cherchai en vain le fameux sentier, couvert de neige fraîchement tombée. J'enfonçais dans la nappe blanche jusqu'au-dessus des genoux. Le changement de température m'étourdissait et une envie folle me prit de dormir dans cette ouate douce, de me laisser aller à un bienheureux assoupissement; mes genoux ployaient, je marchai encore quelques pas, et, fermant les yeux, les tempes bourdonnantes je me laissai aller.

Combien de temps suis-je restée couchée sur le lac? Il serait difficile de le dire. Il ne gelait pas plus de 10 degrés² et je revins à moi sans avoir souffert du froid. J'eus tout d'abord l'impression que des ombres importunes troublaient mon profond sommeil, qu'on me bassinait le visage et les poignets avec des linges tièdes et qu'on m'envoyait de la neige à la figure. Ce manège ne cessant pas, j'ouvris les yeux. J'étais dans mon trou de neige, tenant à la main ma lampe électrique épuisée. "Barber", cou-

(1) "Je n'ai jamais manqué un sentier dans ma vie."

(2) 10 degrés Fahr. = 24 Centigrade.

ché près de moi, me léchait le visage, la vieille "La Biot" me léchait les poignets, l'altière "Queenie" fouillait de son museau pointu dans mon collet, tandis que les "pups" gambadaient et sautaient sur moi, provoquant une belle poussière de neige.

La lune apparaissant entre deux nuages éclaira la côte du lac et la cabane de B.

Les braves chiens me firent escorte jusqu'à la porte, et j'allai me coucher en murmurant ironiquement: "*I never missed the trail in my life.*"!

2 janvier 1931.

Une distance de 15 à 16 milles sépare le *settlement* des concessions de Bill situées sur un *creek* du *Watch Lake*. Il fallait pour y arriver marcher vers le sud-est, traverser la *Puella Bay* et les deux *Burns Lakes*. "Il serait facile, expliquait Bill de couper un portage du premier *Burns Lake* jusqu'à mes *claims*". Nous étions sur ce lac et précédions l'équipage de Bill, tandis que le mien dirigé par Jim ne s'apercevait pas encore à la sortie du bois. Le neige balayée par le vent n'était pas épaisse et nous permettait le luxe de marcher côte à côte au lieu de devoir utiliser la piste l'un de l'autre. Circonstance heureuse car Bill me considérant à la dérobée me dit tout à coup: "J'crois ben qu'vot' nez est g'lé!" Mon pauvre appendice nasal picotait légèrement, je le friction-

nai avec de la neige et il n'en fut plus question... sauf que pendant huit jours l'épiderme s'en irait en lambeaux...

Bill était chasseur dans l'âme. Il me montra son canot renversé attendant le dégel et son échafaudage sur lequel séchaient des peaux et où des quartiers de viande étaient à l'abri des animaux voraces. Il riait de voir arriver son associé sans raquettes. Red Ch., le prospecteur instruit, apparaissait suant et soufflant, en état d'infériorité vis-à-vis de l'homme des bois, simple et illettré. Mais Red souffrait d'avoir un poumon perforé par une balle allemande, et Bill d'autre part n'avait pas voulu lui prêter une paire de raquettes!

La descente sur le second *Burns Lake* se fit sans incident grâce à Jim, qui, enlevant ses raquettes, empêcha mon lourd chargement de faire une dangereuse et folle glissade, là où le léger toboggan de Bill avait passé sans encombre. Sur ce dernier lac, Jim se gela une oreille et Bill faillit se geler le pied droit. Red dans un perpétuel bain turc, ne risquait pas cet inconvénient.

A un mille et demi des concessions, Bill me montra la fin de la formation de granit. La conformation du terrain était différente: légers vallonnements parsemés de maigres pins et coupés de dépressions sans doute marécageuses. Au milieu de ce désert,

loin de tout lac et rivière, Bill a construit sa cabane. Il était six heures et demie du soir lorsqu'il en ouvrit la porte.

Sur les concessions de Bill.

Les deux associés prirent un jour et demi pour débayer la neige accumulée dans les tranchées. Red fut ensuite forcé de partir avec Jim et les chiens pour le mille 81 du chemin de fer afin de ne point manquer le train du mardi, faute de quoi, il aurait à attendre huit jours de plus pour se rendre au Pas.

J'avais écrit un rapport superficiel sur les concessions et le confiai à mon guide. Je dis au revoir à Red et à Jim, donnai une caresse à Barber mon brave chien aux yeux affectueux et "Mush!" l'équipage disparut derrière la colline. Il neigeait de nouveau!

Briser un sentier jusqu'au *Watch Lake* afin que Bill puisse chercher de la viande d'original nécessaire à notre subsistance, écrire, relever la situation réelle des concessions mal indiquées sur les cartes officielles, causer avec Bill, telles furent les occupations des premières journées dans l'espoir où nous étions qu'il cesserait de neiger pour nous permettre de reprendre le travail.

Dès que le ciel fut balayé de ses nuages et que nous eûmes une seconde fois débayer les tranchées,

Bill s'en fut chercher la viande d'original. Je travaillai seule pendant une journée à établir des points de repère sur les formations et les murs voisins des filons, noter les vallonnements, la direction, la profondeur, la longueur des veines, leur nombre et la proximité du marais. Je pris des échantillons en numérotant leur emplacement sur le plan que j'ébauchai et dessinaï la coupe des veines.

Les notes du rapport étaient prêtes, il me restait à les mettre au net dès mon arrivée au Pas. Le train pour Churchill ne passant au mille 81 que le samedi, il me restait deux journées de chasse sur le territoire de Bill. Nous logerions dans une des cabanes de la *Puella Bay* et quitterions donc celle des *claims*.

Je rangeais et étiquetais mes échantillons lorsque les chiens de Bill attirèrent mon attention par leurs aboiements. A mon grand étonnement, je vis arriver un cheval attelé à un toboggan. Des deux hommes qui le conduisaient, l'un était un géant, l'autre, pourtant de belle taille semblait petit en comparaison. C'étaient deux frères, des Roumains. Ils venaient passer la nuit dans cette cabane en dehors de tout chemin fréquenté et ne donnaient aucune explication de leur visite. Pouvais-je me douter qu'ils avaient parcouru 16 milles uniquement dans le but de parler de leurs concessions de la *Herb Bay* à "la

petite dame qui va loin en raquettes" comme m'appelaient les métis et les habitants de la région?— (En cree: "Moonêaskwao wannaw kaisse ahekasamate.")

Je l'eur serai toujours reconnaissante de cette bonne idée, nos provisions étaient à peu près épuisées et les leurs aussi abondantes que variées! Le plus jeune des frères m'expliqua en riant que je lui avais fait gagner dix dollars. Il était dans la cabane des pêcheurs de la *Goose Bay* lors de mon passage avec Jim et avait parié que j'étais une femme!

Je n'oublierai jamais les attentions de ce jeune homme, ancien soldat de l'armée soviétique, ni la politesse des trois hommes, capables de demeurer trois heures sans parler afin de ne point troubler mon travail. Il est vrai que dans le bois, le silence est plus facile à tenir que dans les villes où il est trop souvent considéré comme une impolitesse!

Cabane de la Puella Bay.

Le ciel était couvert, il pouvait être neuf heures du matin lorsque je quittai la cabane des *claims* où Bill effectuait quelques échanges avec les frères Cობart: cuissot d'orignal pour du lait condensé, du sucre et du pain. Il m'avait confié sa Winchester 30-30, car sur le sentier solitaire j'avais quelque chance de croiser une piste fraîche d'orignal ou de caribou.



Les Cobart quitteraient la cabane le lendemain et je retrouverais le géant à l'entrée de la *Puella Bay*, le vendredi. Ainsi me rendrai-je avec lui au mille 81.

Il faisait beau. Le froid sec coupait le visage. Le calme était complet. Je pensais aux *claims* plus qu'à la chasse. N'avais-je pas éprouvé la fièvre de l'or, vision éblouissante et oppressante en même temps qui obsède le cerveau et provoque des insomnies? Pourquoi n'y aurait-il pas de l'or sous la glace des lacs comme à Flin-Flon, exploitation minière florissante? Il n'était pas invraisemblable d'ailleurs que malgré la crise la Cie *Belgian-Canadian* ne trouvât pas les fonds nécessaires à un début d'exploitation des *claims* de Bill. Je connaissais le prix des machines, le moteur qui conviendrait le mieux, le moulin, le prix de construction des hangars et des ravitaillements, le nombre nécessaire d'hommes et de chevaux.

En faisant ces réflexions j'approchais de la *Puella Bay*. Le sentier durci par le toboggan des Cobart rendait la marche sans raquettes plus facile. Je les avais placées sous le bras et avançais sans bruit dans le plus parfait silence. Tout à coup il me sembla percevoir le bris d'une branche. Est-ce un animal qui s'approche d'un pas lourd? Envisageant cette éventualité j'apprêtai ma carabine et attendis. Ce que j'avais cru être du gibier était un homme!

Des raquettes "Montagnaises" ¹ sous un bras, sous l'autre un fusil à canon archaïque, il me considérait avec stupeur. Un coup d'oeil sur son bras gauche terminé par un crochet de fer faisant office de main, me fit souvenir des paroles de A. B. au sujet d'un métis canadien, originaire de Labelle. "Il habite la pointe de *Broad Bay* et s'appelle Mikonze." Il n'était pas loin de sa ligne de trappe mais j'avais la certitude qu'elle ne s'embranchait pas sur celle de Bill. Je regardais l'homme droit dans ses yeux gris et clignotants; il avait remis son long fusil en bandoulière et secouait son casque de fourrure d'un tic nerveux. Je me rendis compte que sachant qui j'étais, les premiers mots qu'il prononcerait ne seraient qu'une entrée en matière. "J'ai vu des pistes fraîches, dit-il en anglais, je vais couper le vieux "*trail*" ² et rejoindre les originaux dans le bon vent." — "J'ai croisé deux pistes fraîches, cent yards derrière moi sur le sentier, lui répondis-je c'est une mère et son petit, mais le vent étant mauvais, je ne les ai pas suivis". Le métis secouait son bras estropié et sa joue au tic nerveux, et continua en français cette fois. "Vous êtes à huit milles de votre camp. Vous chassez?" — "Oui, mais si je tue, la viande sera pour Bill". Et parlant à la canadienne je continuai: "Je "*mouve*" (me transporte) à la *Puella*

(1) Raquettes en usage dans l'Est, plus larges que celles employées par les Crees; elles ne sont point relevées du bout mais arrondies.

(2) Sentier.



Bay, j'y serai plus proche des "chars" (trains). Samedi, je pars pour Churchill, Bill me suit avec la charge".

Voyant que je ne faisais pas de mystères, il trahit enfin la véritable raison de sa présence sur le sentier. "Un cheval et un grand toboggan ont passé par ici, c'est-y qu'on va commencer les travaux?"

Ainsi donc le bruit s'était répandu que j'avais en quatre jours pris l'option et entamé les travaux! Je niai l'exactitude de ces racontars et donnai l'explication de l'arrivée des frères Cobart tout en disant au revoir au brave métis.

En vue de sa cabane, Bill me rejoignit, et après une rapide installation, nous fîmes un petit tour de reconnaissance de chasse aux environs.

La *Puella Bay* est séparée de la *Broad Bay* par une langue de terre sur laquelle nous avons évolué à la recherche de pistes fraîches. Le jour trop calme n'était pas favorable à la chasse; je pus ainsi contempler à l'aise le beau panorama, visible du haut d'une colline d'où l'on découvre simultanément les deux baies.

Le soir j'appréciai les effets du zèle culinaire de Bill. La viande d'original, mi-rôtie, mi-bouillie me parut délicieuse, et ses aventures de chasse légèrement amplifiées m'intéressaient beaucoup. Bill était vantard et retors, méfiant et spontané selon les cir-

constances comme tous les simples et les illettrés qui craignent avec raison se faire jouer par ceux qui sont instruits.

J'écoutai l'histoire de son existence peu compliquée. Originaire de Gaspésie, il s'était engagé comme volontaire lors de la grande guerre, mais n'avait jamais été plus loin que St-John (Nouveau-Brunswick) parce qu'il avait... les pieds plats! A son retour au village natal, il fut mal reçu par sa famille, qui étant restée sans nouvelles (Bill ne savait ni lire ni écrire) l'avait cru mort et avait partagé ses frusques. Le jeune homme s'était fâché. "Je fais mieux de partir pour l'Ouest et là j'épouserai une "sauvagesse". Aussitôt dit, aussitôt fait. Le Canadien arriva dans le nord du Manitoba, s'improvisa traitant en fourrures qu'il échangeait contre de la pacotille, des vêtements, des provisions. "J'aurais fait de bonnes affaires si je n'avais été trop bon garçon. Les Sauvages le savaient et disaient toujours au moment de s'acquitter, qu'ils n'avaient pas de pelleteries. Je leur permettais de payer l'année suivante, mais c'était encore la même chanson".

Il ne faisait pas fortune mais apprenait à connaître les fourrures et à chasser. "Au début, expliquait-il, je suivais trop les pistes, maintenant je sais à quel moment il faut les couper... quand on suit un orignal en automne il est bon de mâcher la racine



d'une herbe aquatique qui enlève toute odeur de la respiration". Bill me fournit d'autres détails semblables mais ne me dit pas où il rencontra la jolie métisse qui devait devenir sa femme et réaliser la boutade par laquelle il avait dit adieu à sa famille.

Devant un vieux journal je lui appris ce que c'était qu'une syllable. "On ne m'a jamais dit cela", faisait-il et son front se plissait sous l'effort intellectuel auquel ce grand enfant des bois n'était pas accoutumé. C'était triste et cocasse à la fois. Je ne pus m'empêcher de rire et ne me sentant pas la vocation de maîtresse d'école, je renonçai à poursuivre la leçon.

Jeudi, 8 janvier.

Faut-il croire aux pressentiments et à la télépathie? J'ai eu trop d'exemples frappants de leur réalité pour en nier l'existence. Au matin Bill et moi venions de quitter la cabane et nous nous dirigeons vers le fond de la baie lorsqu'un de ses chiens se mit à aboyer. Nous nous retournions furieux de voir notre chasse ainsi compromise lorsque nous aperçûmes un homme qui était visiblement à notre poursuite. Il se dandinait de gauche à droite sur ses raquettes et paraissait déjà très fatigué. Au bout de quelques minutes, nous reconnûmes Mikonze. Mikonze habite à la pointe de la *Broad Bay* sur le par-

cours de la *Royal Mail*, entre l'arrêt du chemin de fer et le bureau de poste de *Herb Lake*. Sans aucun doute le métis canadien faisait office de facteur et allait me transmettre un télégramme ou une lettre contenant de mauvaises nouvelles. Un malheur était sans doute survenu en Belgique ou plus près de moi au Canada même. Mon coeur se serra et je ressentis l'angoisse de la mort. Mikonze se hâtait sur notre piste, il approchait et je distinguai enfin son visage qui dans un rictus nerveux grimaçait un sourire. De nouvelles, il n'en avait pas, et s'il s'était pressé de nous rattraper, c'était afin de nous avertir qu'une piste fraîche d'original croisait son sentier. A mon retour au Pas, je sus que mon angoisse n'avait été que trop fondée, car l'instant même où je l'avais ressentie une personne qui m'est chère tombait gravement malade.

En vérité, Bill et moi ne chassions pas, car je ne puis qualifier de chasse la promenade que nous faisons dans le calme relatif, rendant toute approche impossible. Je trouvai plus curieux d'occuper l'après-midi à couper du *Hart-Rouge* ¹ de l'autre côté de la baie. Le *Hart-Rouge* est un buisson à feuilles dentées, son aubier a la propriété de remplacer le tabac. Les Crees l'appellent du "Kinik-Kinik" et ne fumaient pas autre chose avant l'arrivée des blancs.

(1) *Hart-Rouge* ou cornouiller stolonifère, arbuste de la famille des cornacées.

Mêlé à un tabac tant soit peu saucé je l'ai trouvé excellent.

Le soir devant les boîtes de conserves où s'alignaient des lettres majuscules, je ne pus résister au plaisir d'une nouvelle leçon à Bill. "Ceci est un T... puis j'crés ben que l'aut' est un A". Après cet effort mon élève demeurait coi. "Ce doit être un I", disait-il avec un doute dans la voix, comme un enfant qui devine. "Non, c'est un R. Et ensuite?" Le coude sur la table et le bonnet conique dans la nuque, il cherchait et dit enfin: "Ceci m'em... Oui je vois ben à c'heure c'est un T" — "Non. C'est un K."

Bill faisait preuve de bonne volonté et je ne riais plus. Je lui expliquai comment avec de la patience il arriverait à lire et ne serait plus ainsi en état d'infériorité vis-à-vis des personnes instruites, ce qui lui permettrait de s'occuper lui-même de la vente de ses *claims*.

Vendredi, 9 janvier.

Bill m'accompagna jusqu'à l'entrée de la *Puella Bay* où Pete Cobart m'attendait avec son toboggan et son cheval. Arrivé là, le trappeur me dit au revoir et disparut. Pete me transmettait une lettre arrivée à mon adresse de *Herb Lake*. Un de mes parents canadiens s'inquiétait de mon "séjour pro-

longé dans ces régions dangereuses où seuls se risquent les missionnaires.” Je souris.

A première vue se faire traîner par un cheval me parut une aubaine exceptionnelle.

En réalité, je gelai dans ma couverture de plume et passai mon temps à récupérer de la chaleur pendant les dix milles qui séparent la baie de l'arrêt du chemin de fer, ne jetant qu'un coup d'oeil distrait aux paysages cependant fort beaux qui se succédaient.

Les journées allongeaient. Il faisait encore clair lorsque nous sommes arrivés devant la maison du père Lafontaine, Canadien un peu sourd mais très aimable, chez lequel on peut manger et dormir en attendant le train. Une belle aurore boréale illuminait le ciel pendant que, assise confortablement près du feu, je me laissais couper les cheveux par un trappeur canadien. Nous causions agréablement et racontions des histoires en français ou en anglais. Le bon géant Pete Cobart secouait son grand corps à force de rire. Une atmosphère de sécurité se répandait dans la petite maison. Ces braves gens pouvaient-ils se douter que dans une lettre arrivée à mon adresse à *Herb Lake*, ma famille de Québec me croyait en danger au milieu d'eux.



II — PARTIE

A Churchill.

Samedi, 10 janvier.

A deux heures, le train est signalé. Il s'est arrêté au mille 42 ou au mille 55 afin de permettre aux passagers de prendre quelque nourriture et lance des panaches de fumée au-dessus de la ligne noire des sapins, tout en avançant lentement sur cette voie unique qui se prolonge encore plus de 400 milles au nord jusqu'à Churchill, port nouvellement créé sur la baie d'Hudson et interdit aux étrangers, spécialement aux femmes.

Le ministre des chemins de fer avait en effet refusé catégoriquement la permission de m'y rendre, sous prétexte d'une "*cast iron rule*". (loi de fer forgé). Malgré cette interdiction, et forte du libre parcours offert par le Canadien-National, je m'étais rendue auprès du chef de la voie du chemin de fer le Pas-Hudson's Bay. Le major MacLaughlin m'avait reçue avec cordialité et m'avait assuré que cette "passe" me permettrait d'aller jusqu'à Churchill et de dépasser ainsi Gillam, point extrême où doivent descendre ceux qui n'ont pas de permis spécial.



Un mois s'était écoulé depuis cette entrevue: entre temps, le major tout-puissant avait peut-être pris des renseignements et appris le refus du ministre, refus que j'aurais tant voulu oublier.

Ce n'est donc pas sans appréhension que je vis surgir la locomotive et les employés de la ligne, étonnés à la vue d'un visage étranger.

Le train comportait des wagons de marchandises, un wagon privé, et deux wagons destinés aux voyageurs. Dans le premier de ceux-ci était installée une buvette rudimentaire, mais le train s'arrêtant à de petits postes aux heures des repas, il était préférable d'en profiter pour se ravitailler plus amplement aux "restaurants". La nuit, afin d'éviter les accidents, le train s'arrêtait aussi pour ne s'ébranler qu'à l'aube. A tous ces arrêts s'ajoutaient ceux nécessaires au ravitaillement en eau de la locomotive, et l'on comprendra pourquoi le convoi prend ainsi trois jours entiers pour parcourir 500 milles.

Tous les samedis, un train quitte le Pas en direction du nord, mais alternativement se rend à Gillam ou continue jusqu'à Churchill.

J'appris que le train arrivait la nuit à la baie, et repartait à sept heures du matin.

Je m'étais installée dans le second wagon de voyageurs. C'était un wagon-pullman mais sans nègre pour faire les lits, sans séparations, sans draps

ni couvertures. Le voyageur était tenu d'arranger lui-même les banquettes du lit de dessous ou de descendre à son choix celui du dessus. Comme dans la cabane de trappeur ou sous la tente, il doit se munir d'un chaud *sleeping bag*, car les deux poêles placés aux extrémités du compartiment s'éteignent la nuit.

Le train démarre. D'un coup d'oeil je considère mes compagnons de voyage: des prospecteurs, un représentant de commerce de Saskatoon, un vieux médecin, des traitants en fourrures, un monsieur Third qui va rejoindre son frère, poète et facteur en chef du poste de la baie d'Hudson à Churchill, quelques petits commerçants habitant le long de la voie, et de rares femmes.

Le chef de train passe. Avec un air d'assurance je lui tends mon libre parcours... va-t-il me parler du permis spécial? Il m'en parle. J'affirme bravement que le major est d'accord et qu'il m'a même verbalement permis de faire attendre le train deux heures à Churchill... l'homme conserve son air impénétrable de fonctionnaire, prend ma "passe" et s'en va.

Rivières et lacs gelés défilaient. J'essayais d'oublier ma préoccupation, en calculant la vitesse du train avançant à raison de deux minutes et douze secondes par mille... "Du mille 137 je téléphonerai au major", me dit avec un sourire le chef de train en passant près



de moi. Certainement on allait me déposer dans deux jours à Gillam et je ne verrai pas même de nuit, le nouveau port canadien. Le train me semblait gronder inlassablement "*Cast iron rule, Cast iron rule*", ce bruit obsédant martela mon cerveau jusqu'à l'arrêt du mille 137. A la gare j'entends le chef de train demander au téléphone: "Is it the same woman?"¹

Cette agglomération comporte outre les bâtisses de la gare et de la "*Hudson's Bay Co.*" plusieurs habitations, magasins et guinguettes. La plupart des voyageurs dînent à l'auberge des "Pat's". Ces deux personnes à poigne solide et à l'esprit délié organisent des bridges en attendant la danse. Il y fait très tranquille et les Pat's n'ont encore dû expulser personne de leur honorable institution.

J'étais intriguée de savoir quel était l'occupant du wagon privé. "Ce sont, me dit la plus jeune des Pat's, deux ingénieurs de la voie, ils viendront certainement ici, ce soir". Elle n'avait pas fini de parler que la porte s'ouvrit et livra passage à deux hommes. C'étaient les ingénieurs. Le premier était grand et mince, un sourire ironique au coin de la bouche; le second plus petit et chauve. Ils se débarrassèrent de leur ample pelisse de Raccoon,² de leur chapeau mou, de leurs gants fourrés et des "pardessus" qui couvraient leurs chaussures de cuir fin. Leur cravate bien

(1) "Est-ce la même femme?"

(2) Raton laveur.



Rapide de la rivière-aux-Herbes.



La tente sur une île de Barb Lake.

*A la
recherche du
Hart-Rouge.*



*Trappeur chaussant ses
raquettes.*



- Un relai à l'entrée de la forêt.

errée, leur linge impeccable, leurs manières dégagées d'hommes sûrs d'eux-mêmes et de leur autorité, contrastaient avec le laisser aller des autres voyageurs. "Oh Mr. Br..." dit la grande Pat avec une visible satisfaction dans la voix, "*you play?*" ¹ et avec empressement elle céda au grand ingénieur sa place au bridge. "Mr. Br... Miss Hagen" présenta Pat, et elle ajouta: "*a woman geologist*". ² Br... me serra la main et ne me dit pas un mot durant toute la partie de bridge que j'avais entamée avec lui.

Il entra du monde: passagers du train, employés du chemin de fer, habitants de la station. On relégua la table de bridge dans un coin, le gramophone fut mis en branle, polkas, lanciers valse, chaîne des dames, s'organisent.

La grande Pat m'amuse. Nouvelle Madelon, elle prodigue sans compter sourires et baisers. Elle ne tolère pas qu'on demeure inactif, entraîne le petit représentant de commerce dans une valse chaloupée et me pousse dans les bras d'une sémillante "*school-girl*." "Tout le monde s'y trompe, dit-elle, on vous prend pour un garçon dont la voix mue (j'avais une extinction de voix). Vous allez jouer une bonne farce à cette jeune fille." J'obéis et empoignai la girl sous les yeux enchantés de sa mère. Dès que la valse fut terminée, "allez maintenant inviter la

(1) "... Vous jouez?"

(2) Une femme géologue.

mère," me souffla Pat. J'obéis encore et saisis énergiquement la grosse petite personne qui ne cachait pas sa satisfaction, roucoulait et minaudoit mais dut crier grâce.

Comment décrire l'étonnement de la brave personne en me voyant danser ensuite avec un prospecteur. "*Oh! He is dancing with a man! How funny!*" et passant près d'elle, "*You like that?*"² cria-t-elle en riant aux éclats. Diable de Pat!

G. Br..., l'ingénieur, m'invite à danser mais ce n'est qu'un prétexte pour voir mes livres parcourus. Il avoue que sans ordres supérieurs le major ne m'aurait jamais laissée aller à Churchill. Ainsi donc il est plus au courant que moi de ce que je pourrai faire, et j'apprends ainsi que je verrai le nouveau port, ne fût-ce que la nuit.

A une heure avancée, les derniers danseurs quittaient le "*Pat's Palace*" et réintégraient leur compartiment; toute animation cessait au mille 137.

Dimanche, 11 janvier.

Dix heures du matin. Le train roulait depuis l'aube et plusieurs passagers dormaient encore, profondément enfouis dans leur sac. "Vous n'avez pas eu froid?" interrogea une voix près de mon oreille. J'aperçus le petit représentant de commerce, déjà ha-

(1) "Oh! il danse avec un homme! Que c'est curieux!"

(2) "Vous aimez cela!"

billé et frileusement assis sur le siège d'en face. "Il a gelé 40 degrés cette nuit, continua-t-il, le thermomètre à l'intérieur du wagon a marqué 30 degrés." Je regardai attentivement l'habitant des villes. Sec, grisonnant et si réservé d'habitude, il cherchait visiblement quelqu'un pour le rassurer et lui faire oublier son isolement dans les solitudes écrasantes du Nord. "Non, mon sac est bon. J'ai bien dormi, et vous?" — "Oh moi, dit-il avec désespoir, j'ai eu si froid que j'ai été obligé de me couvrir de mes vêtements en plus de mon sac de peau de mouton." — "Comment vous vous déshabillez pour dormir ici?" — "J'y suis bien obligé avec ce costume des villes", répondit-il en me désignant son costume de bonne coupe, et puis, mon sac n'est peut-être pas bon."

Sac de couchage emprunté! Costume de ville. Le brave homme croyait qu'un pullman confortable circulait sur la voie, comme en été, et souffrait cruellement de son manque de prévoyance, alors qu'aux yeux d'autres voyageurs, ce train résumait un bienheureux confort.

"Que diriez-vous s'il fallait faire votre toilette en plein vent avec de la neige! Parcourir en raquettes cette distance que vous franchissez assis sur une banquette et qu'après 20 ou 30 milles de marche il vous faudrait couper du bois et monter votre tente avant de vous reposer et de manger" — "Je ne le pour-



rais jamais, dit-il. C'est une terrible contrée" et il frissonna au souvenir de la nuit. "Les affaires vont-elles bien au moins?" — "Oui, très bien; à chaque arrêt, j'ai un client de plus. Aussi reviendrai-je encore, mais en été".

Ainsi dans la stagnation générale du commerce, la vente des savons et produits de beauté marchait toujours dans le Nord!

Un train en marche est plus qu'un bateau, une prison où les passagers n'ont d'autre distraction que celle de causer entre eux et de regarder défiler le paysage. Un jeune orignal effrayé par le convoi déambulait à travers bois avant l'arrêt de *Split Lake* où des familles entières de la réserve Cree envahirent les deux compartiments, comme s'ils avaient l'intention de s'y établir définitivement. Des trappeurs blancs et indiens trafiquent leurs fourrures avec les traitants. J'assiste à l'achat d'une dizaine de peaux de renard polaire valant l'une dans l'autre une vingtaine de dollars alors qu'avant la crise on les payait jusqu'à 35 ou 40 dollars.

Devant cet envahissement il est inutile de concevoir des inquiétudes au sujet des raquettes ou des *packs*. Au nord du Pas, l'homme est honnête par nécessité. La région étreint mieux le fuyard que les murs d'une prison et la neige le trahit avec plus de certitude que ne le ferait un fin limier.

Cependant le train est reparti, les compartiments se vident à chaque arrêt, les visages connus sont abandonnés le long de la voie et seuls trois indiens trappeurs les ont remplacés. Angus Boag, un prospecteur de *Reed Lake* est descendu au mille 214.

Il m'avait parlé des régions intéressantes de *Morton Lake* et de *Loonhead Lake*, situées encore plus au nord, et où se trouvaient les concessions de la "*North-Star*" sur lesquelles la "*Consolidated*" avait pris une option. Je n'avais pas eu le temps de me détourner de mon chemin à mon premier passage à *Reed Lake* pour voir la *North-Star*". Peut-être le ferai-je après avoir visité Churchill, les mines de Flin-Flon et de Sherrit-Gordon.

A mesure que nous avançons, les épicéas diminuent de grandeur, toute végétation se racornit; demain nous serons dans les terres désertiques qui précèdent la baie.

Il fait déjà sombre lorsque le train s'arrête devant la toute récente gare de Gillam; les passagers vont se ravitailler aux "restaurants", sous l'oeil inquisiteur d'un "*Red coat*" qui les dénombre au passage. Gillam est le dernier poste fixe de la police montée qui jusqu'ici ne croit pas sa présence nécessaire à Churchill. Il suffit, croient-ils, d'en interdire l'accès au sexe féminin!



Au bout d'une heure je frappe à la porte du wagon du chef de train. Celui-ci se tient debout devant son bureau. "Eh bien! quelles nouvelles?" dis-je. Sans un mot, l'aimable employé me tend un télégramme où je lis "*No intention of holding train at Churchill for accommodation of any passengers*".¹ Ce télégramme venait du major. Je comprenais enfin que toutes les communications téléphoniques ne concernaient pas le permis spécial mais la durée de l'arrêt à Churchill que j'avais espéré voir prolonger d'une heure.

Revenue dans mon wagon, je m'étendis sur mon sac de couchage et m'y endormis. La main prévenante d'un employé du train me réveilla heureusement d'un sommeil, qui, vu le froid, aurait pu avoir des conséquences graves. *Awake, you will freeze to death*,² me dit Kennedy qui passait avec sa lanterne à la main et il ne me quitta qu'après m'avoir vue me glisser dans mon *sleeping bag*.

Un permis spécial? Le représentant de commerce n'en possède pas. Il aurait donc dû descendre à Gillam, mais la crainte de se trouver seul et de passer une nuit dans une baraque de bois, le faisant frémir à l'avance, il a obtenu qu'on fermât les yeux sur sa présence prolongée dans le train. Plus aucune affaire ne peut le distraire, il se sent à chaque tour de roue

(1) "Pas l'intention de faire attendre le train à Churchill pour arrangement d'aucun passager."

(2) "Réveillez-vous! Vous allez geler à mort."

plus désarmé vis-à-vis de l'âpre nature, son visage est figé comme celui d'un enfant qui se retient de pleurer. "Je mourrais s'il me fallait vivre ici", me confia-t-il et sa mâchoire tremblait d'émotion.

Le train a dépassé la *Nelson River*, les terres désertiques sont proches. Trembles et bouleaux ont disparu et les conifères sont réduits aux proportions des arbres nains japonais. Cependant sur les bords de la *Deer River*, la végétation a fourni un suprême effort. Un dernier rideau de pins, quelques bouquets de trembles, luttent désespérément sur cette terre sans humus où cingle le vent du pôle. Ce vent ne rencontrant plus d'obstacle, pénètre les wagons et forcent les cinq ou six passagers à se grouper autour des poêles, malgré leurs salopettes, enfilées par-dessus leurs vêtements de laine.

Après un arrêt prolongé pendant lequel les employés déblayaient la neige accumulée sur la voie, le convoi arrive dans la nuit complète à Churchill.

Churchill, ce nouveau port sur la baie d'Hudson à l'embouchure de la rivière qui lui a donné son nom, a été préféré à Port-Nelson, situé plus au sud cependant, pour les avantages que présentait la baie profonde et abritée. La politique fédérale a voulu satisfaire les exigences des provinces de la prairie en leur donnant le moyen d'écouler leur blé à moins de frais que par la route du Saint-Laurent et des ports de



l'Est. Churchill est à 2,926 milles de Liverpool, une centaine de milles plus loin du même port que Montréal, mais il ne faut pas oublier que le Manitoba est séparé de Montréal par une distance de 1,500 milles.

La création du port nécessitait la construction du chemin de fer reliant le Pas à la baie. Ce travail fut réalisé au prix de difficultés inouïes, exigea des travaux d'art nombreux et importants. Les marais présentaient en outre un obstacle difficile à vaincre. Une voie provisoire avait, d'abord, été jetée sur la terre gelée, il avait fallu se hâter à mesure qu'arrivait le dégel pour combler les cavités insondables. On peut encore voir sur les bords de la *Limestone River* une dépression profonde de 26 pieds et longue de deux milles, dont on a extrait du gravier pour la consolidation de la ligne.

Le port est en voie d'achèvement. Les 1,500 ouvriers qui y travaillaient l'été ont construit 800 pieds de dock qui doivent être portés à 1,855, et les fondations de l'élévateur à grain qui contiendra 2 millions cinq cent mille boisseaux. Grues et dragueurs qui à chaque foulée remontent l'équivalent d'une tonne, ont été amenés de Port-Nelson abandonné, sable et gravier nécessaires à la fabrication du béton proviennent de la berge même de la baie. Le problème de l'eau fut résolu quand on s'aperçut qu'à une certaine profondeur la terre ne gelait plus.

Le port achevé, le chemin de fer perfectionné, électrifié sans doute dans l'avenir grâce aux fameuses *White Mund Falls* de la Nelson, les postes de T.S.F. multipliés le long des côtes de la baie, les phares éclairant les passes, il restera un obstacle à première vue insurmontable: c'est la glace. En effet, la passe du nord entre le Labrador et le Groenland n'est navigable tout au plus que trois mois par an (20 juillet au 20 octobre environ), et le port lui-même de Churchill, situé cependant légèrement au sud du 60e degré est bloqué par les glaces, de novembre à la mi-mai. Pour obvier à cet inconvénient, il faudra une flotte de brise-glaces, de nombreux postes de ravitaillement, etc. Projet fantastique et digne d'un pays jeune et déjà puissant.

Churchill fut de tout temps un point stratégique. La fameuse "Compagnie des Aventuriers de l'Angleterre, trafiquant dans la baie d'Hudson", créée en 1670 par le roi Charles II, avait déjà élevé de nombreux forts de traite sur les côtes de la baie. Le fort *Prince of Wales*, situé à l'embouchure de la rivière Churchill était un des principaux centres de cette puissante compagnie de fourrures dont les empiètements dans la colonie provoquèrent une juste indignation de la France.

Par le traité d'Utrecht en 1713, la baie d'Hudson avait été cédée à l'Angleterre, mais les luttes ne ces-



sèrent pas entre deux compagnies rivales: celle des Aventuriers et celle de la Nouvelle-France.

De Troyes, d'Iberville et l'amiral La Pérouse furent mis à la tête de diverses expéditions. Des combats sanglants eurent lieu sur les rives désertiques et sir Samuel Haerne, défenseur du fort *Prince of Wales*, dut rendre les armes à l'amiral français qui l'emmena prisonnier en France (1782).

Après le traité de Paris (1763) qui cédait le Canada à l'Angleterre une nouvelle compagnie se constitua et reprit les intérêts de celle de "La Nouvelle-France". Elle avait à sa tête des Français canadiens et des Ecossais partisans des Stuarts. Son siège était Montréal et elle portait le nom de "Cie du Nord-Ouest". Dès lors une lutte sourde s'engagea, et des escarmouches ne cessèrent pas entre elle et la Cie des Aventuriers".

"Vous dépassez les limites accordées par la charte de Charles II", prétextait une compagnie.

"Que faites-vous, Français, sur un territoire anglais?" rétorquait l'autre.

Les Anglais restant tapis prudemment sur les côtes attiraient dans leurs forts de traite, les Indiens et les Esquimaux de toutes les directions, qui leur apportaient des pelleteries.

Les Canadiens-français d'autre part, coureurs des bois, précurseurs de la civilisation et du christianisme,

amis des Indiens, assimilés à leur existence, étaient maîtres de la terre, des lacs et des rivières.

La lutte trop égale devenait préjudiciable aux deux compagnies. Les sièges de Londres et de Montréal tombèrent d'accord pour qu'elles n'en formassent plus qu'une seule sous le nom de "Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson" (1821).

Les ruines du fort *Prince of Wales* sont encore visibles en été et une plaque commémorative rappelle le combat de 1782. En hiver, couvertes par une couche de neige épaisse elles ne se détachent pas des quelques collines d'alentour.

J'aurais cependant voulu m'en approcher, voir le poste de T.S.F., un des plus puissants du monde; j'aurais voulu aller au poste de la baie d'Hudson situé de l'autre côté de la rivière, mais il faisait nuit et le thermomètre marquait 32 degrés sous zéro ce qui équivaut, eu égard au vent du large, à une température de plus de 40 sous le couvert du bois.

Le train aussitôt arrêté fut envahi par une vingtaine de bruyants trappeurs. Que faire? Il suffirait d'un jour pour satisfaire ma curiosité, mais je n'ai le choix qu'entre une nuit et quinze jours entiers à attendre le train suivant. Vais-je accepter l'aimable invitation de monsieur Third, le chef du poste de la "*Hudson's Bay Co.*"? Je me décide à le laisser partir seul dans la nuit, traîné par ses magnifiques *huskies*



que précèdent des hommes vêtus de peaux de caribou, à bandes fauves, noires et blanches.

Karel V.D.B., un Flamand, me fait voir les docks, les fondations de l'élévateur et les baraquements des ouvriers. Les grues tendant leurs bras inutiles semblent implorer la venue du printemps; les dragueurs figés dans les glaces attendent patiemment de prendre une belle revanche de leur trop longue immobilité. Dans le lointain, le train manoeuvre. Le froid est intense et mon estomac crie famine. Ayant vu ce que je désirais voir, nous revenons aux baraquements, où les trappeurs et les gardiens du port commentent les nouvelles et fêtent, à leur façon, l'arrivée du train.

Ils sont tous là, Irlandais, Suédois, Norvégiens et Belges, d'autres encore qui cachent leur nationalité et sont venus de toutes les parties du monde jusqu'à ce point extrême de la civilisation. Ont-ils commis quelques peccadilles? Déserteurs ou pris dans des complications sentimentales ils cherchent l'espace, la liberté, la vie pittoresque et nouvelle, en un mot, l'aventure ou simplement la paix.

Chacun garde son secret que personne ne cherche à percer, et tant qu'ils demeureront tranquilles, tant qu'ils obéiront aux coutumes du Nord, la "*mount-ed police*"¹ ne s'occupera pas de leur passé.

(1) Police montée.

Je n'aperçois pas les deux traitants en fourrures ni le petit représentant de commerce; par contre l'ingénieur G. Br..., assis sur une caisse, regarde évoluer les trappeurs, son éternel sourire, mince et ironique au coin de la lèvre. "Jamais n'est-ce pas, me souffle-t-il à l'oreille, vous n'avez vu un "*bunch*" (bande) pareil". Chacun d'eux en effet aurait pu être pris avec son caractère particulier comme un spécimen de pionnier du Nord: Karel, originaire de Malines, avec ses salopettes trop larges, sa *parka* à queue de renard et sa casquette de feutre bleu, me rappelait vaguement un pêcheur zélandais; son associé au teint mat était malgré sa barbe noire et ses allures mollasses, de nationalité indécise, car j'ai peine à croire qu'il puisse être un Arménien égaré au 60e degré de latitude nord. Un autre, le plus bruyant est aussi le plus typique; petit et replet, une superbe barbe blanche en éventail, il se dandine comme un ours sans se départir un instant de son expression amusée et satisfaite. Avec la plus profonde indignation peinte sur son visage rouge il explique "l'infamie" de la puissante Cie de fourrures. "Vingt dollars seulement pour une peau pareille", dit-il en sortant de son sac une peau de renard blanc; "le travail n'est plus payé". A chaque mot une nouvelle peau de renard blanc croisé ou fauve apparaît. "C'est la crise", dit quelqu'un, "La crise?" fait le petit homme avec des yeux en



accent circonflexe, "la crise? qu'est-ce que c'est que cela?" Il brandissait à ce moment une peau de renard fauve amputée de son appendice caudal. "Comment pouvez-vous exiger 20 dollars pour un renard sans queue, tous vos renards sont-ils comme celui-là?" Un éclat de rire ironique et général accueillit cette remarque, et sans plus mot dire le vieux trappeur enfouit toutes ses peaux dans son sac.

Celui qui riait le plus était certainement J. Ch., un long maigre aux gestes assurés dont le visage s'ornait de mille plis aux expressions les plus cocasses.

Un Irlandais de haute stature, chef de la station, se plaisait au milieu de cette douzaine de trappeurs et les regardait d'un oeil débonnaire.

Que sera Churchill dans dix ans? Une ville aura sans doute surgi près du port, et, à la place des baraquements de bois, magasins et hôtels borderont des rues rectilignes et correctes.

Les trappeurs blancs auront disparu comme déjà maintenant les Esquimaux ont fui à *Chesterfield Inlet* et l'on parlera de l'âge "héroïque où des hommes vivaient sur le bord de la baie sans apercevoir pendant des mois un visage féminin.

Le retour au Pas.

A sept heures tapant, le train démarre. Jamais il n'a été aussi exact, et nous voici sur le sentier du

retour. Nous traversons les *barren lands*, les premiers conifères et les premiers trembles apparaissent, et un pauvre tamarack (mélèze) se cramponne à une colline.

"Savez-vous, me dit le représentant de commerce, que cette nuit il y a eu 34 degrés sous zéro dans le compartiment? "Je n'ai pas fermé l'oeil, d'autant plus que trois trappeurs ont passé la nuit ici et ont parlé haut et fort". — "Ces trappeurs étaient de braves types", dis-je, sans plus. Comment pouvait-on être peureux au point de craindre ces honnêtes et gais lurons et de n'avoir pas même osé descendre du train!

Lentement le convoi s'approche de la civilisation. Quelques voyageurs improvisent à Gillam une nouvelle soirée de danse et au mille 137 le *Pat's Palace* réunit les passagers. Les sautes de température étaient fortes, il y avait la nuit 32 degrés sous zéro dans le compartiment et le jour il y avait zéro à l'extérieur. "*The hell with this country*"¹ disait le petit représentant de commerce après avoir cuit près du poêle, durant une nuit moins froide.

A l'approche du Pas, les hommes se transforment et arborent des chemises blanches et des cravates, des souliers durs et des vestons.

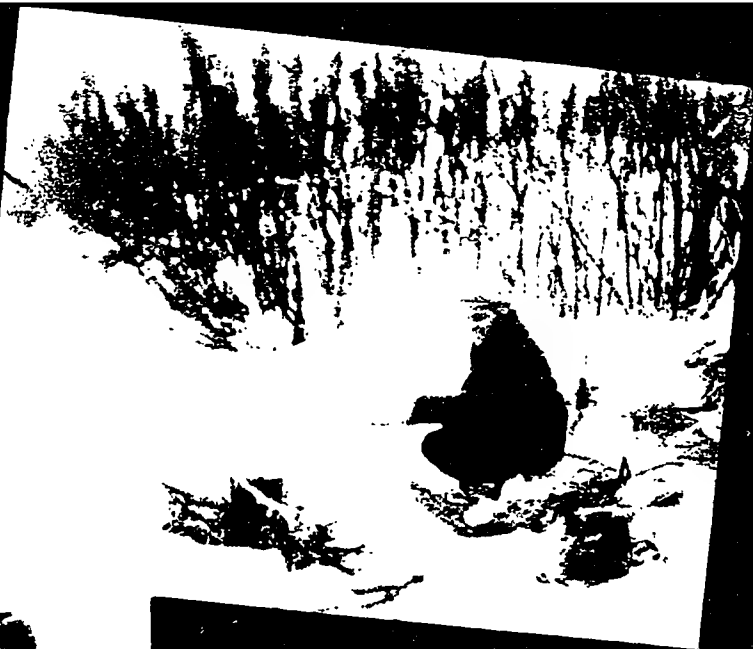
(1) "Au diable ce pays."



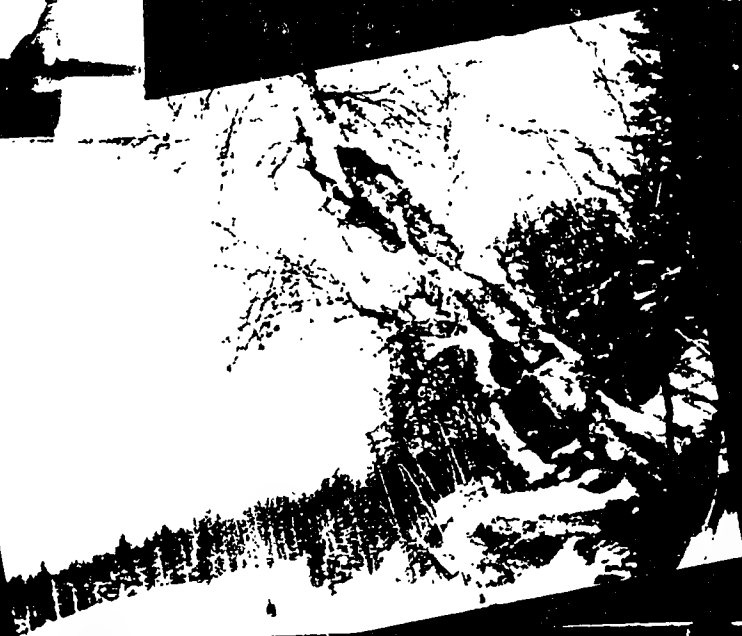
Le train traverse le pont de la Saskatchewan et s'arrête à la gare du Pas.

Je me retire dans ma chambre à l'*Opaskai Hotel*, espérant lire et écrire en paix. Quelqu'un frappe. C'est un prospecteur de *Herb Lake* qui désire me parler. Au diable l'importun. J'ai quarante lettres à lire.

*as au
lieu des
eiges.*



*Mikonze avait une
figure expressive.*





Dépeçage d'un cerf.



L'île à la Locke, Barb Lake.



*Jim, après
un beau coup
de carabine.*

III — PARTIE

Visite des mines de Flin-Flon et de Sherrit-Gordon.

J'ai séjourné quatre jours à Flin-Flon, cette ville champignon, surgie de terre en deux années à la suite des découvertes minérales et de leur exploitation par les capitaux canadiens et américains.

Le travail était toutefois considérablement ralenti par suite de la crise. Au lieu de 2,000 ouvriers la Cie n'en employait que 1,000 à 1,200. Ces hommes travaillaient 8 heures par jour et n'étaient plus payés que 66 cents l'heure, les contremaîtres gagnaient de 8 à 10 dollars par jour. Des quatre shafts, (puits), un seul, le principal, était en exploitation, par contre le *open pit* ou carrière à ciel ouvert, conservait sa fiévreuse activité.

L'histoire de ce "*open pit*" résume celle de la mine et de la ville. On vend encore à Flin-Flon des cartes postales représentant un lac et une île. Ce lac et cette île n'ont rien de spécial qui puisse retenir l'attention. Ils ne sont même pas pittoresques. La berge de l'un est dénudée et l'île est un îlot rocheux où se balancent quelques maigres épicias.

Cependant cette eau terne, et ces roches arides cachaient des richesses incalculables. Drainée par la

"gold pan" ¹ géante qu'était le lac, une couche d'alluvion épaisse de 7 pieds s'était accumulée, sur le fond dressé entre l'îlot et le bord. Cette couche qui contenait elle-même de l'or cachait une veine de quartz aurifère. Les premiers prospecteurs qui la découvrirent voilà dix ans, étaient de pauvres métis qui cédèrent leurs concessions à d'autres plus heureux. Ceux-ci eurent la chance de les vendre à une compagnie tout en restant eux-mêmes intéressés pour 5%. Les chemins de fer Nationaux toujours prêts à ouvrir une contrée nouvelle à l'activité humaine construisirent la voie ferrée qui relie actuellement Flin-Flon à la ville du Pas.

En quatre ans le nouveau centre minier dépassait en population la capitale du Nord.

La veine de quartz avait donné 4 dollars d'or à la tonne. Elle était épuisée, mais le mur de *green-stone* ² en contient lui-même, quoique dans une plus faible proportion et donne un débit considérable de minerais. C'est lui qu'on exploite en ce moment.

Un barrage asèche une partie du lac. Quatre "shuffles" (pelles mécaniques) qui ont coûté chacune 85,000 dollars, soulèvent 3 verges et demie cubes

(1) Gamelle: récipient en fer, dans lequel la poudre de roche aurifère est mêlée à l'eau. Le prospecteur imprime un mouvement rotatif irrégulier à la gamelle afin de séparer la poudre d'or de la roche concassée.

(2) Green-stone vient de l'allemand "Grunsteins" ou Roches vertes. Elles sont composées en majeure partie de diabases et de diorite (ALB. H. FAY, dans: A Glossary of the Mining and Mineral Industry" Washington, D. C.)

ou 10 tonnes à chaque effort. Un petit train transporte au *crusher* (concasseur) 22 verges et demie cubes à chaque voyage. En une journée 2,000 tonnes de minerais sont ainsi transportées. Ce *crusher* broie 25 tonnes en une minute et ne suffit pas au double débit de la carrière et du puits encore en activité.

Il faut un permis spécial pour visiter celui-ci. Mr. Green, le directeur de la mine, me l'a accordé aisément et me fait piloter par Iver, le capitaine de l'équipe de nuit.

Depuis le niveau le plus élevé jusqu'au septième, le dernier où l'on travaille, c'est-à-dire jusqu'à 650 pieds de profondeur, j'ai parcouru ce terrier humain, d'où l'on percevait à certains endroits le bruit sourd de la grande "*drill*" perforatrice de la carrière, et à d'autres les détonations des explosions de dynamite, aussitôt suivies de fumée et le grincement du "*jack hammer*" ou foret à main qu'un homme, semblable à un démon, manie sur la paroi d'un gouffre, car telle apparaît l'énorme cavité appelée "*top*". Iver m'assure que les premiers travaux pour ouvrir cette cavité n'ont commencé qu'en octobre dernier. Quels progrès accomplis depuis lors! La coupe du plan fait ressembler cette cavité à un toit pointu traversant 5 étages de "*levels*" (niveaux).



Des tonnes de minerais glissent avec fracas dans les "raises" (cheminées inclinées) ¹ et tombent jusqu'au fond du puits, simplifiant ainsi le travail de la remonte. Des wagonnets circulent dans les galeries principales, la plus longue galerie mesure 3,400 pieds.

Une inondation est coupée par un barrage. Consciencieusement, Iver me fait tout voir, à l'exception des deux niveaux inférieurs où le travail n'a pas encore été entamé et nécessite d'ailleurs une descente de 847 pieds sous terre. Ces niveaux sont prêts à être exploités. Le rendement du puits est d'environ 1,100 tonnes de minerais par jour: une demi-tonne de cuivre et 600 kilos de zinc.

Nos silhouettes éclairées par des lampes, glissent silencieuses entre les parois de schiste où courent de rares veines de quartz blanc et un peu de "greenstone". Aux environs du "stop" la paroi paraît être du zinc pur.

Les moteurs Norberry de 250 chevaux nous remontent en ascenseur à la surface; nous revenons à la "shafthouse". ² Je crois, me dit Iver, que je vous ai tout fait voir. Oui, mais il ne m'a pas tout dit. Il ne m'apprend rien sur le rendement journalier de la mine, en or, en cuivre et zinc. Pourquoi ces mystères? De temps à autre un articulet paraît dans un journal canadien citant des chiffres qui n'expliquent

(1) Couloirs inclinés par où monte ou descend le minéral.

(2) Bâtiment du chevalement (du puits).

rien. Si les journaux parlent de la production du cuivre et du zinc ils se taisent relativement à celle de l'or. Cet or est encore mêlé au cuivre que j'ai vu sortir incandescent du haut fourneau. Le tout est dirigé par convois entiers vers l'usine d'affinage de l'Ontario ou des Etats-Unis. 101 wagons, chacun de 40 tonnes de capacité, ont quitté Flin-Flon au mois de décembre.

Le chimiste qui vérifie le bouillonnement du cyanure pour l'évacuation du zinc ne répond pas à mes questions indiscrètes. Celui-là aussi respecte la consigne du silence.

Flin-Flon avec ses puits, sa carrière, son broyeur, ses huit moulins, ses vastes cuves tournantes où se sépare la boue aurifère, son haut fourneau que du haut des collines de la banlieue je regarde flamboyer, Flin-Flon est la réalisation d'un splendide effort humain.

Un retard du train ne me laissa qu'une nuit et quelques heures à Sherrit-Gordon. Monsieur Brown, le directeur de la mine me fit piloter par un jeune ingénieur français, M. R. Vincienne, originaire de Lyon. Celui-ci est quelque peu étonné de voir arriver, au lieu d'un ingénieur belge, un trappeur en mocassins.

Concentrateur mis à part, tout est prêt à Sherrit-Gordon pour l'exploitation qui commencera sur une petite échelle au mois de mars.



Il existe un projet de relier directement les deux centres miniers par le chemin de fer.

Aussi, la construction d'un haut fourneau est-elle inutile ici.

Vincienne me fait remarquer la simplification grâce à laquelle le même bocardeur sert deux fois et réduit la manipulation de moitié. Six autres bocardeurs à tamis travailleront le minerai avant son passage dans le cyanure.

Le puits, profond de 700 pieds, suit l'inclinaison de 51 degrés de la veine. Cette veine mesure une moyenne de 14 pieds de large sur trois milles de long. Les expériences ont donné 3% de cuivre, 3 1/2 de zinc et 0.80 dollar d'or et d'argent à la tonne. Le plancher est de quartzite, le plafond du gneiss. Trois niveaux dont le plus long atteint une longueur de 1,000 pieds se superposent déjà.

Un système de glissoires ou "raises" amènera les minerais dans le fond du puits où ils y seront immédiatement broyés, d'où suppression d'une manipulation.

Revenue au Pas, j'appris que Jim était parti pour le travail du bois. Autant dès lors accompagner Angus Boag, le prospecteur, dans la région de *Reed Lake* où je trouverai certainement des chiens pour rejoindre *Herb Lake* en temps voulu.

IV — PARTIE

Dans la région de Reed Lake.

Samedi, 24 janvier 1931.

Le train de la *Hudson Bay* s'est arrêté au mille 55. Sac au dos, portant nos *packs*, raquettes et carabines, provisions et *sleeping bags*, nous avons sauté dans trois pieds de neige fraîchement tombée, et déposé notre charge dans une cabane de l'arrêt où habite la famille du métis Nabess.

Une Indienne qui se respecte, dédaigne l'usage du peigne, du savon, du mouchoir de poche et de la fourchette. Celle qui mange en face de nous est, à n'en pas douter, une Cree pur sang. Par contre, les manières de Bill Nabess, son voisin de table, témoignent que les gouttes de sang blanc ne coulent pas en vain dans ses veines. Propre et soigné, il revient du Pas, fait escale chez ses parents et va rejoindre sa jeune femme à la pointe de *Reed Lake*. L'Indienne est la tante de celle-ci, et nous accompagnera également pendant la première partie de notre voyage. J'établirai, en effet, mes quartiers généraux dans la cabane de Boag située au nord de *Reed Lake* au "*Four Miles Portage*", d'où je compte rayonner dans la région.



Le repas coûte 50cts, prix invariable du Nord. Pour dormir, il est permis d'étendre son *sleeping bag* sur le sol. J'allais m'endormir lorsque deux femmes métisses s'approchèrent pour me demander conseil au sujet d'un bébé malade. Que faire? Nous téléphonons au Pas, obtenons une consultation à distance et il nous reste à espérer la guérison du bébé avant l'arrivée des médicaments qui prendront huit jours à atteindre leur destination.

Dimanche, 25 janvier.

Pendant 11 milles Angus et moi suivons chacun un sillon tracé dans la neige profonde par les patins de la *caboos* à poissons conduite par le jeune Pat Nabess. Dans cette *caboos*, Bill et sa tante ont également pris place. Nous y avons entassé nos sacs et nos provisions et sommes bien heureux de ne point voir buter définitivement une des deux haridelles qui la traînent, et qu'il faudra abattre à l'étape.

Le lac de l'Ile est situé à 11 milles de l'arrêt du chemin de fer et à 17 milles environ de la pointe de *Reed Lake*. En temps ordinaire, lorsque la tempête n'a pas recouvert la piste frayée d'une couche plus redoutable que celle de la première neige d'automne, la distance peut être parcourue en une journée. Il n'allait pas en être de même cette fois. Nous avions une heure et demie de retard sur l'horaire et la *caboos*

de relais ne se trouvait pas près de la petite tente de Bar..., plantée sur la rive du lac de l'Ile, dans un bois de jeunes épinettes noires.

Il est plus de deux heures. Aucun des voyageurs ne semble envisager l'éventualité de passer la nuit dans la petite tente. Nous sommes réunis dans la *caboos*, et je prends une leçon de cree à la grande joie des frères Nabess et même de l'Indienne. Le petit poêle va s'éteindre, la provision de bois est épuisée et rien n'arrive sur le lac de l'Ile, long de 4 milles.

Avec un soupir résigné les hommes s'arment de haches et les épinettes mortes tombent dans le bois. Le jour lentement s'assombrit. A plusieurs reprises les hommes me vantent le confort de la *caboos*, mais ayant remarqué que le plancher du véhicule était couvert d'une couche de glace, je choisis la tente comme dortoir, et j'eus vite fait de couper des jeunes branches d'épinettes et de joncher le sol de la tente de leurs brassées propres et odorantes. Que fais-tu, interroge Bill Nabess en français. "Je prépare mon lit." — "Pourquoi?" — "Il faisait sale là dedans". Bill paraît soucieux, ouvre la porte de la tente et s'éloigne sans mot dire, pendant que j'allume le petit poêle de l'étroit réduit.

Le jour est tombé et de gros nuages augmentent l'obscurité de cette nuit sans lune. De temps à autre, Bill ou Pat sortent de la tente et font avec une lampe



électrique des signaux sur la rive du lac. Enfin, très tard dans la soirée, le double relais arrive, conduit par un gros homme jovial et G. Bar... en personne. Celui-ci durant la traversée du lac avait dû, à pied et sans raquettes, précéder les chevaux, et malgré cette précaution, s'était égaré dans l'obscurité.

Propriétaire du magasin de *Reed Lake*, traitant en fourrures, commerçant en poisson et maître de poste bénévole, Bar... est un petit homme alerte et sympathique. Assis au fond de la tente, après avoir avalé des oeufs au bacon offerts par ses hôtes involontaires, il ouvre le sac de correspondances apporté par le jeune Pat. Les lettres, agendas et réclames sont triés à la lueur d'une lanterne d'écurie. Quand ces lettres arriveront-elles entre les mains du trappeur? et dans quel sac passeront-elles encore? Merveilleuse aventure des feuilles blanches guidées par un quelconque griffonnage. Magie du timbre-poste!

Avec les meilleurs chevaux, Pat et Bar... nous ont quittés pour le mille 55 tandis que le gros conducteur passera la nuit avec nous dans la tente, où j'ai accaparé un petit coin en priant le ciel que l'Indienne mal-propre ait la bonne inspiration de dormir dans la caboos. Hélas, elle se décide à m'adresser la parole. "Où couchez-vous?"—"Ici".—Sans mot dire, elle apporte son sac de couchage et le place dans l'autre coin.

A mon grand amusement, un à un les hommes fuient le sol glacé du véhicule à poisson tant vanté pour son confort et s'installent sur mes branches d'épinettes. Bill, arrivé le dernier, sera le seul à n'y point trouver place et passera une nuit blanche à lutter contre le froid dans la *cabooos*.

Le gros conducteur dispose d'un espace si restreint pour étendre sa botte de foin qu'il s'y trouve plus assis qu'étendu. Il n'en ronfle pas moins comme un feu de forge... je le vis s'éveiller soudain et sortir de la tente. L'Indienne surgit de son coin d'ombre, son sac de couchage sous le bras et se lança à grandes enjambées à la poursuite du fuyard dans la neige molle et profonde. Elle criait à en perdre le souffle: "Nashum napéo! Nashum napéo! (bel homme, bel homme). L'homme se maintenait à distance et répondait ironiquement: "Niuapama! Niuapama" (je le sais, viens avec moi). Je les suivis à la course pour aboutir dans un massif d'épicéas où Bill C. de *Herb Lake* grillait un "steak" de caribou; la neige fondait à l'emplacement de son feu et découvrait une veine de quartz aurifère. Cet or fondait aussi mais Bill ne s'en apercevait pas et chantait en riant un refrain cree intraduisible...

"*I never had such a tough trip as this*",¹ disait Angus à voix étouffée, ce qui néanmoins me ré-

(1) "Je n'ai jamais fait un rude voyage comme celui-ci".



veilla en sursaut. Alors seulement je me rendis compte que je venais de rêver pendant que le conducteur qui gelait, avait rallumé le feu, et que l'Indienne dormait dans un coin. Quant à Bill C., il était loin de nous.

Lundi, 26 janvier.

A huit heures du matin, la *caboo*s traînée par des chevaux moins étiques prend le large sur le lac de l'Ile, abandonnant le gros conducteur à son triste sort.

Nonobstant le chemin frayé par les chevaux de Bar... nos bêtes, n'avançant qu'avec peine, pouvaient encore moins nous traîner. Aussi Angus et moi, précédant l'équipage, avions-nous décidé de marcher jusqu'à *Reed Lake*, si c'était possible.

Nous n'étions pas fâchés de quitter l'atmosphère fétide de la boîte de toile, ainsi que la promiscuité de l'Indienne, et avançons allègrement sur le lac de l'Ile, respirant à pleins poumons l'air pur du matin. Le soleil levant jetait des lueurs rosées sur la neige immaculée, toiles de gaze, fluides et mouvantes, tamisant la ligne noire des sapins. Dans ce scintillement vaporeux et violent à la fois l'équipage, rendu minuscule par la distance, ressemblait à un vapeur fendant des flots paisibles.

Nous nous enfoncions dans le bois. Marchant d'un pas léger dans la neige lourde où la trace des

patins de la *caboos* n'était d'aucune aide pour mes raquettes, j'envisageais cependant sans appréhension les 13 milles qu'il nous restait à parcourir. Comment allait se comporter mon compagnon? Quel était son caractère? Connaissait-il le pays à fond? C'était un Canadien pur sang, chose exceptionnelle dans le Nord. Originaire de l'Ontario, il était depuis quatre ans dans le pays. Agé d'une cinquantaine d'années, il ménageait ses forces, mais paraissait dur à cuire, "tough" suivant l'expression locale.

La piste traversait des marais où la neige était encore plus profonde que dans le bois, et de faibles collines où poussaient quelques pins clairsemés. Je m'arrêtai au creux d'un vallonement, où, à la suite d'inondations printanières, les épinettes avaient été noyées et dressaient leurs chicots grisâtres sur la nappe blanche. Angus savait-il quelle distance nous avions encore à parcourir? "Combien de temps nous faudra-t-il marcher encore pour atteindre la Pointe?" — "Deux petites heures", répondit-il sans hésitation.

Nous avions plus de quarante minutes d'avance sur la *caboos* traînant nos provisions. Pourquoi l'attendre? Je brisai la neige épaisse une heure encore et m'étonnais de ne pas voir le petit lac marqué sur la carte. Angus m'avoua alors qu'il s'était trompé. "Je me croyais plus loin lorsque je vous ai dit qu'il ne restait plus que deux heures de marche. On a chan-

gé la ligne du portage. Je passe pour la première fois sur celle-ci". Cette ligne n'en finissait plus!

Tout à coup je vis une fumée bleue s'élever au-dessus d'un bois d'épinettes et au détour de la piste apparut la *caboo*s du second relais. Le gars qui la conduisait arrêta l'attelage et nous avertit qu'il restait une heure et demie de marche avant d'atteindre le petit lac.

"Oh! dit Angus, en s'esclaffant, nous ferons cela en une demi-heure", et nous nous écartâmes pour laisser passer les chevaux. Le gars avait raison. Au bout d'une heure et vingt seulement, nous débouchions sur le petit lac, long d'un mille et demi.

J'avais brisé la lourde neige pendant 12 milles: la cadence de mon pas perdait sa régularité. Je craignais de ressentir des crampes, dans les muscles durcis par la fatigue. C'était au tour d'Angus, me semblait-il, de marcher le premier durant les 5 milles qu'il nous restait à parcourir. Je m'écartai dans cette intention pour laisser passer mon compagnon mais constatai avec étonnement qu'il trébuchait et ne posait même plus ses raquettes dans mes empreintes. Arrivé à ma hauteur il s'arrêta, se débarrassa de ses raquettes et risqua quelques pas en mocassins. L'effet en fut si désastreux qu'il remit ses raquettes, et le visage collé à la neige, en prit une poignée qu'il porta à sa bouche. "C'est affaiblissant, dis-je, ne recom-

mencez plus". Le prospecteur ne répondit pas mais grimaça un sourire quand je l'obligeai à marcher en tête. "Seriez-vous fatiguée?" questionna-t-il avec une ironie moqueuse. "Non, mais j'ai faim". — "Moi, j'ai soif, dit-il, et il reprit de la neige". "Prenez garde, dis-je, les chevaux et les chiens peuvent en manger impunément mais les hommes en perdent leurs forces". Il marchait cependant devant moi, mais ses épaules étaient voûtées et je le trouvai subitement vieilli.

Pour faire avancer un chien éreinté il faut user du fouet, avec un homme il suffit de blesser son amour-propre. "Si vous ne pouvez plus avancer, je construirai un feu ici et irai quérir un attelage de chiens à la Pointe. Vous y arriverez confortablement étendu dans une bonne couverture de plume. "Angus riait et répondait par des blagues du même genre. Soutenant mutuellement notre courage, nous arrivâmes à la baie sud-ouest de *Reed Lake* à 3 milles de la Pointe, qui devait être notre havre de repos.

Ces trois derniers milles nous parurent plus longs que dix autres, nous ne blaguions plus et jetions de temps en temps un coup d'oeil sur les cabanes, faciles à distinguer de loin, grâce à l'extrême pureté de l'air.

Dans le bois, le thermomètre aurait marqué 15 à 20 degrés sous zéro; sur l'étendue du lac, il aurait



encore dû baisser de 5 à 6 degrés. Les sourcils adhéraient aux bonnets de fourrure et les cils se soudaient jusqu'à fermer les yeux. Dans le bois, alors que nous avions la possibilité de nous reposer en faisant du feu, la faim et la soif nous poussaient en avant; sur le lac où nous ne pouvions plus nous arrêter sous peine de mourir gelés, nous avançons comme des hallucinés, les oreilles bourdonnantes, l'oeil troublé et le pas trébuchant.

Angus voyait assez clair cependant pour prendre au plus court. Il avait abandonné la piste sinueuse des *caboos* qui avaient visiblement erré la nuit ou dans la tempête de neige. Il trébuchait constamment et tombait parfois aux endroits où les bancs de neige gelée se succédaient à niveaux différents. Quoique marchant sur une piste frayée, je ne les distinguais moi-même que très mal. Le neige se teintait de rose puis me sembla rouge, dès lors je tins les yeux exclusivement fixés sur les raquettes de mon chef de file titubant. Profitant de ses chutes pour manger de la neige il s'attirait mes reproches. "Si vous continuez, vous vous sentirez encore plus faible" ou bien "arrêtez donc de manger de la neige, vous n'arriverez jamais". Mais Angus était devenu insensible à la colère comme à la blague, et ne répondait plus, s'arrêtant à chaque instant poussé par la soif insatiable qui

ne lâche plus celui qui a eu la faiblesse d'espérer l'assouvir avec de la neige.

Sous notre double poids, les bancs de neige gelée s'affaissaient avec un crissement semblable à un vol de ptarmigans fendant l'air, et instinctivement, je levais la tête cherchant le point noir de leur queue, sur la terre uniformément blanche.

La croûte gelée recouvrant plus de trois pieds d'épaisseur de neige molle, n'était pas assez solide pour soutenir Angus, par contre, en marchant vite à côté de sa piste il m'arrivait de parcourir tout un espace sans m'y enfoncer. C'est pourquoi, abandonnant mon compagnon à sa lente progression, je pris les devants et arrivai seule à la maison Gisleson, éreintée et mourant de soif et de faim. "*Back again eh!*"¹ me dit la métisse en signe de bienvenue, "*Yes, I am hungry*".² Mais Mrs. Gisleson pensait à autre chose qu'à me préparer un repas. Ses petites filles collées aux jupes, elle regardait obstinément à la fenêtre. Une jeune métisse, la femme de Bill Nabess, paraissait aussi intriguée qu'elle et parlait avec volubilité en Cree, cette langue mélodieuse dont je connais quelques mots, mais dans laquelle il m'est encore impossible de comprendre une conversation rapide. "*Somebody is coming*",³ dit Mrs. Gisleson. "*Who is that*

(1) "Revenue de nouveau, n'est-ce pas!"

(2) Oui et j'ai faim.

(3) "Quelqu'un vient."



old man which follows you?" ¹ insista-t-elle. "*It is Angus Boag*", dis-je, "*I thought you knew him*". ² "*Is that Angus Boag*" ³ s'exclama la métisse, n'en croyant pas ses yeux. Angus, en aussi piteux état que je l'avais été moi-même, montait en ce moment la berge; il fallut se rendre à l'évidence, c'était bien lui. Il poussa la porte et dit: "*We are hungry*". ⁴ Alors seulement Mrs. Gisleson se précipita vers ses fourneaux.

Il était passé deux heures, et depuis six heures du matin nous avions marché sans manger.

Mardi, 27 janvier.

Une distance de 9 milles sépare la Pointe de la baie du nord-ouest où Angus a établi ses quartiers généraux dans une spacieuse cabane enfouie parmi de beaux épicéas dominant la rive. Nous avons parcouru cette courte étape sans difficulté, suivis par le *team* de Jack Allison, l'associé de B. Cet équipage de sept magnifiques *huskies* traînant nos sacs et nos provisions avec une facilité et un entrain magnifiques, s'était rangé devant la porte du prospecteur. La neige accumulée dérobait aux yeux non avertis les proportions spacieuses de la cabane. Angus eut vite fait d'en débayer l'entrée et d'allumer le feu

(1) "Quel est ce vieil homme qui vous suit?"

(2) "C'est Angus Boag, je croyais que vous le connaissiez".

(3) "C'est cela, Angus Boag."

(4) "Nous avons faim."

pendant que j'introduisais bagages et provisions et nettoyait les ustensiles indispensables à un premier repas. Nous avons convenu qu'Angus jouerait le *cook*, et moi le *cooky*, en d'autres mots il ferait la cuisine et je laverais les assiettes. J'ai bien fait, car d'une main experte le prospecteur maniait la poêle où croustilla bientôt une superbe omelette au bacon. "No complaints?", interroge le *cook*. Je n'aurais garde de me plaindre, la coutume du Nord obligeant le premier plaignant à faire la cuisine à son tour.

Le 1er jour, l'ouvrage du *cooky* n'est pas une sinécure; vaisselle, casseroles, pots à café et à thé, cuillers d'étain rangées en bataillons respectables, sont couverts d'une couche épaisse de poussière. "Ce sont ces sales métiers qui les ont laissés dans cet état", dit Angus. J'éclatai de rire. Les pauvres métiers ont bon dos, et les blancs ont la mauvaise habitude de les accuser de tous les méfaits.

Angus n'est pas le seul prospecteur qui ait sa cabane au "*Four Miles Portage*". Une dizaine d'autres habitations se groupent le long de la rive. Elles sont abandonnées en hiver; par contre, trois trappeurs y ont établi leur port d'attache principal.

Lambert N. a jeté son dévolu dans la direction du nord, plus loin que *Morton Lake*; Bill Carr le long de la *Grass River*, dans la direction de l'ouest vers *Elbow Lake*, et Yalmer Petersen a tracé la ligne de

son sentier entre celle de ses voisins, s'attribuant une région boisée coupée de petits lacs, dans la direction du nord-ouest.

Bill Carr et Lambert N., n'étant pas mariés, ne viennent au *Four Miles* qu'à titre de repos et de ravitaillement. Ils n'y font que de courts séjours et reprennent ensuite leur sentier, s'arrêtant dans des cabanes de plus petites dimensions.

Yalmer est moins vagabond. Il a épousé une jeune et jolie métisse qui reste à demeure au *Four Miles* pendant que son mari effectue les randonnées indispensables le long de sa ligne.

Helen Petersen était seule présente au *Four Miles* lors de notre arrivée, aussi passâmes-nous la soirée chez elle. Sympathique et souriante comme le sont toutes ses congénères dès que la connaissance est faite, elle a en outre un regard malicieux et une gaieté contagieuse.

Mercredi, 28 janvier.

La neige accumulée sur le toit, fondait à la chaleur du feu, perçait la couche de papier imperméable, s'infiltrait à travers la mousse grise et les billots, et tombait à grosses gouttes dans la cabane.

La matinée se passa tout entière à débayer la toiture, tandis que l'après-midi, nous brisions un sentier à travers bois jusqu'à la baie de l'Est. Je comp-

tais l'allonger plus tard et élargir ainsi mon rayon de chasse. Je pensais devoir séjourner au portage pendant un temps indéfini. Je n'avais pas de chiens, la neige lourde effrayait Angus qui renonçait à m'accompagner plus au nord. Je devais attendre le retour des trappeurs et faire un arrangement avec eux.

Jeudi, 29 janvier.

C'est toujours une joie et un soulagement de m'échapper dans la solitude, et, marchant seule, de me laisser griser par la nature.

J'avais vers *Morton Lake*. Le portage y est largement tracé dans la forêt d'épinettes. Véritable percée allant du sud au nord, longue de quatre milles, sans crochets ni vallonnements. Ensuite sans autre obstacle, le voyageur peut rejoindre en été la rivière "Bois-Brûlé" (*Burntwood*) affluent de la Nelson qui se jette également ainsi que la Rivière-aux-Herbes dans le lac Fendu (*Split Lake*).

Si la neige est lourde et molle, le fond du sentier est durci par le passage du trappeur Lambert N. Il était dix heures du matin. De nombreuses poules de prairies et gélinoites, effrayées par le bruit de mes pas se précipitaient de leur trou de neige pour se jucher sur le premier arbre venu. A quoi bon les déchiqueter avec ma 405? Mais un autre chasseur les avait vues.



Le faucon pèlerin, blanc et gris de fer, s'exerçant au vol à voile, plongeait brusquement en décrivant des arabesques sur une poule de prairie tapie derrière une branche d'épinette noire. Il allait s'en saisir, lorsque m'ayant vue il exécuta un crochet fantastique et s'éloigna.

Des traces d'orignal et de caribou croisent le portage. Le ciel s'obscurcit. De bleu pâle il devient gris, puis plus sombre encore, et sournoisement la neige enveloppe d'ouate les êtres vivants et les arbres, ajoutant une couche de plus au lourd linceul, effaçant les empreintes, étouffant la vie. Mon capuchon s'alourdit. Il suffirait de demeurer un instant immobile pour ressembler à un des innombrables petits conifères bordant le portage.

Ayant accompli deux heures de marche je découvris enfin *Morton Lake*. Un pâle soleil éclairait un îlot pittoresque. Sur la rive, deux canots retournés évoquaient de magnifiques voyages nautiques. Supputant déjà de futures randonnées en une saison plus clémente je revins au *Four Miles*.

Le ménage Petersen et Lambert N. nous rendirent visite le soir. Petersen, Suédois de petite taille, blondasse sous sa "tuque"⁽¹⁾ de laine, un foulard de soie claire autour du cou, parle de son enfance: pauvre garçon abandonné, mousse rudoyé à bord d'un na-

(1) "Bonnet".

vire marchand. "*A poor kid, you know!*"¹ Se serait-il échappé d'un navire pour échouer de ville en ville jusqu'à ce dernier havre?

Durant cette longue soirée les sujets les plus divers furent débattus, principalement ceux ayant trait aux mines et à la crise.

Les compagnies minières ne trouvant plus de débouché aux matières premières, les prospecteurs ne peuvent plus vendre leurs concessions. Pauvres gens! Je connais la mentalité de ces hommes "*tough*" (rudes), leurs labeurs, leurs désillusions, leur position sans issue à moins d'un brusque revirement de l'économie mondiale. Abrutis par leur dénuement, ils n'envisagent qu'un seul remède à leur situation précaire. Ce remède c'est une nouvelle guerre.

En temps normal, la possession de quelques centaines de dollars met toutes les jouissances de la ville à leur portée, jusqu'au jour où leur poche sera vide et leur gosier à nouveau sec.

Un des prospecteurs qui avait vendu Flin-Flon n'était-il pas sur la paille en ce moment?

Grisé par la richesse, il avait distribué les dollars dans les rues du Pas, le reste s'était évaporé en banquets et souïeries. Sur une plus petite échelle il en était de même de ceux qui avaient vendu des *claims* à des compagnies. Peu d'entre eux avaient thésaurisé.

(1) "Un pauvre enfant, vous savez!"



Le Nord est âpre. Il exige pour y conquérir la fortune, outre la patience, la santé et une bonne dose de veine, la faculté de souffrir, qui, une fois acquise désarme souvent l'homme et le rend incapable de jouir des biens venus trop tardivement à sa portée.

Ils sont venus de toutes les contrées et tous parlent de retourner dans leur pays d'origine, mais le Nord les a pris et ne les rendra plus. L'un d'eux disparaîtra sous la glace pourrie, un autre sera emporté dans un rapide, un troisième, surpris par la tempête de neige, mourra de froid à deux pas de sa cabane, un autre périra seul sur sa ligne de trappe et ses chiens attachés rongeront leur chaîne avant de crever de faim. Quelques-uns soignés par un voisin mourront dans leur cabane... (Deux tombes voisinent au *Four Miles*, celle d'un métis et d'une petite Gisleson enterrés sans prêtre et sans croix.) En attendant, la vente des fourrures les fait vivre. Trappeurs, prospecteurs, il vaudrait la plupart du temps mieux pour eux, qu'ils ne découvrirent jamais le filon de quartz et demeuraient exclusivement occupés de leurs pièges.

Leur lutte de chaque jour n'est pas idéalisée par la foi, encore moins adoucie par la présence d'une femme. Elles sont si rares! La charité est un prêt rendu, et s'ils obéissent si largement aux lois de l'hospitalité c'est en quelque sorte pour se défendre eux-

mêmes et s'unir contre l'âpreté du climat, le premier et le plus dangereux ennemi...

Yalmer avait épousé Helen, la belle métisse. Il était heureux. Avec lui, je pouvais discuter avec sérénité. Angus, Canadien ruiné, présentant un curieux mélange d'illusion et de rancœur, était naturellement taciturne. Nous avions oublié la présence du second Suédois lorsque tout à coup une voix cavernueuse trancha brutalement: "There must be another war".¹ Nous trassaillîmes et nous nous retournâmes tous vers un coin où les lueurs de la lampe ne perçaient plus l'obscurité. Assis sur une provision de bois coupé, les mains aux genoux, Lambert N. s'y tenait à l'écart dans une position figée.

Un silence lourd et embarrassant pesa sur notre petit groupe si animé quelques instants auparavant.

Angus sentant une diversion nécessaire ajouta machinalement une bûche dans le poêle. A la lueur qui en résulta nous aperçûmes un court instant, le trappeur osseux, à l'immonde *parka* de cuir de caribou, au bonnet de laine juché sur sa tête hirsute, Lambert N, le pionnier de la région, le découvreur de la *North-Star*, au masque sans âge ridé par les intempéries, prospecteur aigri par les espoirs déçus. Lambert N. a parlé et ses yeux d'acier enfouis sous l'arcade sourcilière dardant sur moi un regard dur,

(1) "Il devrait y avoir une autre guerre."



rancunier et mauvais, exigeaient une réponse. L'association d'idées me suggéra de répondre par une question: "De quoi vous plaignez-vous? La *Consolidated Smelter* n'a-t-elle pas pris une option de 80 mille dollars sur la *North-Star*, tandis que les autres prospecteurs restent avec leurs propriétés sans entrevoir la possibilité de les vendre."

Debout, les épaules accolées à la paroi de billots, je suis en pleine lumière et m'adresse à un être invisible. Va-t-il riposter?

"La *North-Star* n'est plus à vendre", prononce lentement Lambert N. d'une voix sourde.

"Comment, plus à vendre?" — Non. Et plus un étranger n'y pourra faire des travaux."

Au ton acerbe de la voix, les yeux doivent luire de colère. L'homme est-il fou? Non, ce n'est qu'un trappeur solitaire et aigri. Yalmer Petersen multiplie les signes pour détourner mon attention et m'explique comment et pourquoi la *Consolidated* a laissé tomber l'option, sans que les huit associés de la *North-Star* pussent en retirer le moindre bénéfice.

Le C.P.R.¹ avait projeté la construction d'une voie de chemin de fer reliant Flin-Flon à *Herb Lake*. Cette ligne devait passer au nord de *Reed Lake* non loin de la *North-Star* dont l'exploitation aurait été de ce fait considérablement facilitée. La *Consolidated* prit l'op-

(1) "Canadian Pacific Railway".

tion et effectua des travaux importants. Six lignes de tranchées coupent les trois veines de quartz. Mais la compagnie n'acheta pas la *North-Star*. Yalmer, un des huit associés, voulait me convaincre que cette renonciation n'était pas due à une désillusion, mais à l'échec du projet de chemin de fer, et me dessina le plan des filons.

J'exprimai mon désir de les visiter mais ne parlai pas de me rendre immédiatement sur les lieux. L'opposition de Lambert N. était trop évidente. Il fallait d'abord la vaincre.

Nos hôtes nous quittèrent à dix heures du soir. Le bruit de leurs pas s'éloigna sur le sentier durci. Yalmer me conduira-t-il sur les *claims*? Non, ce sera toi-même, étrange Lambert N., jaloux de ton or.

Vendredi, 30 janvier.

J'expérimente la façon canadienne d'entretenir les armes à feu; celle de nos pays est en effet inutilisable, le grand froid gelant l'huile et coinçant le mécanisme. Les fusils doivent être nettoyés à l'eau chaude, essuyés loin du feu, puis placés à l'extérieur.

Les poèmes de W. Service, sont d'un grand secours à celui qui doit passer de longues heures en face de lui-même. Service, employé dans l'Alaska, a compris la beauté de l'effort dans le froid immobile, la tristesse des solitudes, le charme prenant de ces



régions âpres et splendides que nul ne peut comprendre sans y avoir vécu. L'homme du Nord s'y débat contre des forces extérieures autant que contre lui-même.

Plus d'un trappeur possède les oeuvres de Service. Yalmer Petersen m'a prêté divers livres de cet auteur. Je me plonge dans cette lecture jusqu'à ce que la lune se lève sur la terre blanche qui semble elle-même diffuser la lumière.

Deux cheminées seulement fument au Portage car Lambert N. est parti à la Pointe renouveler ses provisions.

Samedi, 31 janvier.

La journée reposante d'hier m'a donné le temps de réfléchir aux difficultés de trouver l'équipage indispensable pour me rendre à *Loonhead Lake* et à la *North-Star*.

Petersen demeure silencieux quand je lui parle de ce voyage. Il ne veut pas s'opposer au principal associé et excuse Lambert N. de ses aigreurs, "*He had a very hard time, you know! He knows what hardship is!*"¹

Les six autres associés étant disséminés sur la voie du chemin de fer ou au Pas, je ne puis compter sur eux pour me mener à leurs propriétés.

Il me faut attendre que Yalmer influence Lam-

(1) "Il a eu la vie dure. Il sait ce qu'est la misère!"

bert et le fasse revenir sur ses paroles inconsidérées de l'avant-dernière soirée.

Sur le lac, un point noir, d'abord minuscule, va grossissant. Lambert revient du magasin de la Pointe. Pareil à ses chiens-loups, hargneux et insaisissable, il disparaît dans sa cabane. J'attends en vain sa visite. Apparemment il a maintenu sa décision hostile.

Rageant, je pars sur mon sentier de l'est, et suis, pendant plus d'une heure, une piste fraîche de deux orignaux. Demain le vent soufflera et rendra l'approche moins difficile.

Dimanche, 1 février.

Je me suis trompée, Lambert est revenu avec d'autres dispositions à mon égard. Qui l'aura influencé? Il se déclare prêt à partir lorsque je voudrai. Ce sera donc demain.

Je réduis bagages et provisions au minimum. Yalmer me loue un de ses chiens, afin de compléter l'attelage boiteux de Lambert N. "Je vous confie "Bob", me dit son maître. C'est vous qui conduirez le toboggan. N. est trop rude envers les animaux". Je promis et me rendis chez N.

Sur le terrain purement minéral, Lambert parle avec confiance, mais son regard ne se fixe jamais sur le mien. Je ne réussis pas non plus à saisir à l'improviste une expression qui trahisse l'âme. Il parle

peu, explique mal ou se contredit. Sait-on jamais où est la vérité?

Le temps, doux le jour, fraîchit brusquement le soir. Il tombe une pluie gelée, annonce d'un changement de température. Trois jours très froids au moins sont les pronostics émis par Lambert N. à la soirée habituelle chez Petersen où nous jouons "Chasse coeur" et "King Pedro".

Lundi, 2 février.

Que dirait Jim en voyant le peu de soin que prend N. à lacer son toboggan? Je fais mentalement la comparaison des deux équipages?

Le trappeur s'attelle en flèche, un harnais à la hauteur de la poitrine. Vient ensuite un de ses chiens-loups, puis Bob maigre et résigné. Je marche derrière la charge, la corde de direction en mains. Le chien boiteux me suit, traînant ses harnais loin de mon atteinte.

L'allure fuyante des chiens de Lambert, leurs oreilles pointues, leur constitution analogue à celle de nos bergers malinois, et les reflets rouges de leurs yeux ne laissent subsister aucun doute sur leur origine sauvage. Les traitements brutaux de leur maître ont accentué leur caractère hargneux et méchant. Il est inutile de chercher à gagner leur confiance durant les huit jours de voyage. Aussi suis-je décidée à user uniquement du bâton.

L'homme au contraire semble apprivoisé. Sa rudesse et son âpreté passées m'ont moins étonnée que sa douceur et sa docilité actuelles. Son visage hâlé et creusé de rides profondes, devenu incapable, semble-t-il, d'exprimer la joie ou l'ennui et portant le masque du fatalisme de ceux qui ont renoncé à lutter contre des forces supérieures, laisse percer de temps en temps un sourire, et ses yeux transparents n'expriment plus la haine de l'homme ulcéré et aigri qui m'ont foudroyée dans l'ombre de la cabane d'Angus... Toutefois ces yeux ont l'air vide de pensées et de sentiments.

Nous avançons sur le portage. La pluie de glace cristallisée sur les arbres, brille de mille reflets sous le soleil pâle. La forêt ainsi vêtue est magnifique.

L'homme maigre peine dans le harnais. Les chiens maniés par une main étrangère ne donnent pas la mesure de leur force. Armée d'un bâton, je les frappe. Que Yalmer me pardonne, mais le pauvre Bob reçoit sa part de coups.

Notre véritable labeur ne commence qu'à *Morton Lake*. Le neige molle a recouvert l'ancienne piste de Lambert et l'eau s'est infiltrée par des crevasses sous la neige et nous oblige à effectuer des détours afin de protéger la base du toboggan contre l'humidité. Dès lors, je dois aider constamment hom-



me et chiens et pousser l'arrière de la charge avec mon bâton.

Un homme lourdement chargé vient à notre rencontre. Il porte une barbe fauve, témoignage d'un long séjour dans le bois. Il fait partie d'un groupe de travailleurs occupés à des concessions situées au sud de la *North-Star*. Il semble fatigué et s'appuie sur sa carabine pour nous parler, avant de continuer sa route vers le *Four Miles*.

La neige s'amollit sous les rayons plus ardents du soleil. Nous nous arrêtons dans une baie bien abritée du vent et entamons nos provisions de route. Lambert a coupé du bois et allumé le feu, j'ai fait le thé avec de l'eau de neige, cuit le bacon et placé le *bannock* et le miel à portée de la main. Mon compagnon mange du bout des dents à la manière métisse, mais boit abondamment du thé. "*Always dry*",¹ dit-il, pour s'excuser du surcroît d'ouvrage qu'il provoque. Je faisais fondre de l'eau de neige et étais à cent lieues de deviner le travail laborieux de son esprit. Assis sur ses branches d'épinettes il s'arrêta de boire avec bruit son thé bouillant, et, me considérant avec une indéfinissable expression, me dit à brûle-pourpoint: "*You're here for radium.*"² — Non, dis-je sèchement, je suis ici pour l'or". — "*No, No*", insista-

(1) "Toujours altéré."

(2) "Vous êtes ici pour le radium?"



*Barb Lake
Pie-grièche du
Canada appelée
vulgairement
"Whiskey-Sack".*



Après la traversée de Reed Lake en toboggan.



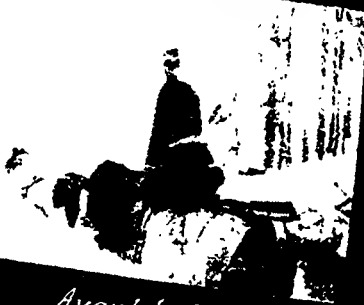
*Trappeur montant
un piège sur son
chemin.*



*L'auteur tendant
un piège.*



*Conduite d'un
toboggan à travers bois.*



Avant le départ.

Un portage.

t-il avec l'obstination d'un enfant qui ne veut plus s'en faire accroire. "*You're here for radium. All right, and you are the woman who discovered it!*"¹ Sa voix avait des intonations triomphales. Je cherchai en vain à le convaincre que je n'étais pas la personne universellement connue à ce sujet mais par un défaut de mémoire pardonnable sous ces latitudes, je ne me souvenais plus du nom de la savante, me creusais en vain la tête pour le retrouver, et mon embarras fortifiait le trappeur dans sa conviction admirative. "*She is a smart woman anyway,*"² disait-il avec un exaspérant sourire entendu.

Au nord de *Morton Lake* le nom me revint brusquement à la mémoire. Je cessai de pousser l'attelage et les chiens s'étant arrêtés, je criai à Lambert: "*Mrs. Curie is her name. I remember it now!*"³ Je croyais lire une déception sur son visage mais à mon grand étonnement il n'en était rien, et il continua à me considérer comme madame Curie.

Des collines raides séparent le nord de *Morton Lake* du petit lac (*Gordon Lake*) où nous comptons nous arrêter pour la nuit dans une cabane appartenant à une compagnie minière et que Lambert N. s'est appropriée momentanément. Gravier ces collines alors que les chiens et nous-mêmes étions déjà fati-

(1) "Vous êtes ici pour le radium, certainement, et vous êtes, la femme qui l'a découvert."

(2) "C'est en tous cas une femme très capable."

(3) "Son nom est Mme Curie. Je m'en souviens maintenant."

gués fut le calvaire de notre voyage. Le trappeur tirait, je poussais à l'arrière du toboggan presque vertical et frappais les pauvres chiens sans cependant réussir à faire coïncider leur coup de collier avec nos efforts. En pareil cas on devient dur envers les animaux et la fureur soulevée, en face de l'exaspérante force d'inertie, se traduit facilement par des mots vigoureux. Mon vocabulaire français, anglais, flamand, espagnol et cree y passa tout entier. Sur la pente raide, Lambert s'arrêta de tirer, et me dominant d'une hauteur d'homme il me dit avec un pâle sourire: "*The dogs don't understand Cree, Mrs. Curie*". ¹ A ses yeux de prospecteur la découverte du radium n'avait certes pas dû se faire dans un laboratoire!

Dans la cabane de planches ma patience fut mise à l'épreuve d'une plus désagréable façon. "Tous les Belges sont bons cuisiniers, me déclara Lambert, moi je n'en connais rien, c'est donc vous qui jouerez le cook pendant notre voyage", et, sans attendre ma réponse, il était sorti, coupait du bois, s'occupait des chiens, toutes choses qui me plaisent, tandis que les bras ballants devant mon minuscule fourneau où mijotait un quartier de viande gelée d'orignal, je maudissais la bonne réputation culinaire de mon pays.

Lambert, ne passant jamais plus d'un jour à *Gordon Lake*, ne se donnait pas la peine de faire un

(1) "Les chiens ne comprennent pas le Cree, Mme Curie."

trou dans la glace pour puiser de l'eau; bougonnant, je remplissais de neige les casseroles lorsqu'une idée lumineuse me traversa l'esprit. La coutume du "*no complaints*" serait appliquée dès ce soir. Je cuirai mal la viande ou la brûlerai; le Suédois ferait une remarque, à laquelle je répondrai: "C'est à vous à faire la cuisine dorénavant".

Le soir venu Lambert mangeait. Je le surveillais du coin de l'oeil. "Eh bien?" Il mastiquait la viande filandreuse avec une lenteur voulue. "*Fine! Fine!*"¹ dit-il, les Belges sont réellement de bons cuisiniers." J'étais désespérée!

Lambert, silencieux compagnon pour tout autre, éprouve la nécessité de connaître mon opinion sur les sujets les plus divers: minéralisation, crise économique, moeurs des vieux pays comparées à celles du Nord. J'étais questionnée sur le divorce, la guerre et ses causes. Il était insatiable et assommant, le type parfait de ces raseurs auxquels on ne peut pas répondre par monosyllabes distraits, et qu'il est impossible de faire parler longuement pour pouvoir se reposer et fumer en paix.

J'accaparerai un châssis à même le sol, et le couvris de paille. Lambert s'installa sur le plancher le long du feu. Allait-il se taire? Non. "*You know*

(1) "Excellent! Excellent!"



what hardship is"¹ disait-il, et il parlait certainement encore pendant mon premier sommeil.

Nous n'avions marché que seize milles, et effectuerons ainsi en deux jours l'étape que nous aurions dû parcourir en moitié moins de temps.

Mardi, 3 février.

Un vent épouvantable avait soufflé toute la nuit, mais malgré mes appréhensions, la petite cabane de planches ne s'était pas envolée. Au lever du soleil, le ciel était pur, le calme rétabli, la neige légère avait été balayée sur les lacs et les rivières, découvrant la croûte durcie sur une bonne épaisseur, et facilitant le voyage. C'est d'un bon pas qu'après avoir traversé *Gordon Lake* nous suivions à travers bois une ligne de trappe de Lambert, traversions *Norris Lake*, long de trois milles et demi, deux petits lacs et trois portages, pour déboucher sur *Loonhead Lake* après une descente raide où il me fallut retenir le chargement en freinant des raquettes et tirant sur la corde de direction.

A l'encontre de *Norris Lake*, étroit et allongé, *Loonhead Lake* est de forme ronde et mesure environ trois milles sur son plus grand diamètre. Une île étendue ne permet pas d'en apercevoir la côte nord

(1) "Vous savez ce que c'est que la misère et les privations."

lorsqu'on débouche du sud comme nous l'avions fait. Nous longions la berge dans la direction de l'est et je cherchais des yeux la cabane du trappeur. A ce moment, Lambert s'arrêta et me signala, en tendant le bras, un point noir immobile dans la neige. C'était un renard assis nous narguant à plus d'un mille de distance. La pureté de l'air le faisait paraître éloigné de 500 mètres tout au plus. Tirer était inutile, il suffisait d'autre part de modifier notre allure pour mettre le madré compère en fuite; je ne devais pas oublier non plus que je me trouvais sur le domaine de mon compagnon, plus sûr de lui avec ses trappes que moi avec ma carabine. Insensiblement toutefois nous diminuions la distance qui nous séparait du renard, quand nous en aperçûmes un second plus près du bois. Le couple, inquiet de notre approche, s'éloigna en jouant et effectuant des bonds de côté, particuliers à leur espèce, bondissant des quatre pattes, la queue dressée. L'un d'eux disparut ainsi dans le bois tandis que l'autre, s'arrêtant, nous considéra longuement encore avant de suivre l'exemple de son prudent compère.

Il n'est pas rare de voir un renard se rire ainsi des hommes et des chiens attelés. L'un d'eux avait dernièrement mis tout un équipage en fureur en se laissant approcher, suffisamment pour affoler les chiens tout en ayant bien garde de se mettre à leur



portée. Il avait tourné en rond sur un lac long de six milles et large de quatre, jusqu'à ce que le trappeur, à la faveur d'une volte-face, pût sauter de son toboggan et se jeter en travers des harnais.

Nos chiens, les oreilles en pointe, humaient l'air, mais demeuraient calmes, et c'est sans incident que nous arrivâmes vers deux heures de l'après-midi dans la cabane de Lambert, en son lieu de séjour préféré, joliment situé sur un cap de la baie de l'Est.

Je réussis à faire chanter au trappeur un vieil air suédois. Etendu sur son "bunk" les mains croisées derrière la tête et les yeux perdus dans le vague, il fredonne un chant triste de pêcheurs; le vent qui gémit lui rappelle sans doute le vent du large. C'est le "Chinook" venant du Pacifique et soufflant à travers les vallées des Rocheuses.

Mercredi, 4 février.

Le "Chinook" sévit avec fureur, la neige tourbillonne. J'entrevois déjà l'éventualité d'être bloquée à Loonhead lorsque fort heureusement, vers midi, le vent se calme quelque peu et nous permet de visiter les concessions particulières de Lambert sur la côte nord du lac en face d'un îlot évoquant Flin-Flon.

Les travaux ont été effectués par Lambert et son frère accouru des Etats-Unis à son aide.

Dans une des trois tranchées principales sommairement déblayée de la neige qui s'y est accumulée, la coupe d'une veine affectant la forme d'une voûte se distingue parfaitement. Dans cette voûte, Lambert avait horizontalement pratiqué une profonde cavité, masquée par un amoncellement de blocs de pyrite et de quartz rose, où je découvris de l'or sans devoir m'aider d'une loupe. La largeur de la voûte mesurait à sa base deux mètres et cinquante de largeur et dépassait ma taille (1 M 70) en hauteur.

Lambert était riche en or, galène, feldspath, zinc, arsenic, mica, pyrite de fer, de plomb, de cuivre et en fer magnétique affolant les boussoles, fortune qui demande malheureusement d'autres fortunes pour être mise en valeur. En attendant il conserve jalousement ses richesses et ne les montre, m'assure-t-il, qu'à des privilégiés.

Lambert est aussi jaloux de ses gisements que de son petit royaume de trappeur. Ils sont à vrai dire aussi difficiles à conserver les uns que les autres, conditionnés qu'ils sont par des travaux annuels et une présence de tous les instants.

A l'entendre, Lambert serait le premier blanc qui se soit établi dans la région il y a une dizaine d'années; c'est ce qui lui fait maintenir des prétentions sur un vaste territoire dépassant les limites de son activité de trappeur.



Jeudi, 5 février.

Le vent s'étant complètement calmé il nous fut possible de prendre le chemin du retour; nous avons traversé *Loonhead Lake* et sillonnions le premier portage, lorsque je vis Lambert se baisser et porter de la neige à son visage. J'arrêtai les chiens. "Comment vous avez déjà soif?" — "Non", dit-il, c'est du sang. Cela me prend deux fois par an et toujours au printemps." Il saignait abondamment du nez. Avec des gestes lents et résignés il jetait la neige sanglante et en prenait de la fraîche. "Vous tombez faible parfois?" — "Non, rarement". Ce disant, je lui vis esquisser un pâle et pitoyable sourire sous le hâle et la saleté. Le chien boiteux s'était faulxé près de son maître et humait la neige souillée. Pour ma part, j'étais perplexe. Allais-je devoir conduire Lambert sur le toboggan jusqu'à l'étape de *Gordon Lake*? En effet, le saignement cessait mais reprenait. "Mon sang est trop fort, disait le malheureux, je suis très fort d'ailleurs" et sur ces mots il redressa sa taille maigre et décharnée. Ce geste eut l'heureux effet d'arrêter le sang et nous arrivâmes ainsi sans plus de peine à *Gordon Lake*.

Si le sentier avait été brisé nous aurions pu atteindre aisément la *North-Star* le jour même. Malheureusement il n'en était rien. Nous nous sommes contentés de pousser une reconnaissance jusqu'au

premier lac et de revenir ensuite sur nos pas ayant ainsi préparé une partie de l'étape du lendemain.

Durant toutes ces allées et venues, Lambert ne ramassa qu'une seule hermine dans ses pièges. L'année était mauvaise pour la fourrure.

Au retour, j'examinai les *claims* de la "*National Enterprise*" situés au bord de *Gordon Lake*.

Vendredi, 6 février.

Par un matin calme et magnifique nous avons quitté *Gordon Lake*, et, prenant les devants, j'avais atteint le terminus de notre sentier brisé la veille jusqu'au petit lac. Lambert suivait de loin. A partir de ce moment il fallait avancer dans la neige molle à travers marais, lacs et collines. Rude et pénible étape durant laquelle les chiens enfonçaient jusqu'au poitrail et où il fallait unir toutes ses forces pour vaincre l'inertie de la neige, et y tracer notre sillon. Arrivés à une petite baie, le trappeur se baissa, brisa la glace pourrie, se pencha et but avidement une eau rousse et saumâtre. Quelques instants plus tard, Lambert eut encore un saignement de nez, mais moins abondant que la veille et il n'en continua pas moins son labeur de chien de tête, sur ce sentier peu fréquenté et mal émondé où constamment des branches heurtaient son visage et le saupoudraient de neige.

Sur un lac étroit et allongé j'aperçus dans le bois une trouée qui semblait due à l'intervention de l'homme. C'était la *North-Star*. Je regardai de loin et attentivement ces fameuses concessions dont toute la presse canadienne s'était occupée quelques mois auparavant et ne songeais plus à diriger le toboggan. Celui-ci dévia du sentier et se cala dans la neige. Je me reculai pour le redresser, sans prendre garde au chien boiteux qui me suivait de près, heurtant de la pointe arrière de ma raquette sa patte malade. L'animal, dont le sang-loup ne fit qu'un tour, enfonce ses crocs acérés à travers mocassins, chaussons, culotte et chaussettes, entamant profondément la peau et la chair du mollet. Il se recula aussitôt par crainte des coups. Je n'eus cependant pas le courage de le corriger.

Après nous être restaurés, à la pointe du lac, nous avons visité les tranchées creusées par la "*Consolidated*", coupant les trois veines de quartz mises à jour actuellement.

Ces veines sont orientées du nord au sud avec une légère déviation vers le sud-ouest, comme toutes les veines de quartz aurifères de la région. La veine principale est celle du milieu. Celle de l'ouest, comportant du quartz en majorité blanc et moins riche que celui des autres veines, est celle que Lambert N. découvrit en premier lieu lorsque, voilà deux ans dé-

jà, il accosta son canot pour manger quelques baies et compléter son repas trop peu substantiel. Ecartant les branchages il avait découvert, à fleur de terre, du quartz contenant un peu d'or visible.

On imagine volontiers l'émotion du trappeur faisant par hasard cette découverte sensationnelle, alors qu'il avait cherché sans résultat, de si nombreuses années.

J'ai emporté à titre de curiosité quelques échantillons de quartz bleu, blanc et jaune contenant du cuivre natif et de l'or visible.

"Mush!" Nous traversons des portages, deux petits lacs et arrivons dans un sous-bois de belles épinettes noires. Deux cabanes de prospecteurs dont les cheminées fument, ainsi que les traces fraîches de pas, trahissent la présence de plusieurs hommes.

Dans le bois l'hospitalité est franche et cordiale. Les hommes barbus savaient que la "*woman geologist*" allait venir avec Lambert, puisque l'un d'eux ayant rencontré le trappeur et "un garçon" sur *Morton Lake*, avait été éclairé par les Petersen, sur ma véritable identité.

Il était raisonnable de rester l'après-midi au camp et d'y passer la nuit afin de pouvoir se rendre en une journée au *Four Miles Portage*.

Dans le second camp, plus vaste que celui où nous avons lunché, l'hospitalité va nous être offerte pour la nuit. Ce camp, construit sur le modèle des cabanes de bûcherons de la province de Québec, est bien tenu par le "cook", organisateur et financier du petit groupe de quatre prospecteurs associés. Ce cuisinier, Canadien-français, du nom de Robinson est un ex-hôtelier et ancien mineur... "Comment avez-vous découvert vos trois associés? Les connaissiez-vous de longue date?" — "Non, dit-il avec un sourire amusé, on a fait connaissance l'année dernière au Pas. Ce sont des débutants en prospection. L'un, soi-disant Alsacien est Allemand, antérieurement commis voyageur, l'autre, le vieux avec ses longues moustaches, est Finlandais: il vendait des liqueurs douces (limonades) avant de venir dans le bois. Le dernier n'est pas encore ici, c'est un Danois". — "Mais comment avez-vous réussi à élever ce camp de bûcheron avec une parcellle main-d'oeuvre?" — "Regardez nos mains, elles sont meurtries car nous n'étions pas habitués à transporter les logs¹ et nous n'avions qu'un cheval". Robinson riait au souvenir des heures pénibles et était visiblement heureux de parler le français. "Voulez-vous voir le puits?" — "Volontiers" et, suivant mon guide sur un sentier durci par un passage régulier, je fus conduite sur les lieux des der-

(1) Troncs d'arbres.

niers travaux. C'était un trou carré, complètement libéré de neige, permettant d'étudier sans difficulté, la coupe des veines. Il suffisait de frotter la couche de "green-stone" avec la mitaine pour découvrir dans la paroi, du cuivre, des pyrites et de l'or. Il aurait été intéressant de revenir trois semaines plus tard afin de constater à quelle profondeur les trois filons se rejoignent à la base de la paroi ouest. Mais l'obligation de partir m'empêche, cette fois encore, de satisfaire de multiples curiosités et ne me permet que d'effleurer les matières intéressantes. Avancer... avancer sans jamais demeurer en place... "Mush!"

Samedi, 7 février.

La trace marquée, lors de son retour, par les raquettes de l'homme barbu est d'une aide précieuse pour délimiter le sentier tortueux sous les taillis, encaissé dans les collines, sinueux dans les *muskegs* et les sapinières et se perdant sur les petits lacs, que nous devons traverser avant d'atteindre la rive de *Morton Lake*.

Ce voyage se passa sans incident, mais Lambert me causa une surprise. Nous venions de quitter le camp de Robinson, j'avais en tête des chiens, lorsque tout à coup, le trappeur me fit signe d'arrêter. Il se retourna avec inquiétude et attendit. Quoi? Le chien boiteux qui ne le suivait pas! Me

demandant de rester sur place, il retourna avec précipitation sur ses pas, et revint au bout de vingt minutes suivi du chien-loup. "*They will keep him for meat*"¹ me dit-il avec des yeux encore brillants de colère. Je pensais que l'Allemand avait dû suggérer aux autres ce banquet et que mon mollet douloureux aurait eu sa juste vengeance, mais je m'aperçus avec stupeur que Lambert qui ne croyait à rien et qui n'aimait rien, tenait à son chien.

L'histoire des cinq chiens qu'il laissa mourir de faim attachés à des arbres serait-elle une fable?

L'Allemand, nouveau venu dans la contrée dite sauvage, n'avait pas oublié les goûts de son pays: un temps viendrait sans doute où fondu dans le creuset général il perdrait sa personnalité.

Ainsi la perdaient Suédois, Norvégiens, Finlandais, Roumains, Polonais et ces autres Allemands qui se disaient Alsaciens. Pionniers de la civilisation, ils préparent à la génération suivante, née de leur mélange avec des femmes métisses et crees, une vie plus calme, plus normale, mais moins pittoresque et moins saine peut-être.

Sur la rive de *Morton Lake*, Lambert et moi avons fait une dernière halte. Le trappeur désintéressé ne voulant pas accepter de l'argent en échange de la viande d'orignal et des provisions, épuisées en cours

(1) "Ils veulent le garder pour la viande."

de route, je lui promis de la farine, des pruneaux et du riz, dès que nous serions arrivés au Portage. Et ainsi, par la voie des échanges, furent réglés des comptes difficiles.

Nous eûmes vite traversé la dernière partie de *Morton Lake*, et le portage de quatre milles nous amena en vue des cabanes.

Yalmer et Helen, Angus et Carr étaient là pour nous recevoir, ils avaient été inquiets de notre journée de retard; la glace pourrissait en effet à certains endroits et Angus avait dû se retirer précipitamment de son trou de glace où passait un courant.

Un ami d'Angus, prospecteur irlandais du nom de McCan, avait planté sa tente au bord d'une petite baie à environ une heure et demie de marche du portage. Il travaillait à ses tranchées, aidé de son jeune fils. Comme j'étais préoccupée de la façon dont je me rendrais à *Herb Lake*, je pensais que McCan me céderait peut-être ses chiens lorsqu'il aurait terminé son ouvrage. Je me promis d'aller le trouver dès le lendemain et de tâter le terrain à ce sujet.

Dimanche, 8 février.

McCan était assis avec son fils dans la tente, lorsque courbant l'échine, Angus et moi avions écarté la toile et pris place sur les châssis servant de couchettes.



L'Irlandais était vêtu de salopettes et d'un *sweater* de laine noire; de son bonnet bariolé une mèche sombre pendait jusqu'à la naissance du nez, mince et crochu; de sa bouche édentée, où était fichée une pipe, sortit une invitation à prendre le thé. Son visage était celui d'un sorcier mais dans ses yeux francs brillait une lueur de vive intelligence. Son fils, Louis, âgé de douze ans, a une jolie figure éveillée.

Nous avons bu et mangé en silence et étions arrivés au moment où la fumée bleuâtre des pipes monte en volutes de chaque bouche ou de chaque fourneau. "La nuit a été froide", dit Angus. "Nous n'en avons pas souffert, répondit notre hôte, grâce à mon fils qui va tous les jours chercher une provision de bois sur l'île". — "J'ai vu ses traces, dis-je. C'est une grosse perte de temps. Il en résultera pour vous de nombreuses journées de travail supplémentaires". — "Oh! dit l'Irlandais, je ne compte plus travailler longtemps; deux semaines tout au plus. Nous pensons rentrer en ville (au Pas) pour les courses." — "Les courses ont lieu au début de mars, n'est-ce pas?" — "Oui. Louis ne veut pas manquer d'assister au départ."

Ainsi, McCan, ne quittant pas ses *claims* avant quinze jours, je n'aurai pas encore à l'entretenir de la question des chiens. D'autre part, j'étais certaine que les fameuses courses de chiens rappelleraient en ville



*La carrière de
Flin-Flon.*



*Le repos
Four-Miles Portage.*



*Sur le pont
de la carrière
de Flin-Flon.*



Trappeur indiquant le chemin.



*Cranberry Portage.
Entre deux trains, une
visite à l'ingénieur Thomp.*



*Un prospecteur et
un paquet de
caribou des bois.*



*Mac Can, Louis et Angus.
Prospecteurs.*

le prospecteur, car c'est un événement unique dans l'année que cette lutte de vitesse entre plusieurs champions populaires, sur le parcours de 200 milles, le Pas-Flin-Flon et retour.

Mardi, 17 février 1931.

Pendant neuf jours la vie au Portage a suivi son cours régulier.

Les trappeurs allaient et revenaient de leurs lignes de trappes.

Dans une cabane vide, des pêcheurs métis s'étaient installés.

Pour la première fois depuis quatre ans, Helen avait quitté le bois pour se rendre auprès de sa soeur gravement malade à l'hôpital du Pas. Elle était revenue, effrayée des deux nuits passées seule en ville.

Un prospecteur norvégien du nom de Axel avait fait son apparition et se reposait chez Lambert avant de rejoindre le camp de son associé Robinson.

Angus et moi avions été chercher des provisions à la Pointe. J'avais fait le facteur et porté des lettres à trois heures de marche.

La neige plus épaisse et plus lourde que jamais, rendait la marche laborieuse. Le calme plat interdisait toute approche du gibier.

A la baie de l'Est, je coupais du Hart-Rouge et fumais ce tabac qui allège le cerveau et fait grésiller



la pipe. Le soir nous jouions aux cartes chez l'un ou l'autre, mais de préférence chez les Petersen.

Un froid de plus de quarante degrés avait chassé McCan de sa tente. Il m'avait laissé "Jimmy," son chien de tête auquel il tenait beaucoup et Blacky, un autre chien dont je pouvais disposer.

J'attendais que le soleil plus violent fondit la couche supérieure de neige, laquelle regelant chaque nuit, faciliterait mon voyage à *Herb Lake*. Les deux chiens pourraient peut-être traîner mes sacs jusqu'à cet endroit, car personne ne voulait risquer le passage de la Rivière-aux-Herbes que j'avais effectuée en compagnie de Jim au cours de l'hiver.

Après le départ de McCan, la température s'adoucit considérablement. ¹ Les trappeurs sortaient de leurs cabanes; Carr en bras de chemise et la visière de feutre bleu lui barrant les yeux, regardait le lac en clignant des paupières. "Il faudra mettre des verres fumés pour aller de l'autre côté aujourd'hui", disait-il. Lambert passait sa carabine au fil de fer et tirait un coup de fusil pour en nettoyer le canon. Angus laissa éteindre son poêle à midi, sa porte était ouverte et pendant une heure il put aller et venir sans souffrir du froid. Nous ressemblions aux ours sortant de leurs trous de neige, humant l'air chaud

(1) Tout est relatif, il y avait zéro Fahrenheit ou 17 degrés Centigrade sous zéro.

et se demandant si le printemps s'annonçait réellement.

Il n'était pas éloigné, puisque venant du sud, un vieux couple cree s'acheminait vers la *Burntwood River* pour s'y installer avant la fonte des glaces et piéger les rats musqués au dégel.

Cependant mon espoir était vain. Le printemps ne dura qu'un jour; le soleil tamisait ses rayons, perdait de sa force, la neige ne fondait plus pendant le jour. La croûte gelée n'étant pas encore assez épaisse pour soutenir le poids d'un homme en raquettes, il m'était impossible de rejoindre *Herb Lake* avec un toboggan et deux chiens seulement.

Il me faudrait sans doute emprunter le chemin de fer.

Une fois de plus j'agisais selon les circonstances, menant, en attendant de prendre une décision, l'existence monotone mais pittoresque quand même, des trappeurs, dans l'attente du dégel.

Mercredi, 18 février.

Sous peine de réapparaître dans les cités, le chef orné d'une chevelure tombant sur les épaules, le trappeur est obligé de recourir aux services d'un voisin complaisant ou d'un hôte de passage.

Tour à tour, un pêcheur des *Cranberry Lakes*, un trappeur du mille 81 et Angus Boag avaient taillé ma



toison trop longue. Ce matin-là le trappeur se confiait aveuglément à mes talents insoupçonnés de garçon coiffeur, et toute à mon peigne et à mes ciseaux, je réparais de-ci de-là des becs et des pointes pour en faire naître d'autres plus irréparables encore, lorsqu'une détonation troubla le calme et me laissa perplexe devant mon oeuvre inachevée. "*It is a tree*"¹ dit mon patient sans se mouvoir d'une ligne, "*That must be*".² Je n'avais pas achevé de parler, qu'une autre détonation se répercuta dans la baie, suivie à courts intervalles d'une troisième et d'une quatrième. "*It is not a tree, it is a rifle*"³ sur ces mots nous nous précipitâmes à l'extérieur et aperçûmes Yalmer avançant difficilement sans raquettes dans la neige molle à la poursuite de deux caribous sur le point de doubler le cap, en face de *Kennedy Island*.

Le temps de le dire et je courais sur le lac, armée de ma carabine, ma seconde paire de raquettes sous le bras.

"J'étais sorti pour puiser de l'eau", expliqua Yalmer en réglant à son pied le noeud des raquettes, lorsque j'aperçus les deux caribous sortant du bois tout près des cabanes. Le temps de chercher ma carabine, ils avaient pris du champ, ce qui fait que je n'ai pu tirer que de très loin."

(1) "C'est un arbre."

(2) "Cela doit être."

(3) "Ce n'est pas un arbre, c'est une carabine."

L'un d'eux était blessé et nous laissait l'espoir de le surprendre dans le bois où il s'était réfugié.

Contrairement à nos espoirs, les animaux ne s'étaient pas couchés dès qu'ils s'étaient crus à l'abri, mais avaient traversé un bois d'épinettes et un *creek* maintenant une allure régulière sans bondir ni courir. Une goutte de sang rouge sillonnait la neige, témoignant d'une légère blessure à la patte. Il valait mieux rentrer aux cabanes et continuer la chasse après le lunch.

Angus désirait avoir de la viande fraîche, aussi fut-il expéditif et je revins chez Yalmer avant que celui-ci eût commencé son repas. Son manque d'empressement était provoqué par l'abondante provision de viande placée sur le toit de sa cabane et sous son plancher. Lorsque le ménage suédois-cree eut terminé sa viande d'orignal et ses pommes de terre, Yalmer et moi reprîmes nos traces du matin. Arrivés au terminus de ce sentier il nous fallut avancer avec beaucoup de précautions, l'ocil aux aguets, et être toujours prêts à tirer. La piste, ne variant pas d'aspect, nous mena à travers un bois épais d'épinettes au-dessus de plusieurs formations de collines à pentes raides sur lesquelles nous devions nous hisser à l'aide des carabines. Le caribou blessé s'était reposé une fois seulement, mais il avait perdu du sang en abondance, sang déjà coagulé dans la neige encore



molle, prouvant que le gibier n'avait pas quitté son gîte depuis longtemps. Dès lors l'animal alerté employa pour se défendre les procédés habituels. Il ne fuyait plus en droite ligne vers un but déterminé, mais voltait dans un rayon de plus en plus restreint, embrouillant sa piste à l'aide de ruses d'autant plus serrées que ses forces déclinaient. Si le premier cercle exigea de nous une poursuite d'une heure environ, le suivant fut de moitié plus court; les dernières circonvolutions plus courtes encore n'auraient pas nécessité un parcours de cinq minutes si elles n'eussent été embrouillées les unes dans les autres à tel point que nous nous trompions et hésitions à tout instant, perdant ainsi un temps précieux et nous fatiguant autant que le gibier dans cette neige molle et épaisse.

A différentes reprises le pauvre blessé devait s'être couché haletant, mais chaque fois à un endroit soigneusement choisi; fourré épais ou légère éminence d'où il pouvait nous apercevoir ou nous entendre venir, pour disparaître à temps, ne se faisant pas faute de doubler la piste de nos raquettes, suivi de son valide et fidèle compagnon.

Nous suivions les gouttelettes de sang frais, à travers une dépression où la neige s'était amoncelée en abondance. La piste semblait abandonner le petit rayon où les animaux avaient évolué jusqu'alors et se dirigeait vers les collines plus élevées au sommet

desquelles le caribou blessé s'était reposé un court instant. M'éloignant de Petersen, je suivis la piste du caribou indemne qui s'était séparé de son compagnon et longea une colline... je vis sur une éminence Petersen courbé en avant dans une attitude attentive, épauler et tirer deux coups de carabine, puis très énervé me faire de grands gestes d'appel. "J'ai manqué", me dit-il, dès que je l'eus rejoint et avec une moue de dépit il chercha sans conviction l'emplacement où l'animal avait passé, fit mine de revenir sur ses pas et d'abandonner la chasse alors qu'à mon avis elle ne faisait que commencer. Il n'y avait pas trace de sang sur la piste qui nous conduisit jusqu'au milieu d'un petit marais où elle s'arrêtait brusquement. En réalité la piste était double, l'animal ayant posé ses sabots à l'emplacement exact des trous marqués dans la neige lors de son premier passage. Petersen n'y comprenait plus rien. Par un défaut de mémoire fréquent chez les chasseurs énervés, il avait cru tirer sur un gibier courant de droite à gauche, alors que le contraire était arrivé. Sans chercher à résoudre l'énigme, il demeura sur place me laissant le soin de déterminer le chemin de retour du caribou. Bien m'en prit, car des gouttes de sang frais jalonnaient la piste. Gravissant une légère élévation, je découvris un emplacement où un animal blessé s'était couché, puis une double piste sanglante, une déclivité où l'un



d'eux avait dû faire un bond. Ayant fléchi sur ses pattes d'avant, trop faibles, il s'était alors ramassé en appuyant un cou ensanglanté dans la neige, et dans un rayon de cinq mètres, avait vomi du sang par les naseaux. Il n'y avait plus de doute, Yalmer avait cette fois encore tiré juste et blessé à la gorge le caribou valide. Son compagnon blessé à la patte avait marqué la piste avec plus de circonspection.

Je revins dès lors sur mes pas et rejoignis le trappeur, qui, pris d'une énergie nouvelle gravit des collines, traversa des marais et des bois d'épinettes noires. Cependant à la vue des traces se renouvelant aussi loin que nous pouvions les voir à travers un bois clairsemé, pour disparaître ensuite derrière une colline, son beau courage le quitta brusquement. "Revenons demain, dis-je, il ne neigera pas d'ici là et nous retrouverons plus facilement les animaux affaiblis par la perte de sang". — "Demain, dit Yalmer songeur, demain je comptais aller sur mon sentier. Sans ces animaux je serais déjà parti." — "Si vous ne pouvez y aller vous-même je m'en chargerai volontiers." Le trappeur tomba d'accord et, recoupant les détours de nos pistes, nous revînmes aux cabanes.

Pendant que le jour tombait sur le Portage et que le vent hurlant balayait la neige des lacs et des rivières, Angus et moi faisons nos projets. J'entretenais l'espoir de rapporter une provision abondante

de viande fraîche, tandis que le prospecteur, sceptique à cet égard, décidait de se rendre à la Pointe, préférant renouveler les provisions, à l'aide de bel argent comptant.

Jeudi, 19 février.

Je me trouvai au bout d'une heure de marche sur l'élévation où nous avions renoncé à la poursuite du gibier.

Rien n'est plus passionnant pour un chasseur que de suivre la piste sanglante d'un animal, de démêler ses défauts et de se trouver seul en face d'une nature sévère et sauvage contre laquelle il doit se défendre. Mais s'il songe peu au froid ou à la tempête menaçante, c'est que la piste du gibier, irrégulière et jalonnée de gouttes de sang déjà bruni, retient toute son attention.

La piste du caribou épousant le versant d'une colline se dessinait le long d'une seconde élévation au sommet de laquelle l'animal s'était reposé à deux reprises différentes après des voltes et des circonvolutions au cours desquelles le caribou blessé à la patte l'avait rejoint. Après une longue contemplation de la toile d'araignée, tissée par les sabots effilés des animaux je m'engageai sur une piste. J'étais en bonne voie, car, après avoir fait quelques pas dans un taillis épais, je repérai une goutte de sang, fraîche du matin.



Avançant avec plus de précautions encore, je suivis cette trace à travers des épinettes frangées de mousse grise, enjambant des troncs couchés, longeant une formation de collines raides que l'animal blessé n'avait pas eu la force de gravir. Inquiet il s'était arrêté près d'un marais et s'était mis aux écoutes dans ma direction, pour continuer ensuite vers un petit marais fréquenté par une bande d'originaux et par d'autres caribous. Ils avaient tant et si bien enchevêtré leurs pistes que je perdis celle que je voulais suivre, le sang ne la distinguant des autres qu'à de rares intervalles. Je battais la neige molle, soulevant comme de lourdes tartes de crème fouettée. Chaque pas demandait un effort. Si près du but, allais-je échouer? Chassant à la manière des loups en hiver, j'effectuai un vaste cercle à travers bois tout autour du marais, et j'eus ainsi la bonne fortune de croiser une piste fraîche marquée d'une tache de sang minuscule. L'animal ne cherchant plus à ruser, n'avait plus avancé qu'à menus pas en droite ligne à travers de légers vallonnements, après avoir rassemblé ses dernières forces pour retarder sa mort de quelques instants. Evitant de faire craquer des branches je poursuivis mon chemin, retenant mon souffle, prête à tirer.

Une ombre fauve tentait de se dérober entre les piliers noirs des épicéas. J'aperçus sa tête se profilant de biais à environ une centaine de yards. Je

lui envoyai une balle au défaut de l'épaule et la bête s'écroula à l'endroit qu'elle avait déjà peut-être choisi pour mourir.

C'était un daguet de caribou des bois. Les deux balles de Petersen avaient porté, l'une avait atteint le poitrail et l'autre la base du cou, mais trop basses, elles avaient permis au caribou sa belle défense.

Le caribou dégage une odeur nauséabonde, mais sa viande est plus tendre que celle de l'orignal, du cerf de Virginie ou du cerf Sauteur.

La poursuite du gibier avait pris beaucoup de temps, aussi, après avoir vidé ma victime, je résolus de luncher sur les lieux pour tenter de surprendre ensuite le second caribou.

Le thé bouillant me fut un régal, le *bannock*, un gâteau fin, les crêpes froides saupoudrées de cassonade, un dessert délicieux et ma pipe "Victoria" me parurent meilleurs que jamais.

Il faisait calme. Un pâle soleil éclairait la forêt d'épinettes. Seule dans mon trou de neige, la vie me semblait belle et j'avais l'impression d'un général campant sur son champ de bataille après une belle victoire.

Je fermai les yeux et m'endormis. Lorsque je revins à moi le feu était éteint. Le jour brumeux s'assombrissait, le froid me gagnait et m'avait heureusement réveillée à temps.



Un morceau de "*steak*" attaché à un bâton fourchu et la langue du caribou jetée dans mon sac, je revins au *Four Miles*, abandonnant le second animal à sa destinée.

Angus n'était pas encore rentré de la Pointe: sa cabane était froide et en désordre.

Le jour était sur le point de disparaître lorsque Angus et les chiens, traînant quelques provisions gravirent le sentier menant à la cabane. Le prospecteur manquant de confiance en moi avait acheté pour 6 dollars de porc, aussi céda-t-il à un premier mouvement de mauvaise humeur à l'idée de l'argent inutilement dépensé et il s'abstint de me féliciter de ma réussite.

La délicieuse langue de caribou bouillie lui rendit heureusement sa bonne humeur, et nous primes gaiement nos dispositions pour rapporter le lendemain, le gibier à la cabane.

Vendredi, 20 février.

Angus, ouvrier expérimenté, n'aime jamais se donner une peine inutile. D'autre part, la vie rude m'avait appris à mesurer mon effort. Comme le caribou allait revenir dans son entièreté à mon compagnon, je trouvais juste de lui réserver la tâche la plus ingrate, celle de diriger le toboggan alors que je marchais en tête, reprenant les raccourcis que

je connaissais si bien et coupant à chaque pas d'un coup de hache, les petits sapins qui auraient empêché le toboggan de passer. Nous prîmes plus d'une matinée à rapporter le caribou jusqu'à la cabane, et, spécialement sur le chemin du retour, je fis un assaut de ruse avec le prospecteur pour pouvoir rester en tête des chiens.

Comme le jour tombe lentement dans le Nord, j'eus encore le temps de débiter le gibier à la porte de la cabane, de le couper en quartiers et de détacher le *tenderloin* (râble). Je sciai ensuite le couvercle de la tête, dagues attachées, le tout destiné à devenir un magnifique porte-essuie-mains, et j'enfouis la peau sous la neige pour la préserver de la gelée et me permettre d'y travailler le lendemain à la clarté du jour.

Je pensais, en m'endormant, aux os sciés, aux chairs disloquées, aux tendons coupés, et me demandais comment les miens tenaient encore ensemble.

Dimanche, 22 février.

Lorsque le majestueux silence de la nuit du Nord est troublé par les hurlements des loups, un frisson glacé fait trembler le chasseur brusquement éveillé sous la faible cloison de sa toile de tente et, à dix milles à la ronde, les pauvres animaux traqués par la horde en chasse, fuient dans une course folle et éperdue.



Cette nuit j'ai été éveillée par les loups modulant leur cri à deux ou trois milles au nord-est de ma cabane. Grâce à l'épaisseur des *logs* je me savais parfaitement à l'abri de leurs crocs. Cependant, à entendre ces cris évocateurs de sang et de mort, je ressentis un court instant l'épouvante animale d'être leur proie, et je compris mieux, sans même les apercevoir, toute l'horreur qu'ils inspirent à ceux qui ont eu maille à partir avec eux.

Les loups préludaient à leurs hurlements par des gémissements à peine perceptibles qu'ils accentuaient soudain avec fureur, pour se taire brusquement. Le silence qui suivait était plus impressionnant que les cris. Que faisaient-ils? Déchiquetaient-ils le gibier? Quelle savante manœuvre stratégique effectuaient-ils? L'imagination maîtresse d'un cerveau ensommeillé donnait libre cours à ses fantaisies et se représentait la horde forçant la porte de la cabane, ou dévorant les quartiers de caribou placés sur le toit.

Elle ne s'approcha toutefois pas du *settlement* mais évolua vers l'est, et les hurlements se perdirent dans l'immensité, tandis que Jimmy et Blacky répondaient par de sourds gémissements à leurs sauvages cousins, et que les chiens-loups de Lambert modulaient des appels qu'ils leur renvoyaient en écho.

A la soirée chez Petersen, chacun à tour de rôle sortit une histoire de loup. Helen elle-même raconta comment, étant seule dans le bois, elle avait cru entendre hurler les loups et avait à coups de hache pratiqué des encoches dans le tronc lisse d'une épinette, afin de s'y mettre éventuellement à l'abri.

Comme je m'étonnais d'avoir entendu répondre les chiens, Yalmer m'assura qu'il en était toujours ainsi. Il est vrai que les chiens du Nord ont un atavisme sauvage, plus récent que les levrettes et les pékinois!

Lundi, 23 février.

Angus avait loué ses services à un pêcheur métis, canadien-français. Les deux hommes relevaient leurs filets dans la baie. Comme je n'avais jamais mis la main à ce genre de travail je ne voulus pas manquer l'occasion qui se présentait. Je rejoignis ainsi les deux hommes près de la *caboor* et de leurs trous de glace.

Quatorze filets formaient deux lignes parallèles entre *Kennedy Island* et le bord de la baie. Chaque filet est retenu par un piquet au bord du trou de glace. Comme on ne les relève que tous les trois ou quatre jours, la glace doit être chaque fois brisée à l'aide d'une pointe de fer attachée à un bâton. Les filets, d'une longueur de 70 mètres mesurent deux mètres



de large. Les mailles en cordes très minces sont assez larges pour laisser échapper le poisson de moins de deux livres. Par suite des prix trop élevés du transport le pêcheur, rejette avec dédain sur la glace les petits poissons blancs, les *suckers* (carpes canadiennes) les *pickerels* (dorés), les *marias* (loches) pour ne conserver que les truites, les poissons blancs de plus de quatre livres, appelés *jumbos*, et les perches de toute taille. Ces poissons sont précieusement rangés dans des caisses sous des couches superposées de neige et placés ensuite dans la *caboos* pour prévenir la gelée.

J'aidais au travail intéressant qui consiste à retirer les poissons hors des mailles. Il ne faisait pas froid, mais je pus me rendre compte combien ce travail devait être pénible par une température plus basse et un vent coupant. Les mitaines de laine, mouillées, durcissaient au contact de l'air. Il fallait les tordre, et dès que les doigts se raidissaient, se dépêcher d'en enfiler une paire sèche pendue en réserve dans la *caboos*.

Ducharme est un métis qui aime son métier, éprouve un plaisir visible à manipuler les poissons, à les saisir par le crochet de fer, à les ouvrir et les ranger dans les caisses. Comme tous les Ducharme et les Chartrand, sa famille, originaire du lac Manitoba, est de descendance canadienne. A la soirée chez Petersen je l'avais entendu appeler "*Younkes*",

et l'interrogeai pendant la pêche sur la signification de ce nom. "Younkes", dit-il, veut dire "tough (dur à cuire) en Cree. On m'a appelé ainsi parce que, dans mon jeune âge, j'étais insensible au froid".—"Vous parlez toujours le Cree entre vous?" — "Oui, le Cree du sud qui ne ressemble pas à celui qu'on parle ici. J'ai pris cinq ans à parler le Cree du nord qui est bien difficile. Je parle aussi le Sauteux qui est plus beau que le Cree, l'Assiniboine, l'Objiwa le..." — "Combien de langues parlez-vous?" — "Je parle l'anglais et le français et cinq autres langues. Cela fait sept", dit Younkes. A ce moment un poisson blanc de grande taille avait emmêlé les cordes du filet que nous retirions de l'eau. Ducharme s'arrêta et essaya de délivrer le poisson, mais celui-ci s'était si bien débattu que plusieurs mailles du filet étaient déchirées. A cette vue, Younkes poussa à deux reprises différentes, une exclamation qui ressemblait, à s'y méprendre, aux gros mots en usage au port d'Anvers; je crus avoir mal entendu mais à mon grand ébahissement, Younkes, qui parlait sept langues, avait choisi le flamand le plus savoureux pour calmer son impatience. "Gyspreek! vlaamsch ¹", fis-je au bout d'un instant. Le pêcheur eut un sourire amusé. "C'est du belge hein?" dit-il, "Qui vous a appris cela?" "Tom-

(1) "Vous parlez le flamand?"



my Wikstand, le Belge, dit toujours cela, il dit aussi "G.V.D. Cela fait bien."

Younkes Ducharme avait bonne mémoire et certainement le don des langues. Il faisait aussi preuve d'un goût judicieux en employant dans les moments difficiles la langue la plus expressive, mais aussi la seule dont il ne comprenait pas la signification.

V — PARTIE

Derniers jours au Four Miles Portage.

Sans les caribous j'aurais sans doute quitté le Portage huit jours plus tôt. Depuis longtemps je songeais au départ et n'hésitais que sur la façon de me rendre à *Herb Lake* où j'étais certaine de trouver ma correspondance et où je devais retourner afin de parler de ses concessions à Bill C..., trappeur illettré et méfiant.

Jusqu'au dernier jour j'espérais pouvoir m'y rendre par le chemin de la rivière que j'avais suivi avec Jim en hiver, mais je dus bientôt y renoncer. Les chiens de McCan n'étaient pas assez forts pour traîner deux jours durant mes paquets et provisions sur la faible épaisseur de neige gelée. C'eût été un jeu pour eux trois semaines plus tard alors que les rayons plus ardents du soleil amolliraient la neige supérieure. Celle-ci après avoir gelé chaque nuit, formerait un tapis solide et glissant, sur lequel chiens, toboggan et raquettes évolueraient avec facilité.

Je devais donc renoncer à me rendre seule à *Herb Lake*. D'autre part aucun trappeur ne voulait m'accompagner sur la Rivière-aux-Herbes où personne jamais ne passe. Bill Carr. Yalmer et Lambert



ne désirant apparemment pas s'inquiéter de ce qu'il pourrait advenir, m'opposaient la force d'inertie tandis qu'Angus redoutait le triste sort de Jimmy, le précieux leader de McCan, s'il arrivait à disparaître sous la glace de la pernicieuse rivière.

M'inclinant devant la nécessité, je me résignai donc à faire le fastidieux détour par la Pointe et le mille 55, où j'emprunterai le chemin de fer jusqu'au mille 81. La *Royal Mail* de Foster me transporterait ensuite jusqu'à *Herb Lake Post Office*... En d'autres mots, j'aurai quatre longues journées de voyage au lieu de deux à travers bois.

Je regrettais de quitter le *Four Miles*. Adoptée par les habitants, je n'étais plus à leurs yeux le passant curieux, victime en retour de toutes les curiosités. Ils me comparaient à ces autres blancs qui eux aussi n'avaient d'abord pensé qu'à voyager. Dans leur idée je me fixerais définitivement en cette région, faisant fi de tout mon passé. Aux soirées chez Petersen, les métis pêcheurs, assis le long des murailles s'étonnaient de mon départ. Yalmer suggérait de me faire visiter d'intéressantes concessions, ce qui était pratiquement irréalisable en hiver. Angus m'offrait sa cabane, pour moi et tous ceux que je voudrais faire venir. Helen vantait la beauté des grèves sablonneuses le long de la baie, les bains délicieux qu'on y prend en été. Lambert parlait d'un voyage en canot

sur la *Burntwood River* et la petite Dorien, nièce de Helen, me gratifiait de son plus charmant sourire enfantin.

Personne n'ignore la rapide emprise que la cordialité, l'insouciance et la gaieté métisses exercent sur les blancs. Ces grands enfants des bois sont sympathiques jusque dans leurs défauts. Bohèmes, loqueux, parfois riches sans le savoir, ils finissent toujours pauvres car ils méprisent l'argent thésaurisé et n'apprécient que les plaisirs immédiats qu'il leur procure, sans être à même de calculer s'ils paient ceux-ci trop cher. La valeur de la bouteille de whiskey est par exemple d'autant plus élevée qu'ils en ont une plus grande envie. Après les excès qu'il commet, l'Indien comme le Métis se voit obligé de retourner à ses trappes, fusil et filets, et, redevenu sobre par nécessité et "tough" par habitude, il reprend sa vie normale loin des villes perverses et du blanc toujours prêt à abuser de ses faiblesses.

La femme métisse et indienne obéit bien plus que l'homme à ses instincts. L'homme blanc étant à ses yeux l'heureux vainqueur de sa race, elle éprouve pour lui une admiration sans limite et ne manque pas de la lui témoigner. Si elle réussit à se faire épouser, l'amour du blanc ne suffit cependant pas à son bonheur et son admiration ne va pas jusqu'à la fidélité.



Si les femmes métisses sont ainsi généralement des femmes légères, elles sont par contre de bonnes mères de famille. L'exemple de cette fille deux fois mère et disant à son amie se trouvant dans la même situation: "*Why don't you give them away*",¹ est une exception.

La promiscuité dans les cabanes et les tentes, la solitude dans le bois sont une excuse à leur soif déréglée des plaisirs.

Leur morale est très élastique, et la religion les atteint à de si rares intervalles que son action ne peut être efficace.

Cependant malgré ses faiblesses, la race Cree n'apparaît pas misérable au blanc qui la fréquente dans le bois; au contraire il ne peut avoir pour elle que de l'admiration.

Sa science héréditaire, ses instincts si sûrs, ses sens aiguisés, la rendent maîtresse de la nature et des animaux. Son aptitude à la souffrance est aussi grande que celle au plaisir et elle va de l'un à l'autre, toujours prête au sourire fataliste ou au rire contagieux.

Ce sont des êtres d'une pièce portés sans transition de la cruauté à l'attendrissement, de la gaieté aux larmes, du dévouement à la ruse.

(1) "Pourquoi ne les donnes-tu pas?"

Suffirait-il de connaître des paysages et des êtres humains pour s'y attacher? Le Nord canadien et ses habitants avaient jeté sur moi leur emprise, emprise qui me gagnait tous les jours plus profondément. Famille et affections m'appelaient ailleurs, mais je pressentais qu'un jour le Nord me rappellerait à lui.

Jeudi, 26 février.

"Good bye Helen" — "Good bye Dicky!" La journée est ensoleillée, la neige est durcie sur le sentier. "Crac! Crac!" font mes mocassins sur la berge où Helen Petersen me fait un geste d'adieu. Jimmy et Blacky traînent mon toboggan, Angus les suit en silence. Nous doublons *Kennedy Island*, le petit îlot, les deux îles. De loin des métis pêcheurs me font de grands gestes auxquels je réponds et les neuf milles qui nous séparaient de la Pointe de Bar... sont rapidement parcourus.

Pour arriver à *Reed Lake*, nous avons connu les ennuis de la neige épaisse; pour le quitter, tous les contretemps possibles paraissaient se liguer contre moi. Bar... étant resté au Pas ce fut son associé Allison qui m'annonça qu'aucune *caboos* à poissons ne se rendrait au mille 55 pour le train du samedi en direction du nord. Il me restait le choix entre le cours dangereux de la Rivière-aux-Herbes et la location du *team* de Allison pour rejoindre le mille 55. En réalité, mes



bagages quoique légers, me retenaient prisonnière. Angus me proposa les chiens de McCan à condition de les faire ramener à sa cabane. Lui-même n'avait pas le temps de m'y conduire, de revenir au *Four Miles* et d'être de retour à la voie pour prendre le train du mardi allant au Pas.

Vendredi, 27 février.

Tout s'est arrangé, un métis canadien du nom de Boucher est arrivé à la Pointe. Devant se rendre au mille 55, puis retourner au *Four Miles*, il fera le voyage avec moi et ramènera les chiens chez Angus. C'est au petit déjeuner à quatre heures du matin, que j'apprends cette bonne nouvelle.

A six heures le sentier, battu par les chevaux et les patins de *caboos*, déroulait son long serpent argenté depuis la Pointe jusqu'à l'horizon du lac, teinté de soufre au soleil levant.

Boucher, vêtu de larges salopettes et d'un *sweater* de laine m'attend déjà sur le lac pendant que j'achève de lacer mon toboggan et de ranger les chiens. Et tandis que derrière ses rideaux Mrs. Gisleson assiste au départ, je serre la main d'Angus, et, "Mush!" les chiens filent avec leur fougue matinale habituelle. Nous trottons à vive allure dans le froid glacial et ressemblons bientôt, le métis et moi, à deux bons-hommes Noël enveloppés de givre.

A 11 heures et demie nous étions arrivés à la petite tente de relais de *Island Lake* (lac de l'Ile) où nous avons passé une si mauvaise nuit lors de notre premier passage. Nous allions continuer vers le mille 55, lorsque nous vîmes arriver, belle aubaine, le jeune Pat Nabess conduisant des chevaux de relais et deux *caboos*. C'est dans l'une d'elles que nous continuâmes jusqu'au mille 55, où je passai la nuit, étendue sur les planches de la maison Nabess.

Samedi, 28 février.

L'attente du train est longue et fastidieuse. Deux employés de la voie examinent mes *packs* entassés dans un coin de la maison Nabess; ils m'ont jeté un regard d'homme à homme et me font subir en anglais l'interrogatoire habituel: "Venez-vous de votre ligne de trappe?" "*No, it is a mining engineer*",¹ explique Boucher. "Je pensais bien car ses raquettes sont trop coûteuses pour un trappeur." Et s'adressant directement à moi: "Cela doit être bien dur pour un jeune homme comme vous de s'initier dans le bois en hiver" et...: "Pour quelle compagnie travaillez-vous?". — "Vous devez être bien heureux d'avoir du travail par ce temps de crise... un travail rémunérateur hein?"

A ce flot de questions je répondis peu de chose, et j'entends encore leur rire ironique et mo-

(1) "Non; c'est un ingénieur des mines."



queur lorsque j'exprimai le désir d'être remplacée. "Vous seriez bien bête de lâcher votre position! lancèrent-ils. La conversation dévia ensuite sur les courses de chiens, on discuta les chances de Saint-Godart et celles de la jeune fille qui s'était mise sur les rangs. J'osai suggérer qu'une femme est incapable de soutenir un trot relevé, assez longtemps, pour soulager les chiens, lorsqu'ils sont fatigués. "Jamais aucun homme ne court," s'esclaffèrent les hommes, furieux de mon scepticisme concernant la résistance féminine et comme j'insistais, j'entrevis le moment où se faisant champion du sexe faible un de mes interlocuteurs allait livrer bataille à ce blanc-bec effronté qui osait le contredire.

Ce quiproquo ne m'amusait même plus, il se renouvelait trop souvent surtout dans les derniers temps. Au début je riais en songeant aux marchands du Pas qui me poursuivaient dans les rues pour acheter au "boy", revenant de Churchill, des fourrures meilleur marché qu'à de vieux trappeurs expérimentés, ou, en me rappelant la *girl du Pat's Palace* qui demandait de la reconduire chez elle. Au point où j'en étais arrivée j'étais excédée des malentendus perpétuels qui en résultaient.

Dès que le train fut arrivé, je me précipitai vers l'unique glace du wagon. Celle-ci refléta un visage hâlé, des traits durcis, une maigreur osseuse.

une expression de visage que je ne me connaissais pas et, des dents jaunies par le thé trop fort. En trois mois, l'âpre contrée avait opéré cette transformation. Je compris à ce moment pourquoi si souvent j'avais été prise pour un "boy". Et je me demandais si l'adaptation rapide était une force ou une faiblesse.

Dimanche, 1 mars.

Entourés de couvertures de plume, assis deux par deux sur les banquettes de la "Royal Mail", le capuchon de nos *parka* rabattu sur le front, nous glissons sur la Broad Bay au trot des chevaux pousifs de Foster. Le soleil brille sur la croûte gelée de la neige supérieure et fait déjà mal aux yeux. Le printemps est la saison dangereuse où il faut se protéger la vue derrière des verres fumés, aussi, pour prévenir le danger d'aveuglement j'ai soin de fermer les yeux le plus souvent possible tandis que mon voisin plus heureux que moi arbore des lunettes noires. Nous passons sur la terre ferme, traversons la *Puella Bay*, longeons la côte et montons la berge pour nous abriter au magasin de Smith, en même temps bureau de poste.

Dans ce magasin, beaucoup de personnes connues m'attendaient. Smith, père et fils, Pete Cobart, le jeune John Ch., et Bill C... ainsi qu'une dizaine d'autres habitants, cherchaient à deviner sur mon visage



ce qu'il trahirait à la lecture des nombreuses lettres que je venais de recevoir. Ils espéraient voir entreprendre des travaux sur l'un ou l'autre *claim* de la région. Quelle aubaine pour eux! Les malheureux prospecteurs durent certes déchanter en m'entendant questionner Foster au sujet de l'heure du départ.

Après avoir été en vain à la recherche de A. B. qui concassait du quartz sur son *claim* où il avait, paraît-il, *panné*,¹ six onces en un jour, je déjeunai chez Bill et faisant mes adieux à *Herb Lake* je repris ma place sur la banquette de la Royal Mail en route vers la rive sud du lac.

Si j'éprouvai quelque regret de quitter cette terre gelée sans assister à sa glorieuse renaissance au moment de la fonte des neiges et de la débâcle des glaces, je ne pouvais pas cacher ma joie débordante durant cette première étape de mon "*way home*".² Serrée entre deux autres passagères et fermant les yeux à l'éblouissante réverbération des rayons solaires sur les cristaux de neige, je fredonnais de vieux airs évocateurs du ciel brumeux et de la terre humide de mon petit pays.

Lundi, 2 mars.

Je passe une journée de repos au relais de Foster, journée froide et illuminée par le soleil. Les

(1) Du mot anglais "gold pan".

(2) Chemin de retour.

rochers, figés dans la glace de la petite baie, sont de magnifiques observatoires d'où j'aperçois montant vers le nord la piste scintillante de la Royal Mail. Le soir amène d'autres voyageurs arrivés en raquettes ou en toboggan. Le lendemain ils devront tous prendre place dans notre petit véhicule mais je suis seule à m'en émouvoir.

Mardi, 3 mars.

Au moment du départ, une voyageuse supplémentaire, accompagnée d'une petite fille, s'ajoute à notre groupe. Peu de personnes la connaissent. Son habitation est située dans les environs de Miskonze, mais elle n'a jamais paru au *settlement* depuis dix ans qu'elle est arrivée dans la région. Chaque année un enfant s'ajoute à sa famille. Que de vies dévouées et cachées dans le dénuement et la solitude!

Mercredi, 4 et jeudi, 5 mars.

Une température plus douce, faisant déjà prévoir le printemps, régnait dans la petite ville du Pas, animée par les fêtes du Carnaval.

Les concurrents de la course des chiens (Le Pas-Flin-Flon et retour, soit 200 milles) avaient pris le départ la veille et devaient arriver ce jour-là sur le bord de la rivière Saskatchewan où le vainqueur recevrait sa récompense des mains de la reine du Carnaval entou-



rée de ses suivantes sur un char richement orné de rubans et de guirlandes.

J'assistai à l'arrivée de Earl Bridges suivi à quelques minutes d'intervalle de son concurrent immédiat Charley Rossick ainsi que de Saint-Godart, champion du monde.

Le classement de mes échantillons minéraux; une visite chez Dion, l'un des prospecteurs qui avaient vendu Flin-Flon, une autre au sympathique major MacLaughlin, une rencontre avec Jim, très gai, arborant des gants à crispins perlés et me disant en guise d'adieu: "*Look what I got*",¹ occupèrent mes dernières heures dans la petite capitale du Nord.

Puis ce fut le départ pour le sud dans le pullman confortable, mes mocassins enfermés pour longtemps au fond de mon *pack sack*.

L'hospitalité d'amis prévenants à Régina, une maison accueillante et familiale à Ottawa; l'étape de Québec chez des parents et amis me firent apprécier à nouveau les agréments d'une existence plus banale mais non sans attraits.

Enfin, les brumes de l'Atlantique furent franchies, et le 13 avril, l'Escaut multipliait sous mes yeux ses méandres avant de permettre à la coque du navire de se ranger sans heurt au quai de la *Red Star Line*.

(1) "Voyez ce que j'ai."

La vie allait reprendre son cours normal comme si aucun intermède n'avait coupé sa suite d'habitudes ni dérangé son ambiance. Je m'imaginerai alors qu'une autre personne, ayant erré dans les solitudes neigeuses du Nord canadien sous la clarté troublante des aurores boréales, m'avait conté ses aventures avec des détails si précis qu'ils s'étaient à jamais fixés dans ma mémoire, et, à l'âge où l'on vit de souvenirs, je sourirai aux jours si insoucients où je risquais ma vie et ma santé afin de réaliser un rêve d'enfant.

Château de Mishaegen
Belgique
Ottawa
Canada.

FIN.





TABLE DES MATIÈRES

Préface	15
Introduction	19
Prologue	23

I—Partie

En suivant la Rivière-aux-Herbes	33
---------------------------------------	----

II—Partie

A Churchill	137
------------------	-----

III—Partie

Visite des mines de Flin-Flon et de Sherrit- Gordon	161
---	-----

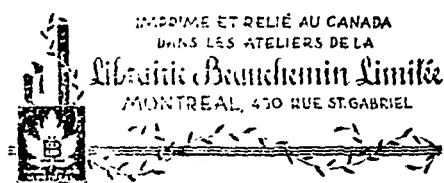
IV—Partie

Dans la région de Reed Lake	167
----------------------------------	-----

V—Partie

Derniers jours au Four Miles Portage	231
---	-----





14 janvier 1933.

